

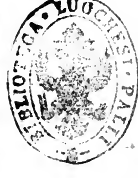


COLLECTION
DE
TRAGÉDIES ET COMÉDIES,
CHOISIES
DES PLUS CÉLEBRES AUTEURS ANCIENS.



TOME DIXIEME.





A LIVOURNE 1776.

Chez THOMAS MASI ET COMPAGNIE,
Éditeurs & Imprimeurs-Libraires.
Avec Approbation.

ALEXANDRE
LE GRAND,
TRAGÉDIE.

Par Monſieur RACINE.

ACTEURS.

ALEXANDRE.

PORUS, }
TAXILE, } *Rois dans les Indes.*

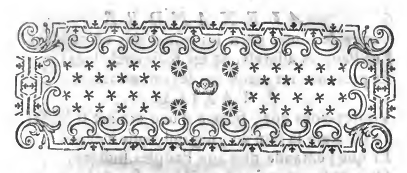
AXIANE, *Reine d'une autre partie des Indes.*

CLE'OFILE, *sœur de Taxile.*

E'PHESTION.

Suite D'ALEXANDRE.

La Scene est sur le bord de l'Hydaspe, dans le Camp de Taxile.



ALEXANDRE LE GRAND, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TAXILE, CLEOFILE.

CLEOFILE.

QUoi! vous allez combattre un Roi, dont la puissance
Semble forcer le Ciel à prendre sa défense!
Sous qui toute l'Asie a vu tomber ses Rois,
Et qui tient la Fortune attachée à ses loix!
Mon frere, ouvrez les yeux pour connoître Alexandre:

Voyez de toutes parts les trônes mis en cendre;
Les Peuples asservis, & les Rois enchaînés;
Et prévenez les maux qui les ont entraînés.

TAXILE.

Voulez-vous que, frappé d'une crainte si basse,
Je présente la tête au joug qui nous menace?
Et que j'entende dire aux Peuples Indiens,
Que j'ai forgé moi-même & leurs fers & les miens?
Quitterai-je Porus? Trahirai-je ces Princes,
Que rassemble le soin d'affranchir nos Provinces,
Et qui, sans balancer sur un si noble choix,
Sçauront également vivre ou mourir en Rois?
En voyez-vous un seul, qui, sans rien entreprendre,
Se laisse terrasser au seul nom d'Alexandre,
Et le croyant déjà maître de l'Univers,
Aille, esclave empressé, lui demander des fers?
Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire,
Ils l'attaqueront même au sein de la victoire;
Et vous voulez, ma sœur, que Taxile aujourd'hui,
Tout prêt à le combattre, implore son appui?

CLEOFILE.

Aussi n'est-ce qu'à vous que ce Prince s'adresse;
Pour votre amitié seule Alexandre s'empresse:
Quand la foudre s'allume & s'apprête à partir,
Il s'efforce en secret de vous en garantir.

TAXILE.

Pourquoi suis-je le seul que son courroux ménage?
De tous ceux que l'Hydaspe oppose à son courage,
Ai-je mérité seul son indigne pitié?
Ne peut-il à Porus offrir son amitié?
Ah! sans doute il lui croit l'ame trop généreuse

Pour écouter jamais une offre ſi honteuſe.
Il cherche une vertu qui lui réſiſte moins;
Et peut-être il me croit plus digne de ſes ſoins.

CLEOFILE.

Dites, ſans l'accuſer de chercher un eſclave,
Que de ſes ennemis il vous croit le plus brave;
Et qu'en vous arrachant les armes de la main,
Il ſe promet du reſte un triomphe certain.
Son choix à votre nom n'imprime point de taches;
Son amitié n'eſt point le partage des lâches:
Quoiqu'il brûle de voir tout l'Univers ſoumis,
On ne voit point d'eſclave au rang de ſes amis.
Ah! ſi ſon amitié peut ſouiller votre gloire,
Que ne m'épargnez-vous une tache ſi noire!
Vous connoiſſez les ſoins qu'il me rend tous les jours;
Il ne tenoit qu'à vous d'en arrêter le cours.
Vous me voyez ici maîtreſſe de ſon ame;
Cent meſſagers ſecrets m'aſſurent de ſa flamme:
Pour venir juſqu'à moi, ſes ſoupirs embraſés
Se font jour à travers de deux Camps oppoſés.
Au-lieu de le haïr, au-lieu de m'y contraindre,
De mon trop de rigueur je vous ai vu vous plaindre;
Vous m'avez engagé à ſouffrir ſon amour,
Et peut-être, mon frere, à l'aimer à mon tour.

TAXILE.

Vous pouvez, ſans rougir du pouvoir de vos charmes,
Forcer ce grand guerrier à vous rendre les armes;
Et ſans que votre cœur doive s'en alarmer,
Le vainqueur de l'Euphrate a pu vous déſarmer.
Mais l'Etat aujourd'hui ſuivra ma deſtinée;

Je tiens avec mon sort sa fortune enchaînée;
Et quoique vos conseils tâchent de me flechir,
Je dois demeurer libre afin de l'affranchir.
Je sçais l'inquiétude où ce dessein vous livre;
Mais comme vous, ma sœur, j'ai mon amour à
suivre.
Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix,
Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits:
Reine de tous les cœurs, elle met tout en armes,
Pour cette liberté que détruisent ses charmes;
Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux,
Et n'y sçauroit souffrir de tyrans que ses yeux.
Il faut servir, ma sœur, son illustre colere.
Il faut aller...

CLEOFILE.

He bien, perdez-vous pour lui plaire;
De ces tyrans si chers suivez l'arrêt fatal;
Servez les, ou plutôt servez votre rival.
De vos propres lauriers souffrez qu'on le couronne:
Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne;
Et par de beaux exploits, appuyant sa rigueur,
Assurez à Porus l'empire de son cœur.

TAXILE.

Ah! ma sœur, croyez-vous que Porus...

CLEOFILE.

Mais, vous-même,
Doutez-vous en effet qu'Axiane ne l'aime?
Quoi, vous ne voyez pas avec quelle chaleur
L'ingrate, à vos yeux même, étale sa valeur!
Quelque brave qu'on soit, si nous la voulons croire,
Ce n'est qu'autour de lui que vole la victoire;
Vous formeriez sans lui d'inutiles desseins;

La liberté de l'Inde est toute entre ses mains.
Sans lui, déjà nos murs seroient réduits en cendre;
Lui seul peut arrêter les progrès d'Alexandre;
Elle se fait un Dieu de ce Prince charmant,
Et vous doutez encor qu'elle en fasse un amant!

TAXILE.

Je tâchois d'en douter, cruelle Cléofile.
Hélas! dans son erreur affermissez Taxile!
Pourquoi lui peignez-vous cet objet odieux?
Aidez-le, bien plutôt, à démentir ses yeux.
Dites-lui qu'Axiane est une beauté fiere,
Telle à tous les mortels qu'elle est à votre frere.
Flatter de quelque espoir...

CLEOFILE.

Espérez, j'y consens;
Mais n'espérez plus rien de vos soins impuissans.
Pourquoi dans les combats chercher une conquête,
Qu'à vous livrer lui-même Alexandre s'apprête?
Ce n'est pas contre lui qu'il la faut disputer;
Porus est l'ennemi qui prétend vous l'ôter.
Pour ne vanter que lui, l'injuste Renommée
Semble oublier les noms du reste de l'armée;
Quoi qu'on fasse, lui seul en ravit tout l'éclat;
Et comme ses Sujets il vous mene au combat.
Ah! si ce nom vous plait, si vous cherchez à l'être,
Les Grecs & les Persans vous enseignent un maître!
Vous trouverez cent Rois compagnons de vos fers;
Porus y viendra même avec tout l'Univers.
Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes:
Il laisse à votre front ces marques souveraines,
Qu'un orgueilleux rival ose ici dédaigner.
Porus vous fait servir, il vous fera regner.

Au-lieu que de Porus vous êtes la victime,
Vous serez... Mais voici ce rival magnanime.

TAXILE.

Ah! ma sœur, je me trouble; & mon cœur alarmé,
En voyant mon rival, me dit qu'il est aimé.

CLEOFILE.

Le temps vous presse. Adieu. C'est à vous de vous rendre
L'esclave de Porus, ou l'ami d'Alexandre.

SCENE II.

PORUS, TAXILE.

PORUS.

Seigneur, ou je me trompe, ou nos fiers ennemis
Feront moins de progrès qu'ils ne s'étoient promis.
Nos chefs & nos soldats brûlant d'impatience,
Font lire sur leur front une mâle assurance;
Ils s'animent l'un l'autre, & nos moindres guerriers
Se promettent déjà des moissons de lauriers.
J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue,
Par des cris généreux éclater à ma vue:
Ils se plaignoient qu'au-lieu d'éprouver leur grand cœur,
L'oisiveté d'un Camp consume leur vigueur.
Laisserons-nous languir tant d'illustres courages?
Notre ennemi, Seigneur, cherche ses avantages:

Il se sent foible encore ; & pour nous retenir,
Epheſtion demande à nous entretenir ;
Et par de vains diſcours...

TAXILE.

Seigneur, il faut l'entendre :
Nous ignorons encor ce que veut Alexandre,
Peut-être eſt-ce la paix qu'il nous veut préſenter.

PORUS.

La paix ! Ah ! de ſa main pourriez-vous l'accepter ?
Hé quoi ! nous l'aurons vu, par tant d'horribles guerres,
Troubler le calme heureux dont jouiſſoient nos terres,
Et le fer à la main entrer dans nos Etats,
Pour attaquer des Rois qui ne l'offenſoient pas !
Nous l'aurons vu piller des Provinces entieres,
Du ſang de nos Sujets faire enfler nos rivieres ;
Et quand le Ciel s'apprête à nous l'abandonner,
J'attendrai qu'un tyran daigne nous pardonner !

TAXILE.

Ne dites point, Seigneur, que le Ciel l'abandonne ;
D'un ſoin toûjours égal ſa faveur l'environne.
Un Roi, qui fait trembler tant d'Etats ſous ſes loix,
N'eſt pas un ennemi que mépriſent les Rois.

PORUS.

Loin de le mépriſer, j'admire ſon courage ;
Je rends à ſa valeur un légitime hommage.
Mais je veux, à mon tour, mériter les tributs
Que je me ſens forcé de rendre à ſes vertus.
Oui, je conſens qu'au Ciel on éleve Alexandre :
Mais, ſi je puis, Seigneur, je l'en ferai deſcendre ;
Et j'irai l'attaquer juſques ſur les Autels

Que lui dresse, en tremblant, le reste des mortels.
C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces Princes,
Dont sa valeur pourtant a conquis les Provinces.
Si son cœur dans l'Asie eut montré quelque effroi,
Darius en mourant l'auroit-il vu son Roi ?

TAXILE.

Seigneur, si Darius avoit sçu se connoître,
Il regneroit encore où regne un autre maître.
Cependant son orgueil, qui causa son trépas,
Avoit un fondement que vos mépris n'ont pas.
La valeur d'Alexandre à peine étoit connue;
Ce foudre étoit encore enfermé dans la nue.
Dans un calme profond Darius endormi,
Ignoroit jusqu'au nom d'un si foible ennemi:
Il le connut bientôt; & son ame étonnée
De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée:
Il se vit terrassé d'un bras victorieux;
Et la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux.

PORUS.

Mais encore, à quel prix croyez-vous qu'Alexandre
Mette l'indigne paix dont il veut nous surprendre ?
Demandez-le, Seigneur, à cent peuples divers,
Que cette paix trompeuse a jettés dans les fers.
Non, ne nous flattons point; sa douceur nous outrage.
Toûjours son amitié traîne un long esclavage:
En vain on prétendoit n'obéir qu'à demi;
Si l'on n'est son esclave, on est son ennemi.

TAXILE.

Seigneur, sans se montrer lâche ni téméraire,
Par quelque vain hommage on peut le satisfaire.
Flattons par des respects ce Prince ambitieux,

Que ſon bouillant orgueil appelle en d'autres lieux.
C'eſt un torrent qui paſſe, & dont la violence
Sur tout ce qui l'arrête exerce ſa puiſſance;
Qui, groſſi du débris de cent peuples divers,
Veut du bruit de ſon cours remplir tout l'Univers.
Que ſert de l'irriter par un orgueil ſauvage?
D'un favorable accueil honorons ſon paſſage;
Et lui cédant des droits que nous reprendrons bien,
Rendons-lui des devoirs qui ne nous coûtent rien.

PORUS.

Qui ne nous coûtent rien, Seigneur? l'oſez-vous croire?
Compterai-je pour rien la perte de ma gloire?
Votre Empire & le mien ſeroient trop achetés,
S'ils coûtoient à Porus les moindres lâchetés.
Mais croyez-vous qu'un Prince, enflé de tant d'audace,
De ſon paſſage ici ne laiſſât point de trace?
Combien de Rois briſés à ce funeſte écueil,
Ne regnent plus qu'autant qu'il plait à ſon orgueil?
Nos couronnes d'abord devenant ſes conquêtes,
Tant que nous regnerions, flotteroient ſur nos têtes;
Et nos ſceptres en proie à ſes moindres dédains,
Dès qu'il auroit parlé, tomberoient de nos mains.
Ne dites point qu'il court de Province en Province:
Jamais de ſes liens il ne dégage un Prince;
Et pour mieux aſſervir les peuples ſous ſes loix,
Souvent dans la pouſſiere il leur cherche des Rois.
Mais ces indignes ſoins touchent peu mon courage;
Votre ſeul intérêt m'inſpire ce langage:
Porus n'a point de part dans tout cet entretien;
Et quand la gloire parle, il n'écoute plus rien.

TAXILE.

J'écoute, comme vous, ce que l'honneur m'inſpire,
Seigneur, mais il m'engage à ſauver mon Empire.

PORUS.

Si vous voulez ſauver l'un ou l'autre aujourd'hui,
Prévenons Alexandre, & marchons contre lui.

TAXILE.

L'audace & le mépris ſont d'infideles guides.

PORUS.

La honte ſuit de près les courages timides.

TAXILE.

Le Peuple aime les Rois qui ſçavent l'épargner.

PORUS.

Il eſtime encor plus ceux qui ſçavent regner.

TAXILE.

Ces conſeils ne plairont qu'à des ames hautaines.

PORUS.

Ils plairont à des Rois, & peut-être à des Reines.

TAXILE.

La Reine, à vous ouir, n'a des yeux que pour vous.

PORUS.

Un eſclave eſt pour elle un objet de courroux.

TAXILE.

Mais croyez-vous, Seigneur, que l'amour vous ordonne
D'expoſer avec vous ſon peuple & ſa perſonne?
Non, non, ſans vous flatter, avouez qu'en ce jour
Vous ſuivez votre haine, & non pas votre amour.

PORUS.

Hé bien, je l'avouerai que ma juſte colere
Aime la guerre autant que la paix vous eſt chere.
J'avouerai que, brûlant d'une noble chaleur,

Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.
Du bruit de ses exploits mon ame importunée,
Attend depuis long-temps cette heureuse journée.
Avant qu'il me cherchat, un orgueil inquiet
M'avoit déjà rendu son ennemi secret.
Dans le noble transport de cette jalousie,
Je le trouvois trop lent à traverser l'Asie.
Je l'attirois ici par des vœux si puissans,
Que je portois envie au bonheur des Persans;
Et maintenant encor, s'il trompoit mon courage,
Pour sortir de ces lieux, s'il cherchoit un passage,
Vous me verriez moi-même, armé pour l'arrêter,
Lui refuser la paix qu'il nous veut présenter.

TAXILE.

Oui, sans doute, une ardeur si haute & si constante
Vous promet dans l'Histoire une place éclatante;
Et sous ce grand dessein dussiez-vous succomber,
Au moins c'est avec bruit qu'on vous verra tomber.
La Reine vient. Adieu. Vantez-lui votre zele,
Découvrez cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
Pour moi, je troublerois un si noble entretien,
Et vos cœurs rougiroient des foiblesses du mien.

SCENE III.

PORUS, AXIANE.

AXIANE.

Quoi! Taxile me fuit? Quelle cause inconnue...

PORUS.

Il fait bien de cacher sa honte à votre vue:
Et puisqu'il n'ose plus s'exposer aux hazards,
De quel front pourroit-il soutenir vos regards?
Mais laissons-le, Madame; & puisqu'il veut se rendre,
Qu'il aille avec sa sœur adorer Alexandre.
Retirons-nous d'un Camp, où, l'encens à la main,
Le fidele Taxile attend son Souverain.

AXIANE.

Mais, Seigneur, que dit-il?

PORUS.

Il en fait trop paroître:
Cet esclave déjà m'ose vanter son maître;
Il veut que je le serve...

AXIANE.

Ah! sans vous emporter,
Souffrez que mes efforts tâchent de l'arrêter.
Ses soupirs, malgré moi, m'assurent qu'il m'adore;
Quoiqu'il en soit, souffrez que je lui parle encore;
Et ne le forçons point, par ce cruel mépris,
D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris.

PORUS.

Hé quoi! vous en doutez? Et votre ame s'assure
Sur la foi d'un amant infidele & parjure,
Qui veut à son tyran vous livrer aujourd'hui,
Et croit, en vous donnant, vous obtenir de lui?
Hé bien, aidez-le donc à vous trahir vous-même:
Il vous peut arracher à mon amour extrême;
Mais il ne peut m'ôter par ses efforts jaloux,
La gloire de combattre & de mourir pour vous.

AXIANE.

AXIANE.

Et vous croyez qu'après une telle insolence,
Mon amitié, Seigneur, feroit sa récompense?
Vous croyez que mon cœur s'engageant sous sa loi,
Je souscrirois au don qu'on lui feroit de moi?
Pouvez-vous, sans rougir, m'accuser d'un tel crime?
Ai-je fait pour ce Prince éclater tant d'estime?
Entre Taxile & vous, s'il falloit prononcer,
Seigneur, le croyez-vous qu'on me vit balancer?
Sçais-je pas que Taxile est une ame incertaine?
Que l'amour le retient, quand la crainte l'entraîne?
Sçais-je pas que sans moi, sa timide valeur
Succomberoit bientôt aux ruses de sa sœur?
Vous sçavez qu'Alexandre en fit sa prisonniere,
Et qu'enfin cette sœur retourna vers son frere;
Mais je connus bientôt qu'elle avoit entrepris
De l'arrêter au piege où son cœur étoit pris.

PORUS.

Et vous pouvez encor demeurer auprès d'elle?
Que n'abandonnez-vous cette sœur criminelle?
Pourquoi, par tant de soins, voulez-vous épargner
Un Prince...

AXIANE.

C'est pour vous que je veux le gagner.
Vous verrai-je, accablé du soin de nos Provinces,
Attaquer seul un Roi vainqueur de tant de Princes?
Je vous veux dans Taxile offrir un défenseur,
Qui combatte Alexandre en dépit de sa sœur.
Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empressée!
Mais d'un soin si commun votre ame est peu blessée:

Pourvu que ce grand cœur périſſe noblement,
Ce qui ſuivra ſa mort le touche foiblement.
Vous me voulez livrer ſans ſecours, ſans aſyle,
Au courroux d'Alexandre, à l'amour de Taxile;
Qui me traitant bientôt en ſuperbe vainqueur,
Pour prix de votre mort demandera mon cœur.
Hé bien, Seigneur, allez, contentez votre envie;
Combattez, oubliez le ſoin de votre vie;
Oubliez que le Ciel, favorable à vos vœux,
Vous préparoit peut-être un ſort aſſez heureux.
Peut-être qu'à ſon tour Axiane charmée
Alloit... Mais non, Seigneur, courez vers votre Armée.
Un ſi long entretien vous ſeroit ennuyeux;
Et c'eſt vous retenir trop long-temps en ces lieux.

PORUS.

Ah! Madame, arrêtez & connoiſſez ma flamme;
Ordonnez de mes jours, diſpoſez de mon ame.
La gloire y peut beaucoup, je ne m'en cache pas:
Mais que n'y peuvent point tant de divins appas!
Je ne vous dirai point que pour vaincre Alexandre,
Vos ſoldats & les miens alloient tout entreprendre;
Que c'étoit pour Porus un bonheur ſans égal
De triompher tout ſeul aux yeux de ſon rival.
Je ne vous dis plus rien. Parlez en Souveraine;
Mon cœur met à vos pieds & ſa gloire & ſa haine.

AXIANE.

Ne craignez rien; ce cœur qui veut bien m'obéir,
N'eſt pas entre des mains qui le puiſſent trahir.
Non, je ne prétens pas, jalouſe de ſa gloire,
Arrêter un Héros qui court à la victoire.

Contre un fier ennemi précipitez vos pas:
Mais de vos alliés ne vous séparez pas;
Ménagez-les, Seigneur, & d'une ame tranquille
Laissez agir mes soins sur l'esprit de Taxile:
Montrez en sa faveur des sentimens plus doux;
Je le vais engager à combattre pour vous.

PORUS.

Hé bien, Madame, allez, j'y consens avec joie.
Voyons Epheſtion, puiſqu'il faut qu'on le voie;
Mais, sans perdre l'espoir de le suivre de près,
J'attends Epheſtion, & le combat après.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEOFILE, EPHESTION.

EPHESTION.

Oui, tandis que vos Rois délibérent ensemble,
Et que tout se prépare au Conseil qui s'assemble;
Madame, permettez que je vous parle aussi
Des secretes raisons qui m'amenent ici.
Fidele confident du beau feu de mon Maître,
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître;
Et que pour ce Héros, j'ose vous demander
Le repos qu'à vos Rois il veut bien accorder.

Après tant de soupirs, que faut-il qu'il espére ?
Attendez-vous encore après l'aveu d'un frere ?
Voulez-vous que son cœur incertain & confus,
Ne se donne jamais sans craindre vos refus ?
Faut-il mettre à vos pieds le reste de la terre ?
Faut-il donner la paix ? Faut-il faire la guerre ?
Prononcez Alexandre est tout prêt d'y courir,
Ou pour vous mériter, ou pour vous conquérir.

CLEOFILE.

Puis-je croire qu'un Prince, au comble de la gloire,
De mes foibles attraits garde encor la mémoire ?
Que traînant après lui la victoire & l'effroi,
Il se puisse abaisser à soupirer pour moi ?
Des captifs comme lui brisent bientôt leur chaîne ;
A de plus hauts desseins la gloire les entraîne ;
Et l'amour dans leurs cœurs, interrompu, troublé,
Sous le faix des lauriers est bientôt accablé.
Tandis que ce héros me tint sa prisonniere,
J'ai pu toucher son cœur d'une atteinte légere ;
Mais je pense, Seigneur, qu'en rompant mes liens,
Alexandre, à son tour, brisa bientôt les siens.

EPHESTION.

Ah ! si vous l'aviez vu brûlant d'impatience,
Compter les tristes jours d'une si longue absence,
Vous verriez que l'amour précipitant ses pas,
Il ne cherchoit que vous en courant aux combats.
C'est pour vous qu'on l'a vu vainqueur de tant de Princes,
D'un cours impétueux traverser vos Provinces ;
Et briser en passant sous l'effort de ses coups,
Tout ce qui l'empêchoit de s'approcher de vous.

On voit en même champ vos drapeaux & les nôtres;
De ses retranchemens il découvre les vôtres;
Mais, après tant d'exploits, ce timide vainqueur
Craint qu'il ne soit encor bien loin de votre cœur.
Que lui sert de courir de contrée en contrée,
S'il faut que de ce cœur vous lui fermiez l'entrée?
Si, pour ne point répondre à de sinceres vœux,
Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux?
Si votre esprit armé de mille défiances...

CLEOFILE.

Hélas! de tels soupçons sont de foibles défenses!
Et nos cœurs, se formant mille soins superflus,
Doutent toûjours du bien qu'ils souhaitent le plus.
Oui, puisque ce Héros veut que j'ouvre mon ame,
J'écoute avec plaisir le récit de sa flamme;
Je craignois que le temps n'en eut borné le cours;
Je souhaite qu'il m'aime, & qu'il m'aime toûjours.
Je dis plus. Quand son bras força notre frontiere,
Et dans les murs d'Omphis m'arrêta prisonniere,
Mon cœur, qui le voyoit maître de l'Univers,
Se consoloit déjà de languir dans ses fers;
Et loin de murmurer contre un destin si rude,
Il s'en fit, je l'avoue, une douce habitude;
Et de sa liberté perdant le souvenir,
Même en la demandant, craignoit de l'obtenir.
Jugez si son retour me doit combler de joie.
Mais, tout couvert de sang, veut il que je le voie?
Est ce comme ennemi qu'il se vient présenter?
Et ne me cherche-t-il que pour me tourmenter?

EPHESTION.

Non, Madame, vaincu du pouvoir de vos charmes,

Il suspend aujourd'hui la terreur de ses armes;
Il présente la paix à des Rois aveuglés;
Et retire la main qui les eut accablés.
Il craint que la victoire à ses vœux trop facile,
Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile.
Son courage, sensible à vos justes douleurs,
Ne veut point de lauriers arrosés de vos pleurs.
Favorisez les soins où son amour l'engage;
Exemptez sa valeur d'un si triste avantage;
Et disposez des Rois qu'épargne son courroux,
A recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous.

CLEOFILE.

N'en doutez point, Seigneur, mon ame inquiétée,
D'une crainte si juste est sans cesse agitée;
Je tremble pour mon frere, & crains que son trépas,
D'un ennemi si cher n'ensanglante le bras.
Mais envain je m'oppose à l'ardeur qui l'enflamme,
Axiane & Porus tyrannisent son ame;
Les charmes d'une Reine, & l'exemple d'un Roi,
Dès que je veux parler, s'élevent contre moi.
Que n'ai-je point à craindre en ce désordre extrême!
Je crains pour lui, je crains pour Alexandre même.
Je sçais qu'en l'attaquant, cent Rois se sont perdus,
Je sçais tous ses exploits, mais je connois Porus.
Nos peuples qu'on a vu triomphans à sa suite
Repousser les efforts du Persan & du Scythe,
Et tous fiers des lauriers dont il les a chargés,
Vaincront à son exemple, ou périront vengés;
Et je crains...

EPHESTION.

Ah! quittez une crainte si vaine;

Laissez courir Porus où son malheur l'entraîne:
Que l'Inde en sa faveur arme tous ses Etats,
Et que le seul Taxile en détourne ses pas.
Mais les voici.

CLOFILE.

Seigneur, achevez votre ouvrage.
Par vos sages conseils dissipez cet orage;
Ou, s'il faut qu'il éclate, au moins souvenez-vous
De le faire tomber sur d'autres que sur nous.

SCENE II.

PORUS, TAXILE, EPHESTION.

EPHESTION.

AVant que le combat qui menace vos têtes,
Mette tous vos Etats au rang de nos conquêtes,
Alexandre veut bien différer ses exploits,
Et vous offrir la paix pour la derniere fois.
Vos Peuples, prévenus de l'espoir qui vous flatte,
Prétendoient arrêter le vainqueur de l'Euphrate;
Mais l'Hydaspe, malgré tant d'escadrons épars,
Voit enfin sur ses bords flotter nos étendards.
Vous les verriez plantés jusques sur vos tranchées,
Et de sang & de morts vos campagnes jonchées;
Si ce Héros, couvert de tant d'autres lauriers,
N'eut lui-même arrêté l'ardeur de nos guerriers.
Il ne vient point ici souillé du sang des Princes,
D'un triomphe barbare effrayer vos Provinces;
Et cherchant à briller d'une triste splendeur,

Sur le tombeau des Rois élever ſa grandeur.
Mais vous-mêmes, trompés d'un vain eſpoir de
gloire,
N'allez point dans ſes bras irriter la victoire;
Et lorſque ſon courroux demeure ſuſpendu,
Princes, contentez vous de l'avoir attendu.
Ne différez point tant à lui rendre l'hommage
Que vos cœurs, malgré vous, rendent à ſon courage;
Et recevant l'appui que vous donne ſon bras,
D'un ſi grand défenſeur honorez vos Etats.
Voilà ce qu'un grand Roi veut bien vous faire entendre,
Prêt à quitter le fer, & prêt à le reprendre.
Vous ſçavez ſon deſſein. Choiſiſſez aujourd'hui,
Si vous voulez tout perdre, ou tenir tout de lui.

TAXILE.

Seigneur, ne croyez-point qu'une fierté barbare
Nous faſſe méconnoître une vertu ſi rare;
Et que dans leur orgueil nos Peuples affermis,
Prétendent, malgré vous, être vos ennemis.
Nous rendons ce qu'on doit aux illuſtres exemples;
Vous adorez des Dieux qui nous doivent leurs temples.
Des Héros qui chez vous paſſoient pour des mortels,
En venant parmi nous, ont trouvé des Autels.
Mais envain l'on prétend chez des peuples ſi braves,
Au-lieu d'adorateurs, ſe faire des eſclaves.
Croyez-moi, quelque éclat qui les puiſſe toucher,
Ils refuſent l'encens qu'on leur veut arracher.

Aſſez d'autres Etats, devenus vos conquêtes,
De leurs Rois ſous le joug, ont vu ployer les têtes.
Après tous ces Etats qu'Alexandre a ſoumis,
N'eſt-il pas temps, Seigneur, qu'il cherche des amis?
Tout ce peuple captif, qui tremble au nom d'un maître,
Soutient mal un pouvoir qui ne fait que de naître;
Ils ont pour s'affranchir, les yeux toûjours ouverts;
Votre empire n'eſt plein que d'ennemis couverts.
Ils pleurent en ſecret leurs Rois ſans diadêmes.
Vos fers trop étendus ſe relâchent d'eux-mêmes,
Et déjà dans leur cœur les Scythes mutinés
Vont ſortir de la chaîne où vous nous deſtinez.
Eſſayez, en prenant notre amitié pour gage,
Ce que peut une foi qu'aucun ſerment n'engage;
Laiſſez un peuple au moins, qui puiſſe quelquefois
Applaudir ſans contrainte au bruit de vos exploits.
Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre;
Et je l'attends déjà comme un Roi doit attendre
Un Héros dont la gloire accompagne les pas,
Qui peut tout ſur mon cœur, & rien ſur mes Etats.

PORUS.

Je croyois, quand l'Hydaſpe aſſemblant ſes Provinces,
Au ſecours de ſes bords fit voler tous ſes Princes,
Qu'il n'avoit avec moi, dans des deſſeins ſi grands,
Engagé que des Rois ennemis des Tyrans.
Mais puiſqu'un Roi, flattant la main qui nous menace,
Parmi ſes alliés brigue une indigne place,

C'eſt à moi de répondre aux vœux de mon pays,
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.
Que vient chercher ici le Roi qui vous envoie?
Quel eſt ce grand ſecours que ſon bras nous octroie?
De quel front oſe-t-il prendre ſous ſon appui
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui?
Avant que ſa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde ſe repoſoit dans une paix profonde;
Et ſi quelques voiſins en troubloient les douceurs,
Il portoit dans ſon ſein d'aſſez bons défenſeurs.
Pourquoi nous attaquer? par quelle barbarie
A-t-on de votre Maître excité la furie?
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux
Déſoler un Pays inconnu parmi nous?
Faut-il que tant d'Etats, de déſerts, de rivieres,
Soient entre nous & lui d'impuiſſantes barrieres?
Et ne ſçauroit-on vivre au bout de l'Univers,
Sans connoître ſon nom, & le poids de ſes fers?
Quelle étrange valeur qui, ne cherchant qu'à nuire,
Embraſſe tout, ſi-tôt qu'elle commence à luire;
Qui n'a que ſon orgueil pour regle & pour raiſon;
Qui veut que l'Univers ne ſoit qu'une priſon;
Et que, maître abſolu de tous tant que nous ſommes,
Ses eſclaves en nombre égalent tous les hommes!
Plus d'Etats, plus de Rois. Ses ſacrileges mains,
Deſſous un même joug rangent tous les humains.
Dans ſon avide orgueil je ſçais qu'il nous dévore.
De tant de Souverains nous ſeuls regnons encore.
Mais que dis-je, nous ſeuls? Il ne reſte que moi,

Où l'on découvre encor les veſtiges d'un Roi.
Mais c'eſt pour mon courage une illuſtre matiere.
Je vois d'un œil content trembler la terre entiere,
Afin que par moi ſeul les mortels ſecourus,
S'ils ſont libres, le ſoient de la main de Porus;
Et qu'on diſe par-tout dans une paix profonde,
Alexandre vainqueur eut domté tout le monde;
Mais un Roi l'attendoit au bout de l'Univers,
Par qui le monde entier a vu briſer ſes fers.

EPHESTION

Votre projet du moins, nous marque un grand courage.
Mais, Seigneur, c'eſt bien tard s'oppoſer à l'orage.
Si le monde penchant n'a plus que cet appui,
Je le plains, & vous plains vous-même autant que lui.
Je ne vous retiens point. Marchez contre mon Maître:
Je voudrois ſeulement qu'on vous l'eut fait connoître;
Et que la renommée eut voulu, par pitié,
De ſes exploits, au moins, vous conter la moitié;
Vous verriez...

PORUS.

Que verrois-je? & que pourrois-je apprendre
Qui m'abaiſſe ſi fort au-deſſous d'Alexandre?
Seroit-ce ſans efforts les Perſans ſubjugués,
Et vos bras tant de fois, de meurtres fatigués?
Quelle gloire, en effet, d'accabler la foibleſſe
D'un Roi déjà vaincu par ſa propre molleſſe;
D'un peuple ſans vigueur & preſque inanimé,
Qui gémiſſoit ſous l'or dont il étoit armé;

Et qui tombant en foule, au-lieu de se défendre,
N'oppofoit que des morts au grand cœur d'Alexandre ?
Les autres, éblouis de ses moindres exploits,
Sont venus à genoux lui demander des loix;
Et leur crainte écoutant je ne sçais quels oracles,
Ils n'ont pas cru qu'un Dieu put trouver des obstacles.
Mais nous qui d'un autre œil jugeons des conquérans,
Nous sçavons que les Dieux ne sont pas des Tyrans;
Et de quelque façon qu'un esclave le nomme,
Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin;
Il nous trouve par-tout les armes à la main.
Il voit à chaque pas, arrêter ses conquêtes.
Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes,
Plus de soins, plus d'assauts, & presque plus de temps
Que n'en coûte à son bras l'Empire des Persans.
Ennemis du repos qui perdit ces infames,
L'or qui naît sous nos pas, ne corrompt point nos ames.
La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter,
Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer.
C'est elle...

EPHESTION, *en se levant.*

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre.
A de moindres objets son cœur ne peut descendre.
C'est ce qui l'arrachant du sein de ses Etats,
Au Trône de Cyrus lui fit porter ses pas;

Et du plus ferme Empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquérir, & donner les couronnes;
Et puisque votre orgueil ose lui disputer
La gloire du pardon qu'il vous fait présenter,
Vos yeux, dès aujourd'hui temoins de sa victoire,
Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire.
Bientôt le fer en main vous le verrez marcher.

PORUS.

Allez donc, je l'attends, ou je vais le chercher.

SCENE III.

PORUS, TAXILE.

TAXILE.

Quoi! vous voulez au gré de votre impatience?...

PORUS.

Non, je ne prétends point troubler votre alliance
Ephestion aigri seulement contre moi,
De vos soumissions rendra compte à son Roi.
Les troupes d'Axiane, à me suivre engagées,
Attendent le combat sous mes drapeaux rangeés;
De son trône & du mien je soutiendrai l'éclat,
Et vous serez, Seigneur, le juge du combat:
A moins que votre cœur animé d'un beau zele,
De vos nouveaux amis n'embrasse la querelle.



SCENE IV.

AXIANE, PORUS, TAXILE.

AXIANE, *à Taxile.*

AH ! que dit-on de vous, Seigneur ! nos ennemis
Se vantent que Taxile eſt à moitié ſoumis ;
Qu'il ne marchera point contre un Roi qu'il reſpecte.

TAXILE.

La foi d'un ennemi doit être un peu ſuſpecte,
Madame ; avec le temps ils me connoîtront mieux.

AXIANE.

Démentez donc, Seigneur, ce bruit injurieux ;
De ceux qui l'ont ſemé, confondez l'inſolence.
Allez, comme Porus, les forcer au ſilence ;
Et leur faire ſentir par un juſte courroux,
Qu'ils n'ont point d'ennemi plus funeſte que vous.

TAXILE.

Madame, je m'en vais diſpoſer mon Armée.
Ecoutez moins ce bruit qui vous tient alarmée.
Porus fait ſon devoir, & je ferai le mien.



SCENE V.

AXIANE, PORUS.

AXIANE.

CEtte fombre froideur ne m'en dit pourtant rien,
Lâche, & ce n'eft point là, pour me le faire croire,
La démarche d'un Roi qui court à la victoire.
Il n'en faut plus douter, & nous fommes trahis.
Il immole à fa fœur fa gloire & fon Pays;
Et fa haine, Seigneur, qui cherche à vous abattre,
Attend pour éclater, que vous alliez combattre.

PORUS.

Madame, en le perdant je perds un foible appui;
Je le connoiffois trop pour m'affurer fur lui.
Mes yeux fans fe troubler, ont vu fon inconftance.
Je craignois beaucoup plus fa molle réfiftance.
Un traître, en nous quittant, pour complaire à fa fœur,
Nous affoiblit bien moins qu'un lâche défenfeur.

AXIANE.

Et cependant, Seigneur, qu'allez-vous entreprendre?
Vous marchez fans compter les forces d'Alexandre;
Et courant prefque feul, au-devant de leurs coups,
Contre tant d'ennemis vous n'oppofez que vous.

PORUS.

Hé quoi! voudriez-vous qu'à l'exemple d'un traître,

Ma frayeur conſpirat à vous donner un maître ?
Que Porus, dans un Camp ſe laiſſant arrêter,
Refuſat le combat qu'il vient de préſenter ?
Non, non, je n'en crois rien. Je connois mieux, Madame,
Le beau feu que la gloire allume dans votre ame.
C'eſt vous, je m'en ſouviens, dont les puiſſans appas
Excitoient tous nos Rois, les traînoient aux combats ;
Et de qui la fierté, refuſant de ſe rendre,
Ne vouloit pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre.
Il faut vaincre, & j'y cours, bien moins pour éviter
Le titre de captif, que pour le mériter.
Oui, Madame, je vais, dans l'ardeur qui m'entraîne,
Victorieux ou mort, mériter votre chaîne :
Et puiſque mes ſoupirs s'expliquoient vainement
A ce cœur que la gloire occupe ſeulement,
Je m'en vais, par l'éclat qu'une victoire donne,
Attacher de ſi près la gloire à ma perſonne,
Que je pourrai peut-être amener votre cœur,
De l'amour de la gloire à l'amour du vainqueur.

AXIANE.

Hé bien, Seigneur, allez. Taxile aura peut-être
Des ſujets dans ſon camp plus braves que leur maître ;
Je vais les exciter par un dernier effort.
Après, dans votre Camp j'attendrai votre ſort.
Ne vous informez point de l'état de mon ame :
Triomphez & vivez.

PORUS.

PORUS.

Qu'attendez-vous, Madame?
Pourquoi dès ce moment, ne puis-je pas ſçavoir
Si mes triſtes ſoupirs ont pu vous émouvoir?
Voulez-vous; car le ſort, adorable Axiane,
A ne vous plus revoir, peut-être me condamne;
Voulez-vous qu'en mourant, un Prince infortuné
Ignore à quelle gloire il étoit deſtiné?
Parlez.

AXIANE.

Que vous dirai-je?

PORUS.

Ah! divine Princeſſe,
Si vous ſentiez pour moi quelque heureuſe foibleſſe,
Ce cœur, qui me promet tant d'eſtime en ce jour,
Me pourroit bien encor promettre un peu d'amour!
Contre tant de ſoupirs peut-il bien ſe défendre?
Peut-il?...

AXIANE.

Allez, Seigneur, marchez contre Alexandre.
La victoire eſt à vous, ſi ce fameux vainqueur
Ne ſe défend pas mieux contre vous que mon cœur.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AXIANE, CLEOFILE.

AXIANE.

Quoi, Madame, en ces lieux on me tient enfermée !
Je ne puis au combat voir marcher mon armée !
Et commençant par moi sa noire trahison,
Taxile de son Camp, me fait une prison !
C'est donc-là cette ardeur qu'il me faisoit paroître !
Cet humble adorateur se déclare mon maître !
Et déjà son amour, lassé de ma rigueur,
Captive ma personne au défaut de mon cœur !

CLEOFILE.

Expliquez mieux les soins & les justes alarmes
D'un Roi, qui pour vainqueur ne connoît que vos charmes ;
Et regardez, Madame, avec plus de bonté
L'ardeur qui s'intéresse à votre sûreté.
Tandis qu'autour de nous, deux puissantes armées,
D'une égale chaleur au combat animées,
De leur fureur par-tout font voler les éclats,
De quel autre côté conduiriez-vous vos pas ?

Où pourriez-vous ailleurs éviter la tempête?
Un plein calme en ces lieux, assure votre tête.
Tout est tranquille...

AXIANE.

Et c'est cette tranquillité
Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté.
Quoi, lorsque mes Sujets, mourans dans une pleine,
Sur les pas de Porus combattent pour leur Reine;
Qu'au prix de tout leur sang ils signalent leur foi;
Que le cri des mourans vient presque jusqu'à moi;
On me parle de paix? & le Camp de Taxile
Garde dans ce désordre, une assiette tranquille!
On flatte ma douleur d'un calme injurieux!
Sur des objets de joie on arrête mes yeux!

CLEOFILE.

Madame, voulez-vous que l'amour de mon frere
Abandonne aux périls une tête si chere?
Il sçait trop les hazards...

AXIANE.

Et pour m'en détourner,
Ce généreux amant me fait emprisonner!
Et tandis que pour moi, son rival se hazarde,
Sa paisible valeur me sert ici de garde!

CLEOFILE.

Que Porus est heureux! le moindre éloignement,
A votre impatience est un cruel tourment;
Et si l'on vous croyoit, le soin qui vous travaille
Vous le feroit chercher jusqu'au champ de bataille.

AXIANE.

Je ferois plus, Madame. Un mouvement si beau
Me le feroit chercher jusques dans le tombeau;

C 2

Perdre tous mes Etats, & voir d'un œil tranquille
Alexandre en payer le cœur de Cléofile.

CLEOFILE.

Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner?
Alexandre en ces lieux pourra le ramener.
Permettez que veillant au foin de votre tête,
A cet heureux amant l'on garde fa conquête.

AXIANE.

Vous triomphez, Madame, & déjà votre cœur
Vole vers Alexandre, & le nomme vainqueur.
Mais fur la feule foi d'un amour qui vous flatte,
Peut-être avant le temps, ce grand orgueil éclate;
Vous pouffez un peu loin vos vœux précipités;
Et vous croyez trop-tôt ce que vous fouhaitez.
Oui, oui...

CLEOFILE.

Mon frere vient, & nous allons apprendre
Qui de nous deux, Madame, aura pu fe méprendre.

AXIANE.

Ah! je n'en doute plus, & ce front fatisfait
Dit affez à mes yeux que Porus eft défait!

SCENE II.

TAXILE, AXIANE, CLEOFILE.

TAXILE.

MAdame, fi Porus, avec moins de colere,
Eut fuivi les confeils d'une amitié fincere,

Il m'auroit, en effet, épargné la douleur
De vous venir moi-même annoncer son malheur.

AXIANE.

Quoi, Porus...

TAXILE.

C'en est fait, & sa valeur trompée,
Des maux que j'ai prévus se voit enveloppée.
Ce n'est pas (car mon cœur, respectant sa vertu,
N'accable point encore un rival abattu)
Ce n'est point que son bras disputant la victoire,
N'en ait aux ennemis ensanglanté la gloire;
Qu'elle même, attachée a ses faits éclatans,
Entre Alexandre & lui n'ait douté quelque-temps.
Mais enfin, contre moi sa vaillance irritée,
Avec trop de chaleur s'étoit précipitée.
J'ai vu ses Bataillons rompus & renversés,
Vos soldats en désordre, & les siens dispersés;
Et lui-même, à la fin, entraîné dans leur fuite,
Malgré lui, du vainqueur éviter la poursuite;
Et de son vain courroux trop tard désabusé,
Souhaiter le secours qu'il avoit refusé.

AXIANE.

Qu'il avoit refusé? Quoi donc, pour ta patrie,
Ton indigne courage attend que l'on te prie!
Il faut donc, malgré toi, te traîner aux combats,
Et te forcer toi-même à sauver tes Etats!
L'exemple de Porus, puisqu'il faut qu'on t'y porte,
Dis-moi, n'étoit-ce pas une voix assez forte?
Ce héros en péril, ta maîtresse en danger,
Tout l'Etat périssant n'a pu t'encourager!
Va, tu sers bien le maître à qui ta sœur te donne:
Acheve, & fais de moi ce que sa haine ordonne.

Garde à tous les vaincus un traitement égal,
Enchaîne ta maîtreſſe en livrant ton rival.
Auſſi-bien, c'en eſt fait. Sa diſgrace & ton crime
Ont placé dans mon cœur ce héros magnanime.
Je l'adore, & je veux avant la fin du jour,
Déclarer à la fois ma haine & mon amour;
Lui vouer à tes yeux une amitié fidelle,
Et te jurer aux ſiens une haine immortelle.
Adieu. Tu me connois. Aime-moi, ſi tu veux.

TAXILE.

Ah! n'eſpérez de moi que de ſinceres vœux,
Madame, n'attendez ni menaces ni chaînes;
Alexandre ſçait mieux ce qu'on doit à des Reines.
Souffrez que ſa douceur vous oblige à garder
Un trône que Porus devoit moins hazarder;
Et moi-même en aveugle on me verroit combattre
La ſacrilege main qui le voudroit abattre.

AXIANE.

Quoi, par l'un de vous deux mon ſceptre raffermi,
Deviendroit dans mes mains le don d'un ennemi;
Et ſur mon propre trône on me verroit placée
Par le même tyran qui m'en auroit chaſſée!

TAXILE.

Des Reines & des Rois, vaincus par ſa valeur,
Ont laiſſé, par ſes ſoins, adoucir leur malheur.
Voyez de Darius & la femme & la mere;
L'une le traite en fils, l'autre le traite en frere.

AXIANE.

Non, non, je ne ſçais point vendre mon amitié,
Careſſer un tyran, & regner par pitié.
Penſes-tu que j'imite une foible Perſane?
Qu'à la Cour d'Alexandre on retienne Axiane,

Et qu'avec mon vainqueur, courant tout l'Univers,
J'aille vanter par-tout la douceur de ses fers?
S'il donne les Etats, qu'il te donne les nôtres.
Qu'il te pare, s'il veut, des dépouilles des autres.
Regne, Porus ni moi n'en ferons point jaloux ;
Et tu seras encor plus esclave que nous.
J'espére qu'Alexandre, amoureux de sa gloire,
Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire,
S'en lavera bientôt par ton propre trépas.
Des traîtres comme toi, sont souvent des ingrats;
Et de quelques faveurs que ma main t'éblouisse,
Du perfide Bessus regarde le supplice.
Adieu.

SCENE III.

TAXILE, CLOFILE.

CLEOFILE.

CÉdez, mon frere, à ce bouillant transport;
Alexandre & le temps vous rendront le plus fort;
Et cet âpre courroux, quoi qu'elle en puisse dire,
Ne s'obstinera point au refus d'un Empire.
Maître de ses destins, vous l'êtes de son cœur.
Mais, dites-moi, vos yeux ont-ils vu le vainqueur?
Quel traitement, mon frere, en devons-nous attendre?
Qu'a-t-il dit?

TAXILE.

Oui, ma sœur, j'ai vu votre Alexandre.

D'abord ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits,
M'a semblé démentir le nombre de ses faits.
Mon cœur plein de son nom, n'osoit, je le confesse,
Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse.
Mais de ce même front l'héroïque fierté,
Le feu de ses regards, la haute majesté,
Font connoître Alexandre. Et certes, son visage
Porte de sa grandeur l'infaillible présage;
Et sa présence auguste, appuyant ses projets,
Ses yeux, comme son bras, font par-tout des
Sujets.
Il sortoit du combat. Ebloui de sa gloire,
Je croyois dans ses yeux voir briller la victoire.
Toutefois, à ma vue, oubliant sa fierté,
Il a fait à son tour, éclater sa bonté.
Ses transports ne m'ont point déguisé sa tendresse.
Retournez, m'a-t il dit, auprès de la Princesse;
Disposez ses beaux yeux à revoir un vainqueur
Qui va mettre à ses pieds sa victoire & son cœur.
Il marche sur mes pas. Je n'ai rien à vous dire,
Ma sœur, de votre sort je vous laisse l'empire;
Je vous confie encor la conduite du mien.

CLEOFILE.

Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourrai rien.
Tout va vous obéir, si le vainqueur m'écoute.

TAXILE.

Je vais donc... Mais on vient. C'est lui-même;
sans doute.

SCENE IV.

ALEXANDRE, TAXILE, CLEOFILE, EPHESTION, *suite d'Alexandre.*

ALEXANDRE.

ALlez, Epheſtion. Que l'on cherche Porus ;
Qu'on épargne ſa vie, & le ſang des vaincus.

SCENE V.

ALEXANDRE, TAXILE, CLEOFILE.

ALEXANDRE, *à Taxile.*

SEigneur, eſt-il donc vrai qu'une Reine aveuglée
Vous préfére d'un Roi la valeur déréglée ?
Mais ne le craignez point. Son Empire eſt à vous.
D'une ingrate à ce prix, fléchiſſez le courroux.
Maître de deux Etats, arbitre des ſiens mêmes,
Allez. avec vos vœux, offrir trois diadêmes.

TAXILE.

Ah ! c'en eſt trop, Seigneur, prodiguez un peu moins...

ALEXANDRE.

Vous pourrez à loiſir, reconnoître mes ſoins.
Ne tardez point. Allez où l'amour vous appelle ;
Et couronnez vos feux d'une palme ſi belle.

SCENE VI.

ALEXANDRE, CLEOFILE.

ALEXANDRE.

MAdame, à son amour je promets mon appui :
Ne puis-je rien pour moi, quand je puis tout pour lui?
Si prodigue envers lui des fruits de la victoire,
N'en aurai-je pour moi qu'une stérile gloire?
Les sceptres devant vous, ou rendus ou donnés ;
De mes propres lauriers mes amis couronnés ;
Les biens que j'ai conquis, répandus sur leurs têtes,
Font voir que je soupire après d'autres conquêtes.
Je vous avois promis que l'effort de mon bras
M'approcheroit bientôt de vos divins appas ;
Mais dans ce même-temps, souvenez-vous, Madame,
Que vous me promettiez quelque place en votre ame.
Je suis venu. L'amour a combattu pour moi.
La victoire elle-même a dégagé ma foi.
Tout céde autour de vous. C'est à vous de vous rendre ;
Votre cœur l'a promis, voudra-t-il s'en défendre?
Et lui seul pourroit-il échapper aujourd'hui
A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui?

CLEOFILE.

Non, je ne prétends pas que ce cœur inflexible
Garde seul contre vous le titre d'invincible.
Je rends ce que je dois à l'éclat des vertus
Qui tiennent sous vos pieds cent peuples abattus.
Les Indiens domtés sont vos moindres ouvrages:
Vous inspirez la crainte aux plus fermes courages;
Et quand vous le voudrez, vos bontés, à leur tour,
Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour.
Mais, Seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes,
Me troublent bien souvent par de justes alarmes.
Je crains que satisfait d'avoir conquis un cœur,
Vous ne l'abandonniez à sa triste langueur;
Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez causée,
Votre ame ne dédaigne une conquête aisée.
On attend peu d'amour d'un héros tel que vous;
La gloire fit toûjours vos transports les plus doux;
Et peut-être, au moment que ce grand cœur soupire,
La gloire de me vaincre est tout ce qu'il desire.

ALEXANDRE.

Que vous connoissez mal les violens desirs
D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs!
J'avouerai qu'autrefois, au milieu d'une Armée,
Mon cœur ne soupiroit que pour la renommée.
Les peuples & les Rois devenus mes sujets,
Etoient seuls à mes vœux d'assez dignes objets.
Les beautés de la Perse à mes yeux présentées,
Aussi-bien que ses Rois ont paru surmontées.
Mon cœur, d'un fier mépris armé contre leurs traits,

N'a pas du moindre hommage honoré leurs attraits.
Amoureux de la gloire, & par-tout invincible,
Il mettoit son bonheur à paroître insensible.
Mais, hélas! que vos yeux, ces aimables tyrans,
Ont produit sur mon cœur des effets différens!
Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite;
Il vient avec plaisir, avouer sa défaite.
Heureux! si votre cœur se laissant émouvoir,
Vos beaux yeux, à leur tour, avouoient leur pouvoir!
Voulez-vous donc toûjours douter de leur victoire?
Toûjours de mes exploits me reprocher la gloire?
Comme si les beaux nœuds, où vous me tenez pris,
Ne devoient arrêter que de foibles esprits.
Par des faits tout nouveaux, je m'en vais vous apprendre
Tout ce que peut l'amour sur le cœur d'Alexandre.
Maintenant que mon bras engagé sous vos loix,
Doit soutenir mon nom & le vôtre à la fois,
J'irai rendre fameux, par l'éclat de la guerre,
Des peuples inconnus au reste de la terre;
Et vous faire dresser des Autels en des lieux
Où leurs sauvages mains en refusent aux Dieux.

CLEOFILE.

Oui, vous y traînerez la victoire captive;
Mais je doute, Seigneur, que l'amour vous y suive.
Tant d'Etats, tant de mers, qui vont nous désunir,
M'effaceront bientôt de votre souvenir.
Quand l'Océan troublé vous verra sur son onde,

Achever quelque jour la conquête du monde;
Quand vous verrez les Rois tomber à vos genoux,
Et la terre en tremblant, se taire devant vous;
Songerez-vous, Seigneur, qu'une jeune Princesse,
Au fond de ses Etats vous regrette sans cesse;
Et rappelle en son cœur les momens bienheureux
Où ce grand Conquérant l'assuroit de ses feux?

ALEXANDRE.

Hé quoi? Vous croyez donc qu'à moi-même barbare,
J'abandonne en ces lieux une beauté si rare?
Mais vous-même plutôt voulez-vous renoncer
Au trône de l'Asie où je veux vous placer?

CLEOFILE.

Seigneur, vous le sçavez, je dépens de mon frere.

ALEXANDRE.

Ah! s'il disposoit seul du bonheur que j'espére,
Tout l'Empire de l'Inde, asservi sous ses loix,
Bientôt en ma faveur iroit briguer son choix.

CLEOFILE.

Mon amitié pour lui n'est point intéressée.
Appaisez seulement une Reine offensée;
Et ne permettez pas qu'un rival aujourd'hui,
Pour vous avoir bravé, soit plus heureux que lui.

ALEXANDRE.

Porus étoit sans doute un rival magnanime;
Jamais tant de valeur n'attira mon estime.
Dans l'ardeur du combat je l'ai vu, je l'ai joint;
Et je puis dire encor qu'il ne m'évitoit point.
Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si belle

Alloit entre nous deux, finir notre querelle;
Lorſqu'un gros de ſoldats, ſe jettant entre nous,
Nous a fait dans la foule enſevelir nos coups.

SCENE VII.

ALEXANDER, CLEOFILE, EPHESTION

ALEXANDRE.

HÉ bien, ramene-t-on ce Prince téméraire?

EPHESTION.

On le cherche par-tout. Mais, quoi qu'on puiſſe faire,
Seigneur, juſques ici ſa fuite ou ſon trépas
Dérobe ce captif aux ſoins de vos ſoldats.
Mais un reſte des ſiens entourés dans leur fuite,
Et du ſoldat vainqueur arrêtant la pourſuite,
A nous vendre leur mort ſemblent ſe préparer.

ALEXANDRE.

Déſarmez les vaincus ſans les déſeſpérer.
Madame, allons fléchir une fiere Princeſſe,
Afin qu'à mon amour Taxile s'intéreſſe;
Et puiſque mon repos doit dépendre du ſien,
Achevons ſon bonheur pour établir le mien.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AXIANE *seule.*

N'Entendrons-nous jamais que des cris de victoire,
Qui de mes ennemis me reprochent la gloire ?
Et ne pourrai-je au moins, dans de si grands malheurs,
M'entretenir moi seule avecque mes douleurs !
D'un odieux amant, sans cesse poursuivie,
On prétend, malgré moi, m'attacher à la vie.
On m'observe, on me suit. Mais, Porus, ne crois pas
Qu'on me puisse empêcher de courir sur tes pas.
Sans doute, à nos malheurs ton cœur n'a pu survivre.
Envain tant de soldats s'arment pour te poursuivre;
On te découvriroit au bruit de tes efforts;
Et s'il te faut chercher, ce n'est qu'entre les morts.
Hélas! en me quittant, ton ardeur redoublée
Sembloit prévoir les maux dont je suis accablée;
Lorsque tes yeux aux miens découvrant ta langueur,
Me demandoient quel rang tu tenois dans mon cœur;
Que sans t'inquiéter du succès de tes armes,
Le soin de ton amour te causoit tant d'alarmes.

Et pourquoi te cachois-je, avec tant de détours,
Un secret si fatal au repos de tes jours ?
Combien de fois, tes yeux forçant ma résistance,
Mon cœur s'est-il vu prêt de rompre le silence ?
Combien de fois, sensible à tes ardens desirs,
M'est-il en ta présence échappé des soupirs ?
Mais je voulois encor douter de ta victoire ;
J'expliquois mes soupirs en faveur de la gloire ;
Je croyois n'aimer qu'elle. Ah ! pardonne, grand
Roi ;
Je sens bien aujourd'hui que je n'aimois que toi.
J'avouerai que la gloire eut sur moi quelque em-
pire :
Je te l'ai dit cent fois. Mais je devois te dire
Que toi seul, en effet m'engagea sous ses loix.
J'appris à la connoître en voyant tes exploits ;
Et de quelque beau feu qu'elle m'eut enflammée,
En un autre que toi je l'aurois moins aimée.
Mais que sert de pousser des soupirs superflus
Qui se perdent en l'air, & que tu n'entends plus ?
Il est temps que mon ame, au tombeau descen-
due,
Te jure une amitié si long-temps attendue.
Il est temps que mon cœur, pour gage de sa foi,
Montre qu'il n'a pu vivre un moment après toi.
Aussi-bien, pense-tu que je voulusse vivre
Sous les loix d'un vainqueur à qui ta mort nous
livre ?
Je sçais qu'il se dispose à me venir parler ;
Qu'en me rendant mon sceptre, il veut me con-
soler.
Il croit peut-être, il croit que ma haine étouffée,
A sa

A sa fausse douceur servira de trophée.
Qu'il vienne. Il me verra, toûjours digne de toi,
Mourir en Reine, ainsi que tu mourus en Roi.

SCENE II.

ALEXANDRE, AXIANE.

AXIANE.

Hé bien, Seigneur, hé bien, trouvez-vous quelques charmes
A voir couler des pleurs que font verser vos armes?
Ou si vous m'enviez, en l'état où je suis,
La triste liberté de pleurer mes ennuis?

ALEXANDRE.

Votre douleur est libre autant que légitime.
Vous regrettez, Madame, un Prince magnanime:
Je fus son ennemi; mais je ne l'etois pas
Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.
Avant que sur ses bords l'Inde me vit paroître,
L'éclat de sa vertu me l'avoit fait connoître;
Entre les plus grands Rois il se fit remarquer.
Je sçavois...

AXIANE.

Pourquoi donc le venir attaquer?
Par quelle loi faut-il qu'aux deux bouts de la terre,
Vous cherchiez la vertu pour lui faire la guerre?
Le mérite à vos yeux ne peut-il éclater,
Sans pousser votre orgueil à le persécuter?

ALEXANDRE.

Oui, j'ai cherché Porus. Mais quoi qu'on puiſſe dire,
Je ne le cherchois pas afin de le détruire.
J'avouerai, que, brûlant de ſignaler mon bras,
Je me laiſſai conduire au bruit de ſes combats;
Et qu'au ſeul nom d'un Roi, juſqu'alors invincible,
A de nouveaux exploits mon cœur devint ſenſible.
Tandis que je croyois, par mes combats divers,
Attacher ſur moi ſeul les yeux de l'Univers,
J'ai vu de ce guerrier la valeur répandue,
Tenir la renommée entre nous ſuſpendue;
Et voyant de ſon bras voler par-tout l'effroi,
L'inde ſembla m'ouvrir un champ digne de moi.
Laſſé de voir des Rois vaincus ſans réſiſtance,
J'appris avec plaiſir le bruit de ſa vaillance.
Un ennemi ſi noble a ſçu m'encourager;
Je ſuis venu chercher la gloire & le danger.
Son courage, Madame, a paſſé mon attente.
La victoire à me ſuivre autrefois ſi conſtante,
M'a preſque abandonné pour ſuivre vos guerriers.
Porus m'a diſputé juſqu'aux moindres lauriers;
Et j'oſe dire encor qu'en perdant la victoire,
Mon ennemi lui-même a vu croître ſa gloire;
Qu'une chûte ſi belle éleve ſa vertu,
Et qu'il ne voudroit pas n'avoir point combattu!

AXIANE.

Hélas! il falloit bien qu'une ſi noble envie
Lui fît abandonner tout le ſoin de ſa vie;
Puiſque de toutes parts, trahi, perſécuté,
Contre tant d'ennemis il s'eſt précipité!
Mais vous, s'il étoit vrai que ſon ardeur guerriere

Eut ouvert à la vôtre une illuſtre carriere,
Que n'avez vous, Seigneur, dignement combattu ?
Falloit-il par ſa ruſe attaquer ſa vertu ?
Et loin de remporter une gloire parfaite,
D'un autre que de vous attendre ſa défaite ?
Triomphez. Mais ſçachez que Taxile, en ſon cœur,
Vous diſpute déjà ce beau nom de vainqueur ;
Que le traître ſe flatte avec quelque juſtice,
Que vous n'avez vaincu que par ſon artifice:
Et c'eſt à ma douleur un ſpectacle aſſez doux,
De le voir partager cette gloire avec vous.

ALEXANDRE.

Envain votre douleur s'arme contre ma gloire.
Jamais on ne m'a vu dérober la victoire;
Et par ces lâches ſoins, qu'on ne peut m'imputer,
Tromper mes ennemis au-lieu de les domter.
Quoique par-tout, ce ſemble, accablé ſous le nombre,
Je n'ai pu me réſoudre à me cacher dans l'ombre;
Ils n'ont de leur défaite accuſé que mon bras;
Et le jour a par-tout éclairé mes combats.
Il eſt vrai que je plains le ſort de vos Provinces;
J'ai voulu prévenir la perte de vos Princes;
Mais, s'ils avoient ſuivi mes conſeils & mes vœux,
Je les aurois ſauvés, ou combattus tous deux.
Oui, croyez...

AXIANE.

Je crois tout. Je vous crois invincible;
Mais, Seigneur, ſuffit-il que tout vous ſoit poſſible ?
Ne tient-il qu'à jetter tant de Rois dans les fers?
Qu'à faire impunément gémir tout l'Univers?
Et que vous avoient fait tant de Villes captives,

Tant de morts dont l'Hydaſpe a vu couvrir ſes rives?
Qu'ai-je fait, pour venir accabler en ces lieux
Un Héros ſur qui ſeul j'ai pu tourner les yeux?
A-t-il de votre Grece inondé les frontieres?
Avons-nous ſoulevé des Nations entieres,
Et contre votre gloire excité leur courroux?
Hélas! nous l'admirions ſans en être jaloux,
Contens de nos Etats, & charmés l'un de l'autre,
Nous attendions un ſort plus heureux que le vôtre.
Porus bornoit ſes vœux à conquérir un cœur
Qui, peut-être aujourd'hui, l'eut nommé ſon vainqueur.
Ah! n'euſſiez-vous verſé qu'un ſang ſi magnanime;
Quand on ne vous pourroit reprocher que ce crime,
Ne vous ſentez-vous pas, Seigneur, bien malheureux
D'être venu ſi loin rompre de ſi beaux nœuds!
Non, de quelque douceur que ſe flatte votre ame,
Vous n'êtes qu'un tyran.

ALEXANDRE.

Je le vois bien, Madame;
Vous voulez que ſaiſi d'un indigne courroux,
En reproches honteux j'éclate contre vous.
Peut être eſpérez-vous que ma douceur laſſée
Donnera quelque atteinte à ſa gloire paſſée.
Mais, quand votre vertu ne m'auroit point charmé,
Vous attaquez, Madame, un vainqueur déſarmé.
Mon ame, malgré vous, à vous plaindre engagée,
Reſpecte le malheur où vous êtes plongée.
C'eſt ce trouble fatal qui vous ferme les yeux,
Qui ne regarde en moi qu'un tyran odieux.

Sans lui, vous avoueriez que le ſang & les larmes
N'ont pas toûjours ſouillé la gloire de mes armes.
Vous verriez ...

AXIANE.

Ah! Seigneur, puis-je ne les point voir
Ces vertus, dont l'éclat aigrit mon déſeſpoir!
N'ai-je pas vu par-tout la victoire modeſte,
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend ſi funeſte?
Ne vois-je pas le Scythe & le Perſe abbattus,
Se plaire ſous le joug, & vanter vos vertus;
Et diſputer enfin par une aveugle envie,
A vos propres Sujets le ſoin de votre vie?
Mais que ſert à ce cœur que vous perſécutez,
De voir par-tout ailleurs adorer vos bontés?
Penſez-vous que ma haine en ſoit moins violente;
Pour voir baiſer par-tout la main qui me tourmente?
Tant de Rois, par vos ſoins, vengés ou ſecourus,
Tant de peuples contens me rendent-ils Porus?
Non, Seigneur, je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même;
Que l'Univers entier m'en impoſe la loi,
Et que perſonne enfin ne vous hait avec moi.

ALEXANDRE.

J'excuſe les tranſports d'une amitié ſi tendre;
Mais, Madame, après tout, ils doivent me ſurprendre.
Si la commune voix ne m'a point abuſé,
Porus d'aucun regard ne fut favoriſé.
Entre Taxile & lui votre cœur en balance,

Tant qu'ont duré ses jours, a gardé le silence ;
Et lorsqu'il ne peut plus vous entendre aujourd'hui,
Vous commencez, Madame, à prononcer pour
lui.
Pensez-vous que sensible à cette ardeur nouvelle,
Sa cendre exige encor que vous brûliez pour elle ?
Ne vous accablez point d'inutiles douleurs ;
Des soins plus importans vous appellent ailleurs.
Vos larmes ont assez honoré sa mémoire.
Regnez, & de ce rang soutenez mieux la gloire ;
Et redonnant le calme à vos sens désolés,
Rassurez vos Etats par sa chûte ébranlés.
Parmi tant de grands Rois choisissez-leur un maître.
Plus ardent que jamais Taxile...

AXIANE.

Quoi, le traître !

ALEXANDRE.

Hé, de grace, prenez des sentimens plus doux ;
Aucune trahison ne le souille envers vous.
Maître de ses Etats, il a pu se résoudre
A se mettre avec eux à couvert de la foudre.
Ni serment, ni devoir ne l'avoient engagé
A courir dans l'abyme où Porus s'est plongé.
Enfin, souvenez-vous qu'Alexandre lui-même
S'intéresse au bonheur d'un Prince qui vous aime.
Songez que réunis, par un si juste choix,
L'Inde & l'Hydaspe entiers couleront sous vos
loix,
Que pour vos intérêts tout me sera facile,
Quand je les verrai joints avec ceux de Taxile.
Il vient. Je ne veux point contraindre ses soupirs ;
Je le laisse lui-même expliquer ses desirs.

Ma préfence à vos yeux n'eft déjà que trop rude.
L'entretien des amans cherche la folitude.
Je ne vous trouble point.

SCENE III.

AXIANE, TAXILE.

AXIANE.

APproche, puiffant Roi,
Grand Monarque de l'Inde, on parle ici de toi.
On veut, en ta faveur, combattre ma colere.
On dit que tes defirs n'afpirent qu'à me plaire;
Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour.
On fait plus, & l'on veut que je t'aime à mon tour.
Mais fçais-tu l'entreprife où s'engage ta flamme?
Sçais-tu par quel fecret on peut toucher mon ame?
Es-tu prêt...

TAXILE.

Ah! Madame, éprouvez feulement
Ce que peut fur mon cœur un efpoir fi charmant.
Que faut-il faire?

AXIANE.

Il faut, s'il eft vrai que l'on m'aime,
Aimer la gloire autant que je l'aime moi-même;
Ne m'expliquer fes vœux que par mille beaux faits,
Et haïr Alexandre autant que je le hais;
Il faut marcher fans crainte au milieu des alarmes;

Je te propose envain l'exemple d'un héros;
Tu veux servir. Va, sers, & me laisse en repos.

TAXILE.

Madame, c'est en trop Vous oubliez peut-être,
Que, si vous m'y forcez, je puis parler en maître;
Que je puis me lasser de souffrir vos dédains,
Que vous & vos Etats, tout est entre mes mains;
Qu'après tant de respects, qui vous rendent plus fiere
Je pourrai...

AXIANE.

Je t'entends Je suis ta prisonniere;
Tu veux peut-être encor captiver mes desirs;
Que mon cœur, en tremblant, réponde à tes soupirs.
Hé bien, depouille enfin cette douceur contrainte:
Appelle à ton secours la terreur & la crainte:
Parle en tyran tout prêt à me persécuter;
Ma haine ne peut croître, & tu peux tout tenter.
Sur-tout ne me fais point d'inutiles menaces.
Ta sœur vient t'inspirer ce qu'il faut que tu fasses.
Adieu. Si ses conseils & mes vœux en sont crus,
Tu m'aideras bientôt à rejoindre Porus.

TAXILE.

Ah! plutôt...

SCENE IV.

TAXILE, CLEOFILE.

CLEOFILE.

AH! quittez cette ingrate Princesse,
Dont la haine a juré de nous troubler sans cesse;

Qui met tout son plaisir à vous désespérer!
Oubliez...

TAXILE.

Non, ma sœur, je la veux adorer.
Je l'aime. Et quand les vœux que je pousse pour elle,
N'en obtiendroient jamais qu'une haine immortelle,
Malgré tous ses mépris, malgré tous vos discours;
Malgré moi-même, il faut que je l'aime toûjours.
Sa colere, après tout, n'a rien qui me surprenne;
C'est à vous, c'est à moi qu'il faut que je m'en prenne.
Sans vous, sans vos conseils, ma sœur, qui m'ont trahi,
Si je n'étois aimé, je serois moins haï.
Je la verrois, sans vous, par mes soins défendue,
Entre Porus & moi, demeurer suspendue.
Et ne seroit-ce pas un bonheur trop charmant,
Que de l'avoir réduite à douter un moment?
Non, je ne puis plus vivre accablé de sa haine;
Il faut que je me jette aux pieds de l'inhumaine.
J'y cours: Je vais m'offrir à servir son courroux,
Même contre Alexandre, & même contre vous.
Je sçais de quel ardeur vous brûlez l'un pour l'autre.
Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre;
Et sans m'inquiéter du succès de vos feux,
Il faut que tout périsse, ou que je sois heureux.

CLEOFILE.

Allez donc, retournez sur le champ de bataille;
Ne laissez point languir l'ardeur qui vous travaille.
A quoi s'arrête ici ce courage inconstant?
Courez. On est aux mains, & Porus vous attend.

TAXILE.

Quoi, Porus n'eſt point mort? Porus vient de
paroître!

CLEOFILE.

C'eſt lui. De ſi grands coups le font trop recon-
noître;
Il l'avoit bien prévu. Le bruit de ſon trépas,
D'un vainqueur trop crédule, a retenu le bras.
Il vient ſurprendre ici leur valeur endormie,
Troubler une victoire encor mal affermie.
Il vient, n'en doutez point, en amant furieux,
Enlever ſa maîtreſſe, ou périr à ſes yeux.
Que dis-je? Votre Camp, ſéduit par cette ingrate,
Prêt à ſuivre Porus, en murmures éclate.
Allez vous-même, allez, en généreux amant,
Au ſecours d'un rival aimé ſi tendrement.
Adieu.

SCENE V.

TAXILE *ſeul.*

Quoi, la fortune obſtinée à me nuire,
Reſſuſcite un rival armé pour me détruire!
Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,
Qui, tout mort qu'il étoit, me l'avoient préféré!
Ah! c'en eſt trop. Voyons ce que le ſort m'apprête;
A qui doit demeurer cette noble conquête.
Allons. N'attendons pas, dans un lâche courroux,
Qu'un ſi grand différend ſe termine ſans nous.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALEXANDRE, CLEOFILE.

ALEXANDRE.

Quoi! vous craignez Porus, même après sa défaite!
Ma victoire, à vos yeux, sembloit-elle imparfaite?
Non, non, c'est un captif qui n'a pu m'échapper,
Que mes ordres par-tout, ont fait envelopper.
Loin de le craindre encor, ne songez qu'à le plaindre.

CLEOFILE.

Et c'est en cet état que Porus est à craindre.
Quelque brave qu'il fut, le bruit de sa valeur
M'inquiétoit bien moins que ne fait son malheur.
Tant qu'on l'a vu suivi d'une puissante armée,
Ses forces, ses exploits ne m'ont point alarmée.
Mais, Seigneur, c'est un Roi malheureux & soumis;
Et dès-lors je le compte au rang de vos amis.

ALEXANDRE.

C'est un rang où Porus n'a plus droit de prétendre;
Il a trop recherché la haine d'Alexandre.
Il sçait bien qu'à regret je m'y suis résolu;
Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu.
Je dois même un exemple au reste de la terre:

Je dois venger sur lui tous les maux de la guerre;
Le punir des malheurs qu'il a pu prévenir,
Et de m'avoir forcé moi-même à le punir.
Vaincu deux fois, haï de ma belle Princesse...

CLEOFILE.

Je ne hais point Porus, Seigneur, je le confesse;
Et s'il m'étoit permis d'écouter aujourd'hui
La voix de ses malheurs qui me parle pour lui,
Je vous dirois qu'il fut le plus grand de nos Princes;
Que son bras fut long-temps l'appui de nos Provinces;
Qu'il a voulu, peut-être en marchant contre vous,
Qu'on le crut digne au moins de tomber sous vos coups;
Et qu'un même combat signalant l'un & l'autre,
Son nom volat par-tout à la suite du vôtre.
Mais, si je le défends, des soins si généreux
Retombent sur mon frere & détruisent ses vœux.
Tant que Porus vivra, que faut-il qu'il devienne?
Sa perte est infaillible, & peut-être la mienne.
Oui, oui, si son amour ne peut rien obtenir,
Il m'en rendra coupable, & m'en voudra punir.
Et maintenant encor, que votre cœur s'apprête
A voler de nouveau de conquête en conquête,
Quand je verrai le Gange entre mon frere & vous,
Qui retiendra, Seigneur, son injuste courroux?
Mon ame, loin de vous, languira solitaire.
Hélas! s'il condamnoit mes soupirs à se taire!
Que deviendroit alors ce cœur infortuné?
Où sera le vainqueur à qui je l'ai donné?

ALEXANDRE.

Ah! c'en est trop, Madame; & si ce cœur se donne,

Je sçaurai le garder, quoi que Taxile ordonne,
Bien mieux que tant d'Etats qu'on m'a vu conquérir,
Et que je n'ai gardés que pour vous les offrir.
Encore une victoire, & je reviens, Madame,
Borner toute ma gloire à regner sur votre ame,
Vous obéir moi-même, & mettre entre vos mains
Le destin d'Alexandre & celui des humains.
Le Mallien m'attend prêt à me rendre hommage.
Si près de l'Océan que faut-il davantage
Que d'aller me montrer à ce fier élément,
Comme vainqueur du monde, & comme votre amant?
Alors...

CLEOFILE.

Mais quoi, Seigneur, toûjours guerre sur guerre,
Cherchez-vous des Sujets au-delà de la terre?
Voulez-vous pour témoin de vos faits éclatans,
Des Pays inconnus même à leurs habitans?
Qu'espérez-vous combattre en des climats si rudes?
Ils vous opposeront de vastes solitudes,
Des déserts que le Ciel refuse d'éclairer,
Où la nature semble elle-même expirer.
Et peut-être le sort, dont la secrete envie
N'a pu cacher le cours d'une si belle vie,
Vous attend dans ces lieux, & veut que dans l'oubli,
Votre tombeau, du moins, demeure enseveli.
Pensez-vous y traîner le reste d'une armée,
Vingt fois renouvellée, & vingt fois consumée?
Vos soldats, dont la vue excite la pitié,
D'eux-mêmes, en cent lieux ont laissé la moitié;

Et leurs gémissemens vous font assez connoître...

ALEXANDRE.

Ils marcheront, Madame, & je n'ai qu'à paroître.
Ces cœurs, qui dans un Camp, d'un vain loisir déçus,
Comptent, en murmurant, les coups qu'ils ont reçus,
Revivront pour me suivre; & blâmant leurs murmures,
Brigueront à mes yeux, de nouvelles blessures.
Cependant de Taxile appuyons les soupirs.
Son rival ne peut plus traverser ses desirs,
Je vous l'ai dit, Madame; & j'ose encor vous dire...

CLEOFILE.

Seigneur, voici la Reine.

SCENE II.

ALEXANDRE, AXIANE, CLEOFILE.

ALEXANDRE.

HÉ bien, Porus respire.
Le Ciel semble, Madame, écouter vos souhaits;
Il vous le rend...

AXIANE.

Hélas! il me l'ôte à jamais!
Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine;
Sa mort étoit douteuse, elle devient certaine:

Il y court, & peut-être il ne s'y vient offrir
Que pour me voir encore, & pour me secourir.
Mais que feroit-il seul contre toute une armée ?
Envain ses grands efforts l'ont d'abord alarmée :
Envain quelques guerriers, qu'anime son grand
cœur,
Ont ramené l'effroi dans le Camp du vainqueur.
Il faut bien qu'il succombe, & qu'enfin son courage
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.
Encor si je pouvois, en sortant de ces lieux,
Lui montrer Axiane, & mourir à ses yeux!
Mais Taxile m'enferme, & cependant le traître,
Du sang de ce héros est allé se repaître;
Dans les bras de la mort il le va regarder,
Si toutefois encore il ose l'aborder.

ALEXANDRE.

Non, Madame, mes soins ont assuré sa vie.
Son retour va bientôt contenter votre envie.
Vous le verrez.

AXIANE.

Vos soins s'étendroient jusqu'à lui!
Le bras qui l'accabloit, deviendroit son appui!
J'attendrois son salut de la main d'Alexandre!
Mais quel miracle enfin n'en dois-je point attendre!
Je m'en souviens, Seigneur, vous me l'avez promis,
Qu'Alexandre vainqueur n'avoit plus d'ennemis;
Ou plutôt ce guerrier ne fut jamais le vôtre.
La gloire également vous arma l'un & l'autre;
Contre un si grand courage, il voulut s'éprouver;
Et vous ne l'attaquiez qu'afin de le sauver.

ALEXANDRE

ALEXANDRE.

Ses mépris redoublés, qui bravent ma colere,
Mériteroient, sans doute, un vainqueur plus sévere;
Son orgueil, en tombant, semble s'être affermi.
Mais je veux bien cesser d'être son ennemi:
J'en dépouille, Madame, & la haine & le titre.
De mes ressentimens je fais Taxile arbitre:
Seul il peut à son choix, le perdre ou l'épargner;
Et c'est lui seul enfin que vous devez gagner.

AXIANE.

Moi, j'irois à ses pieds mandier un asyle!
Et vous me renvoyez aux bontés de Taxile!
Vous voulez que Porus cherche un appui si bas!
Ah! Seigneur, votre haine a juré son trépas.
Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire.
Qu'une ame généreuse est facile à séduire!
Dejà mon cœur crédule, oubliant son courroux,
Admiroit des vertus qui ne sont point en vous.
Armez vous donc, Seigneur, d'une valeur cruelle:
Ensanglantez la fin d'une course si belle.
Après tant d'ennemis qu'on vous vit relever,
Perdez le seul enfin, que vous deviez sauver.

ALEXANDRE.

Hé bien, aimez Porus sans détourner sa perte.
Refusez la faveur qui vous étoit offerte.
Soupçonnez ma pitié d'un sentiment jaloux:
Mais enfin, s'il périt, n'en accusez que vous.
Le voici. Je veux bien le consulter lui-même;
Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême.

SCENE III. & Derniere.

ALEXANDRE, PORUS, AXIANE, CLEOFILE, EPHESTION, *Gardes d'Aléxandre.*

ALEXANDRE.

HÉ bien, de votre orgueil, Porus, voilà le fruit.
Où sont ces beaux succès qui vous avoient séduit?
Cette fierté si haute est enfin abaissée.
Je dois une victime à ma gloire offensée.
Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois
Vous offrir un pardon refusé tant de fois.
Cette Reine, elle seule à mes bontés rebelle,
Aux dépens de vos jours, veut vous être fidelle;
Et que sans balancer, vous mouriez seulement
Pour porter au tombeau le nom de son amant.
N'achetez point si cher une gloire inutile.
Vivez. Mais consentez au bonheur de Taxile.

PORUS.

Taxile!

ALEXANDRE.

Oui.

PORUS.

Tu fais bien; & j'approuve tes soins.
Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins.
C'est lui qui m'a des mains arraché la victoire.
Il t'a donné sa sœur. Il t'a vendu sa gloire.
Il t'a livré Porus. Que feras-tu jamais

Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits ?
Mais j'ai sçu prévenir le soin qui te travaille.
Va le voir expirer sur le champ de bataille.

ALEXANDRE.

Quoi, Taxile !

CLEOFILE.

Qu'entends-je ?

EPHESTION.

Oui, Seigneur, il est mort
Il s'est livré lui-même aux rigueurs de son sort.
Porus étoit vaincu. Mais au-lieu de se rendre,
Il sembloit attaquer, & non pas se défendre.
Ses soldats, à ses pieds étendus & mourans,
Le mettoient à l'abri de leurs corps expirans.
Là, comme dans un fort, son audace enfermée
Se soutenoit encor contre toute une armée;
Et d'un bras qui portoit la terreur & la mort,
Aux plus hardis guerriers en défendoit l'abord.
Je l'épargnois toûjours. Sa vigueur affoiblie,
Bientôt en mon pouvoir auroit laissé sa vie;
Quand sur ce champ fatal Taxile descendu:
Arrêtez, c'est à moi que ce captif est dû;
C'en est fait, a-t-il dit, *& ta perte est certaine;*
Porus, il faut périr, ou me céder la Reine.
Porus, à cette voix, ranimant son courroux,
A relevé ce bras lassé de tant de coups;
Et cherchant son rival d'un œil fier & tranquille:
N'entends-je pas, dit-il, *l'infidele Taxile*,
Ce traître à sa Patrie, à sa maîtresse, à moi;
Viens, lâche, poursuit-il, *Axiane est à toi.*
Oui, je veux te céder cette illustre conquête,
Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma tête.

Approche. A ce difcours, ces rivaux irrités,
L'un fur l'autre à la fois fe font précipités,
Nous nous fommes en foule oppofés à leur rage;
Mais Porus parmi nous court & s'ouvre un paffage,
Joint Taxile, le frappe, & lui perçant le cœur,
Content de fa victoire, il fe rend au vainqueur.

CLEOFILE.

Seigneur, c'eft donc à moi de répandre des larmes,
C'eft fur moi qu'eft tombé tout le faix de vos armes.
Mon frere a vainement recherché votre appui;
Et votre gloire, Hélas! n'eft funefte qu'à lui.
Que lui fert au tombeau l'amitié d'Aléxandre?
Sans le venger, Seigneur, l'y verrez-vous defcendre?
Souffrirez vous, qu'après l'avoir percé de coups,
On en triomphe aux yeux de fa fœur & de vous?

AXIANE.

Oui, Seigneur, écoutez les pleurs de Cléofile.
Je la plains. Elle a droit de regretter Taxile,
Tous fes efforts envain l'ont voulu conferver,
Elle en a fait un lâche, & ne l'a pu fauver.
Ce n'eft point que Porus ait attaqué fon frere;
Il s'eft offert lui-même à fa jufte colere.
Au milieu du combat que venoit-il chercher?
Au courroux du vainqueur venoit-il l'arracher?
Il venoit accabler, dans fon malheur extrême,
Un Roi que refpectoit la victoire elle-même.
Mais pourquoi vous ôter un prétexte fi beau?
Que voulez-vous de plus? Taxile eft au tombeau.
Immolez-lui, Seigneur, cette grande victime.

Vengez-vous. Mais ſongez que j'ai part à ſon crime.
Oui, oui, Porus; mon cœur n'aime point à demi,
Aléxandre le ſçait, Taxile en a gémi.
Vous ſeul vous l'ignorez. Mais ma joie eſt extrême
De pouvoir en mourant, vous le dire à vous-même.

PORUS.

Aléxandre, il eſt temps que tu ſois ſatisfait.
Tout vaincu que j'étois, tu vois ce que j'ai fait.
Crains Porus; crains encor cette main déſarmée,
Qui venge ſa défaite au milieu d'une armée.
Mon nom peut ſoulever de nouveaux ennemis,
Et réveiller cent Rois dans leurs fers endormis.
Etouffe dans mon ſang ces ſemences de guerre;
Va vaincre en ſûreté le reſte de la terre.
Auſſi-bien, n'attends pas qu'un cœur comme le mien,
Reconnoiſſe un vainqueur, & te demande rien.
Parle, & ſans eſpérer que je bleſſe ma gloire;
Voyons comme tu ſçais uſer de la victoire.

ALEXANDRE.

Votre fierté, Porus, ne ſe peut abaiſſer.
Juſqu'au dernier ſoupir vous m'oſez menacer.
En effet, ma victoire en doit être alarmée.
Votre nom peut encor plus que toute une armée,
Je m'en dois garantir. Parlez donc, dites-moi,
Comment prétendez-vous que je vous traite?

PORUS.

En Roi.

ALEXANDRE.

Hé bien, c'eſt donc en Roi qu'il faut que je vous traite.
Je ne laiſſerai point ma victoire imparfaite.

Vous l'avez seul souhaité, vous ne vous plaindrez pas,
Regnez toûjours, Porus, je vous rends vos Etats.
Avec mon amitié, recevez Axiane.
A des liens si doux tous deux je vous condamne.
Vivez, regnez tous deux; & seuls de tant de Rois,
Jusques aux bords du Gange allez donner vos Loix.

(à Cléofile.)

Ce traitement, Madame, a droit de vous surprendre.
Mais enfin, c'est ainsi que se venge Aléxandre.
Je vous aime, & mon cœur touché de vos soupirs,
Voudroit par mille morts venger vos déplaisirs.
Mais vous-même pourriez prendre pour une offense
La mort d'un ennemi qui n'est plus en défense,
Il en triompheroit; & bravant ma rigueur,
Porus dans le tombeau descendroit en vainqueur.
Souffrez que jusqu'au bout, achevant ma carriere,
J'apporte a vos beaux yeux ma vertu toute entiere.
Laissez regner Porus couronné par mes mains;
Et commandez-vous même au reste des humains.
Prenez les sentimens que ce rang vous inspire,
Faites dans sa naissance, admirer votre Empire;
Et regardant l'éclat qui se répand sur vous,
De la sœur de Taxile oubliez le courroux.

AXIANE.

Oui, Madame, regnez; & souffrez que moi-même
J'admire le grand cœur d'un héros qui vous aime.
Aimez, & possédez l'avantage charmant

De voir toute la terre adorer votre amant.

PORUS.

Seigneur, jusqu'à ce jour l'Univers en alarmes,
Me forçoit d'admirer le bonheur de vos armes,
Mais rien ne me forçoit, en ce commun effroi,
De reconnoître en vous plus de vertus qu'en moi.
Je me rends. Je vous céde une pleine victoire.
Vos vertus, je l'avoue, égalent votre gloire.
Allez, Seigneur, rangez l'Univers sous vos loix,
Il me verra moi-même appuyer vos exploits,
Je vous suis, & je crois devoir tout entreprendre,
Pour lui donner un maître aussi grand qu'Alé-
xandre.

CLEOFILE.

Seigneur, que vous peut dire un cœur triste,
abattu ?
Je ne murmure point contre votre vertu.
Vous rendez à Porus la vie & la couronne.
Je veux croire qu'ainsi votre gloire l'ordonne ;
Mais ne me pressez point en l'état où je suis,
Je ne puis que me taire & pleurer mes ennuis.

ALEXANDRE.

Oui, Madame, pleurons un ami si fidele,
Faisons, en soupirant, éclater notre zele ;
Et qu'un tombeau superbe instruise l'avenir,
Et de votre douleur & de mon souvenir.

FIN.

LES

HORACES

TRAGÉDIE.

Par Monſieur PIERRE CORNEILLE.

ACTEURS.

TULLE, *Roi de Rome.*

Le vieil HORACE, *Chevalier Romain.*

HORACE, *son fils.*

CURIACE, *Gentilhomme d'Albe, Amant de Camille.*

VALERE, *Chevalier Romain, amoureux de Camille.*

SABINE, *femme d'Horace, & sœur de Curiace.*

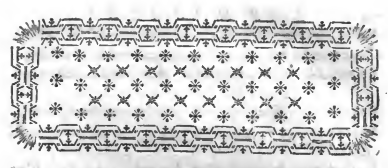
CAMILLE, *Amante de Curiace, & sœur d'Horace.*

JULIE, *Dame Romaine, Confidente de Sabine & de Camille.*

FLAVIAN, *Soldat de l'Armée d'Albe.*

PROCULE, *Soldat de l'Armée de Rome.*

La Scene est à Rome dans une Salle de la maison d'Horace.



LES HORACES
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SABINE, JULIE.

SABINE.

APprouvez ma foiblesse, & souffrez ma douleur,
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur;
Si près de voir sur soi fondre de tels orages,
L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages;
Et l'esprit le plus mâle & le moins abattu,

Ne ſçauroient ſans déſordre exercer ſa vertu.
Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes,
Le trouble de mon cœur ne peut rien ſur mes larmes;
Et parmi les ſoupirs qu'il pouſſe vers les Cieux,
Ma conſtance du moins regne encor ſur mes yeux.
Quand on arrête-là les déplaiſirs d'une ame,
Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme;
Commander à ſes pleurs en cette extrêmité,
C'eſt montrer pour le ſexe aſſez de fermeté.

JULIE.

C'en eſt peut-être aſſez pour une ame commune,
Qui du moindre péril ſe fait une infortune,
Mais de cette foibleſſe un grand cœur eſt honteux,
Il oſe eſpérer tout dans un ſuccès douteux.
Les deux camps ſont rangés au pied de nos murailles;
Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles;
Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir;
Puiſqu'elle va combattre, elle va s'aggrandir.
Banniſſez, banniſſez une frayeur ſi vaine,
Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE.

Je ſuis Romaine, hélas! puiſqu'Horace eſt Romain,
J'en ai reçu le titre en recevant ſa main;
Mais ce nœud me tiendroit en eſclave enchaînée,
S'il m'empêchoit de voir en quels lieux je ſuis née.
Albe, où j'ai commencé de reſpirer le jour;
Albe, mon cher pays, & mon premier amour,

Lorſqu'entre nous & toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, ſi tu te plains que c'eſt-là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puiſſe haïr.
Quand je vois de tes murs leur armée & la nôtre,
Mes trois freres dans l'une, & mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, & ſans impiété
Importuner le Ciel pour ta félicité ?
Je ſçais que ton Etat encore en ſa naiſſance,
Ne ſçauroit ſans la guerre affermir ſa puiſſance,
Je ſçais qu'il doit s'accroître, & que tes grands deſtins
Ne le borneront pas chez les peuples Latins ;
Que les Dieux t'ont promis l'Empire de la terre ;
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.
Bien loin de m'oppoſer à cette noble ardeur
Qui ſuit l'arrêt des Dieux & court à ta grandeur,
Je voudrois déjà voir tes troupes couronnées,
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va juſqu'en l'Orient pouſſer tes bataillons,
Va ſur les bords du Rhin planter tes pavillons,
Fais trembler ſous tes pas les colonnes d'Hercule,
Mais reſpecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, ſouviens-toi que du ſang de ſes Rois
Tu tiens ton nom, tes mœurs, & tes premières loix ;
Albe eſt ton origine ; arrête, & conſidére
Que tu portes le fer dans le ſein de ta mere.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphans,
Sa joie éclatera dans l'heur de ſes enfans ;
Et ſe laiſſant ravir à l'amour maternelle,

Ses vœux feront pour toi, si tu n'es plus contr'elle.

JULIE.

Ce discours me surprend, vu que depuis le tems
Qu'on a contre son peuple armé nos combattans,
Je vous ai vu pour elle autant d'indifference
Que si d'un sang Romain vous aviez pris naissance.
J'admirois la vertu qui réduisoit en vous
Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux;
Et je vous consolois au milieu de vos plaintes,
Comme si notre Rome eut fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats,
Trop foibles pour jetter un des partis à bas;
Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine:
Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.
Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret,
Soudain j'ai condamné ce mouvement secret;
Et si j'ai ressenti dans ses destins contraires,
Quelque maligne joie en faveur des mes freres,
Soudain pour l'étouffer rappellant ma raison,
J'ai pleuré quand la gloire entroit dans leur maison.
Mais aujourd'hui qu'il faut que l'un ou l'autre tombe,
Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus;
J'aurois pour mon pays une cruelle haine,
Si je pouvois encore être toute Romaine,

Et si je demandois votre triomphe aux Dieux,
Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.
Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un
homme,
Je ne suis point pour Albe, & ne suis plus pour
Rome;
Je crains pour l'une & l'autre en ce dernier effort,
Et serai du parti qu'affligera le sort,
Egal à tous les deux jusques à la victoire,
Je prendrai part aux maux sans en prendre à la
gloire;
Et je garde, au milieu de tant d'âcres rigueurs,
Mes larmes aux vaincus, & ma haine aux vain-
queurs.

JULIE.

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses
En des esprits divers des passions diverses!
Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement!
Son frere est votre époux, le vôtre est son amant,
Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre,
Son sang dans une armée, & son amour dans
l'autre.
Lorsque vous conserviez un esprit tout Romain,
Le sien irrésolu, le sien tout incertain,
De la moindre mêlée appréhendoit l'orage,
De tous les deux partis détestoit l'avantage,
Au malheur des vaincus donnoit toûjours ses
pleurs,
Et nourrissoit ainsi d'éternelles douleurs.
Mais hier quand elle sçut qu'on avoit pris journée,
Et qu'enfin la bataille alloit être donnée,
Une soudaine joie éclatant sur son front...

SABINE.

Ah! Que je crains, Julie, un changement si prompt!
Hier dans sa belle humeur elle entretint Valere;
Pour ce rival sans doute elle quitte mon frere,
Son esprit ébranlé par les objets présens,
Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.
Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle,
Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle;
Je forme des soupçons d'un trop léger sujet;
Près d'un jour si funeste on change peu d'objet,
Les ames rarement sont de nouveau blessées;
Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées.
Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens,
Ni de contentement qui soient pareils aux siens.

JULIE.

Les causes comme à vous, m'en semblent fort obscures,
Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.
C'est assez de constance en un si grand danger,
Que de le voir, l'attendre, & ne point s'affliger,
Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

SABINE.

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.
Essayez sur ce point à la faire parler.
Elle vous aime assez pour ne rien vous céler:
Je vous laisse.



SCENE

SCENE II.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

MA sœur, entretenez Julie,
J'ai honte de montrer tant de mélancolie;
Et mon cœur accablé de mille déplaisirs,
Cherche la solitude à cacher ses soupirs.

SCENE III.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

QU'elle a tort de vouloir que je vous entre-
tienne!
Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne?
Et que plus insensible à de si grands malheurs,
A mes tristes discours je mêle moins de pleurs?
De pareilles frayeurs mon ame est alarmée,
Comme elle je perdrai dans l'une & l'autre armée.
Je verrai mon amant, mon plus unique bien,
Mourir pour son pays ou détruire le mien;
Et cet objet d'amour devenir pour ma peine,
Digne de mes soupirs ou digne de ma haine.
Hélas!

JULIE.

Elle eſt pourtant plus à plaindre que vous,
On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.
Oubliez Curiace & recevez Valere,
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire,
Vous ſerez toute nôtre ; & votre eſprit remis
N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moi des conſeils qui ſoient plus légitimes;
Et plaignez mes malheurs ſans m'ordonner des crimes.
Quoiqu'à peine à mes maux je puiſſe réſiſter,
J'aime mieux les ſouffrir que de les mériter.

JULIE.

Quoi! vous appellez crime un change raiſonnable?

CAMILLE.

Quoi! le manque de foi vous ſemble pardonnable?

JULIE.

Envers un ennemi qui peut nous obliger?

CAMILLE.

D'un ſerment ſolemnel qui peut nous dégager?

JULIE.

Vous déguiſez envain une choſe trop claire,
Je vous vis encor hier entretenir Valere;
Et l'accueil gracieux qu'il recevoit de vous,
Lui permet de nourrir un eſpoir aſſez doux.

CAMILLE.

Si je l'entretins hier & lui fis bon viſage,
N'en imaginez rien qu'à ſon déſavantage;

De mon contentement un autre étoit l'objet ;
Mais pour sortir d'erreur sçachez-en le sujet.
Je garde à Curiace une amitié trop pure,
Pour souffrir plus long-tems qu'on m'estime parjure.
Il vous souvient qu'à peine on voyoit de sa sœur,
Par un heureux hymen mon frere possesseur ;
Quand pour comble de joie il obtint de mon pere
Que de ses chastes feux je serois le salaire,
Ce jour nous fut propice & funeste à la fois ;
Unissant nos maisons, il désunit nos Rois,
Un même instant conclut notre hymen & la guerre,
Fit naître notre espoir & le jetta par terre,
Nous ôta tout si-tôt qu'il nous eut tout promis :
Et nous faisant amant il nous fit ennemis.
Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes,
Combien contre le Ciel il vomit de blasphêmes,
Et combien de ruisseaux coulerent de mes yeux!
Je ne vous le dis point, vous vites nos adieux.
Vous avez vu depuis les troubles de mon ame,
Vous sçavez pour la paix quels vœux a fait ma flamme,
Et quels pleurs j'ai versés à chaque évènement,
Tantôt pour mon pays, tantôt pour un amant.
Enfin, mon désespoir parmi ces longs obstacles,
M'a fait avoir recours à la voix des oracles ;
Ecoutez si celui qui me fut hier rendu,
Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.
Ce Grec si renommé qui depuis tant d'années,
Au pied de l'Aventin prédit nos destinées :
Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,

Mais promit par ces vers la fin de mes travaux.
Albe & Rome demain prendront une autre face,
Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix,
Et tu seras unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais.
Je pris sur cet oracle une entiere assurance;
Et comme le succès passoit mon espérance,
J'abandonnai mon ame à des ravissemens
Qui passoient les transports des plus heureux amans.
Jugez de leurs excès. Je rencontrai Valere,
Et contre sa coutume il ne put me déplaire,
Il me parla d'amour sans me donner d'ennui,
Je ne m'apperçus pas que je parlois à lui,
Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace,
Tout ce que je voyois me sembloit Curiace,
Tout ce qu'on me disoit me parloit de ses feux,
Tout ce que je disois l'assuroit de mes vœux.
Le combat général aujourd'hui se hasarde;
J'en sçus hier la nouvelle, & je n'y pris pas garde.
Mon esprit rejettoit ces funestes objets,
Charmé des doux pensers d'hymen & de la paix.
La nuit a dissipé des erreurs si charmantes,
Mille songes affreux, mille images sanglantes,
Ou plutôt mille amas de carnage & d'horreur
M'ont arraché ma joie & rendu ma terreur.
J'ai vu du sang, des morts, & n'ai rien vu de suite.
Un spectre en paroissant prenoit soudain la fuite,
Ils s'effaçoient l'un l'autre, & chaque illusion
Redoubloit mon effroi par sa confusion.

JULIE.

C'eſt en contraire ſens qu'un ſonge s'interprete.

CAMILLE.

Je le dois croire ainſi. puiſque je le ſouhaite;
Mais je me trouve enfin, malgré tous mes ſouhaits,
Au jour d'une bataille, & non pas d'une paix.

JULIE.

Par là finit la guerre, & la paix lui ſuccéde.

CAMILLE.

Dure à jamais le mal s'il y faut ce remede!
Soit que Rome y ſuccombe, ou qu'Albe ait le deſſous,
Cher amant, n'attends plus d'être un jour mon époux.
Jamais, jamais ce nom ne ſera pour un homme
Qui ſoit ou le vainqueur ou l'eſclave de Rome.
Mais, quel objet nouveau ſe préſente en ces lieux?
Eſt-ce toi, Curiace? En croirai-je mes yeux?

SCENE IV.

CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'En doutez point, Camille, & revoyez un homme
Qui n'eſt ni le vainqueur ni l'eſclave de Rome.
Ceſſez d'appréhender de voir rougir mes mains

Du poids honteux des fers ou du sang des Romains,
J'ai cru que vous aimiez assez Rome & la gloire,
Pour mépriser ma chaîne & haïr ma victoire;
Et comme également en cette extrêmité
Je craignois la victoire & la captivité...

CAMILLE.

Curiace, il suffit, je devine le reste.
Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste;
Et ton cœur tout à moi, pour ne me perdre pas,
Dérobe à ton pays le secours de ton bras.
Qu'un autre considére ici ta renommée,
Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée,
Ce n'est point à Camille à t'en mésestimer,
Plus ton amour paroît, plus elle doit t'aimer,
Et si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,
Plus tu quitte pour moi, plus tu le fais paroître.
Mais as-tu vu mon pere, & peut-il endurer
Qu'ainsi dans sa maison tu m'oses retirer?
Ne préfére-t-il point l'état à sa famille?
Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille?
Enfin notre bonheur est-il bien affermi?
T'a-t-il vu comme gendre ou bien comme ennemi?

CURIACE.

Il m'a vu comme gendre avec une tendresse
Qui témoignoit assez une entiere allégresse;
Mais il ne m'a point vu par une trahison,
Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.
Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville,
J'aime encor mon honneur en adorant Camille;
Tant qu'à duré la guerre on m'a vu constamment

Aussi bon citoyen que véritable amant ;
D'Albe avec mon amour j'accordois la querelle ;
Je soupirois pour vous en combattant pour elle ;
Et s'il falloit encor que l'on en vînt aux coups,
Je combattrois pour elle en soupirant pour vous.
Oui, malgré les desirs de mon ame charmée,
Si la guerre duroit, je serois dans l'armée.
C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès,
La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

CAMILLE.

La paix ! Et le moyen de croire un tel miracle ?

JULIE.

Camille, pour le moins croyez-en votre oracle ;
Et sçachons pleinement par quels heureux effets,
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE.

L'auroit-on jamais cru ! Déjà les deux armées,
D'une égale chaleur au combat animées,
Se menaçoient des yeux, & marchant fierement,
N'attendoient pour donner que le commandement ;
Quand notre Dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à votre Prince un moment de silence ;
Et l'ayant obtenu : *Que faisons-nous, Romains,*
Dit-il, *& quel démon nous fait venir aux mains ?*
Souffrons que la raison éclaire enfin nos ames ;
Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,
Et l'hymen nous a joints par tant & tant de nœuds,
Qu'il est peu de vos fils qui ne soient nos neveux.
Nous ne sommes qu'un sang & qu'un peuple en deux villes,

Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
Où la mort des vaincus affoiblit les vainqueurs,
Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs?
Nos ennemis communs attendent avec joie
Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie;
Lassé, demi rompu, vainqueur, mais pour tout fruit
Dénué d'un secours par lui-même détruit.
Ils ont assez long tems joui de nos divorces;
Contr'eux dorénavant joignons toutes nos forces,
Et noyons dans l'oubli ces petits différends
Qui de si bons guerriers font de mauvais parens.
Que si l'ambition de commander aux autres,
Fait marcher aujourd'hui vos troupes & les nôtres,
Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'appaiser,
Elle nous unira, loin de nous diviser
Nommons des combattans pour la cause commune,
Que chaque peuple aux siens attache sa fortune;
Et suivant ce que d'eux ordonnera le sort,
Que le foible parti prenne loi du plus fort.
Mais sans indignité pour des guerriers si braves,
Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,
Sans honte, sans tribut & sans autre rigueur
Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur:
Ainsi nos deux Etats ne feront qu'un empire.
Il semble qu'à ces mots notre discorde expire,
Chacun jettant les yeux dans un rang ennemi,
Reconnoît un beau-frere, un cousin, un ami,
Ils s'étonnent comment leurs mains de sang avides
Voloient sans y penser à tant de parricides,
Et font paroître un front couvert tout à la fois

D'horreur pour la bataille & d'ardeur pour ce
choix.
Enfin, l'offre s'accepte, & la paix desirée,
Sous ces conditions est aussi-tôt jurée.
Trois combattront pour tous; mais pour les mieux
choisir,
Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir.
Le vôtre est au Sénat, le nôtre dans sa tente.
CAMILLE.
O Dieux! que ce discours rend mon ame contente!
CURIACE.
Dans deux heures au plus, par un commun accord,
Le sort de nos guerriers réglera notre sort.
Cependant tout est libre attendant qu'on les nomme;
Rome est dans notre camp, & notre camp dans
Rome.
D'un & d'autre côté l'accès étant permis,
Chacun va renouer avec ses vieux amis.
Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos freres;
Et mes desirs ont eu des succès si prosperes,
Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain
Le bonheur sans pareil de vous donner la main.
Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance?
CAMILLE.
Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.
CURIACE.
Venez donc recevoir ce doux commandement
Qui doit mettre le comble a mon contentement.
CAMILLE.
Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes freres,

Et sçavoir d'eux encor la fin de nos miseres.

JULIE.

Allez, & cependant au pied de nos autels
J'irai rendre pour vous graces aux immortels.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Ainsi Rome n'a point séparé son estime,
Elle eut cru faire ailleurs un choix illégitime;
Cette superbe ville, en vos freres & vous,
Trouve les trois guerriers qu'elle préfére à tous;
Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres,
D'une seule maison brave toutes les nôtres.
Nous croirons, à la voir toute entiere en vos mains,
Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains.
Ce choix pouvoit combler trois familles de gloire,
Consacrer hautement leurs noms à la mémoire;
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix,
En pouvoit à bon titre immortaliser trois;
Et puisque c'est chez vous que mon heur & ma flamme
M'ont fait placer ma sœur & choisir une femme,
Ce que je vais vous être, & ce que je vous suis,
Me font y prend part autant que je le puis:

Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte.
La guerre en tel éclat a mis votre valeur,
Que je tremble pour Albe & prévois son malheur.
Puisque vous combattez, sa perte est assurée,
En vous faisant nommer le destin l'a jurée,
Je vois trop dans ce choix ses funestes projets,
Et me compte déjà pour un de vos sujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie, & les trois qu'elle nomme.
C'est un aveuglement pour elle bien fatal,
D'avoir tant à choisir & de choisir si mal.
Mille de ses enfans beaucoup plus dignes d'elle,
Pouvoient bien mieux que nous soutenir sa querelle;
Mais quoique ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil;
Mon esprit en conçoit une mâle assurance,
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance;
Et du sort envieux quels que soient les projets,
Je ne me compte point pour un de vos sujets.
Rome a trop cru de moi, mais mon ame ravie
Remplira son attente ou quittera la vie.
Qui veut mourir ou vaincre, est vaincu rarement,
Ce noble désespoir périt mal-aisément.
Rome, quoiqu'il en soit, ne sera point sujette,
Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas! c'est bien ici que je dois être plaint!

Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.
Dures extrêmités, de voir Albe asservie,
Ou sa victoire au prix d'une si chere vie,
Et que l'unique bien où tendent ses desirs,
S'achete seulement par vos derniers soupirs !
Quels vœux puis-je former, & quel bonheur attendre ?
De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre,
De tous les deux côtés mes desirs sont trahis.

HORACE.

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays !
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes,
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes;
Et je le recevrois en bénissant mon sort,
Si Rome & tout l'Etat perdoient moins en ma mort.

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre,
Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre;
La gloire en est pour vous, & la perte pour eux,
Il vous fait immortel, & les rend malheureux:
On perd tout quand on perd un ami si fidele,
Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.



SCENE II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Hé bien, qui sont les trois ?

FLAVIAN.

Vos deux freres & vous.

CURIACE.

Qui ?

FLAVIAN.

Vous & vos deux freres.
Mais pourquoi ce front triste & ces regards séveres ?
Ce choix vous déplait-il ?

CURIACE.

Non, mais il me surprend.
Je m'estimois trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au Dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec si peu de joie ?
Ce morne & froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance, & l'amour

Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne fervent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contr'eux! Ah! c'eft beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte lui ma réponfe, & nous laiffe en repos.

SCENE III.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que déformais le Ciel, les enfers & la terre
Uniffent leurs fureurs à nous faire la guerre;
Que les hommes, les dieux, les démons, & le fort
Préparent contre nous un général effort;
Je mets à faire pis, en l'état où nous fommes,
Le fort & les démons, & les dieux & les hommes;
Ce qu'ils ont de cruel, & d'horrible, & d'affreux,
L'eft bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE.

Le fort qui de l'honneur nous ouvre la barriere,
Offre à notre conftance une illuftre matiere;
Il épuife fa force à former un malheur,
Pour mieux fe mefurer avec notre valeur;

Et comme il voit en nous des ames peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
Combattre un ennemi pour le salut de tous,
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire;
Mille déjà l'ont fait, mille pourroient le faire.
Mourir pour le pays est un si digne sort,
Qu'on brigueroit en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frere d'une femme & l'amant d'une sœur,
Et rompant tous ces nœuds s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudroit racheter de sa vie;
Une telle vertu n'appartenoit qu'à nous,
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux;
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée,
Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il est vrai que nos noms ne sçauroient plus périr,
L'occasion est belle, il nous la faut chérir,
Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare:
Mais votre fermeté tient un peu du barbare.
Peu, même de grands cœurs, tireroient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité.
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée:
Pour moi je l'ose dire, & vous l'avez pu voir,
Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir;
Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance
N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance;

Et puisque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome,
J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme.
Je vois que votre honneur demande tout mon sang,
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,
Prêt d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frere,
Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire,
Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, & j'en frémis d'horreur;
J'ai pitié de moi-même, & jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie.
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer,
Ce triste & fier honneur m'émeut sans m'ébranler,
J'aime ce qu'il me donne, & je plains ce qu'il m'ôte;
Et si Rome demande une vertu plus haute,
Je rends graces aux Dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être,
Et si vous m'égalez, faites le mieux paroître.
La solide vertu dont je fais vanité,
N'admet point de foiblesse avec sa fermeté;
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carriere,
Que dès le premier pas regarder en arriere.
Notre malheur est grand, il est au plus haut point,
Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point.
Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie:

Celle

Celle de recevoir de tels commandemens,
Doit étouffer en nous tous autres ſentimens:
Qui prêt de le ſervir conſidére autre choſe,
A faire ce qu'il doit lâchement ſe diſpoſe;
Ce droit ſaint & ſacré rompt tout autre lien.
Rome a choiſi mon bras, je n'examine rien,
Avec une allégreſſe auſſi pleine & ſincere
Que j'épouſai la ſœur, je combattrai le frere;
Et pour trancher enfin ces diſcours ſuperflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

CURIACE.

Je vous connois encor, & c'eſt ce qui me tue;
Mais cette âpre vertu ne m'étoit pas connue,
Comme notre malheur elle eſt au plus haut point,
Souffrez que je l'admire & ne l'imite point.

HORACE.

Non, non, n'embraſſez pas de vertu par contrainte,
Et puiſque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien ſi doux;
Voici venir ma ſœur pour ſe plaindre avec vous.
Je vais revoir la vôtre & réſoudre ſon ame
A ſe bien ſouvenir qu'elle eſt toûjours ma femme,
A vous aimer encor ſi je meurs par vos mains,
Et prendre à ſon malheur des ſentimens Romains.



SCENE IV.

HORACE, CURIACE, CAMILLE.

HORACE.

AVez-vous sçu l'état qu'on fait de Curiace,
Ma sœur ?

CAMILLE.

Hélas ! mon sort a bien changé de face.

HORACE.

Armez-vous de constance & montrez-vous ma
sœur,
Et si par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frere,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit
faire,
Qui sert bien son pays, & sçait montrer à tous
Par sa haute vertu qu'il est digne de vous.
Comme si je vivois, achevez l'hyménée.
Mais si ce fer aussi tranche sa destinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement,
Ne me reprochez point la mort de votre amant.
Vos larmes vont couler & votre cœur se presse,
Consumez avec lui toute cette foiblesse,
Querellez Ciel & Terre, & maudissez le sort ;
Mais après le combat ne pensez plus au mort.

[*à Curiace.*]

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,
Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

SCENE V.

CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

Iras-tu, Curiace? & ce funeste honneur
Te plait-il aux dépens de tout notre bonheur?

CURIACE.

Hélas! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse,
Mourir ou de douleur, ou de la main d'Horace.
Je vais comme au supplice à cet illustre emploi,
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi,
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime,
Ma flamme au désespoir passe jusques au crime,
Elle se prend au Ciel & l'ose quereller;
Je vous plains, je me plains, mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non, je te connois mieux, tu veux que je te prie,
Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie.
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits;
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois,
Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre,
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre,
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien,
Souffre qu'un autre ici puisse ennoblir le sien.

COURIACE.

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête

Des lauriers immortels que la gloire m'apprête?
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu
Qu'il auroit triomphé si j'avois combattu?
Et que sous mon amour, ma valeur endormie
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie?
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,
Tu ne succomberas ni vaincras que par moi;
Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte,
Et vivrai sans reproche, ou périrai sans honte.

CAMILLE.

Quoi! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis!

CURIACE.

Avant que d'être à vous, je suis à mon pays.

CAMILLE.

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frere,
Ta sœur de son mari!

CURIACE.

Telle est notre misere.
Le choix d'Albe & de Rome ôte toute douceur
Aux noms jadis si doux de beau-frere & de sœur.

CAMILLE.

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête,
Et demander ma main pour prix de ta conquête!

CURIACE.

Il n'y faut plus penser; en l'état où je suis,
Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis.
Vous en pleurez, Camille!

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure,
Mon insensible amant ordonne que je meure;
Et quand l'hymen pour nous allume son flambeau,

Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau.
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine,
Et dit qu'il m'aime encor alors qu'il m'assassine.

CURIACE.

Que les pleurs d'une amante ont de puissans discours,
Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours!
Que mon cœur s'attendrit à cette triste vue!
Ma constance contr'elle à regret s'évertue.
N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs,
Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs.
Je sens qu'elle chancele & défend mal la place;
Plus je suis votre amant, moins je suis Curiace:
Foible d'avoir déjà combattu l'amitié,
Vaincroit-elle à la fois l'amour & la pitié?
Allez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes,
Ou j'oppose l'offense à de si fortes armes,
Je me défendrai mieux contre votre courroux,
Et pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous.
Vengez-vous d'un ingrat, punissez un volage.
Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage!
Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi!
En faut-il plus encor? Je renonce à ma foi.
Rigoureuse vertu dont je suis la victime,
Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime!

CAMILLE.

Ne fais point d'autre crime & j'atteste les Dieux
Qu'au-lieu de t'en haïr je t'en aimerai mieux;
Oui, je te chérirai tout ingrat & perfide,
Et cesse d'aspirer au nom de fratricide.

Pourquoi ſuis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain?
Je te préparerois des lauriers de ma main.
Je t'encouragerois au-lieu de te diſtraire,
Et je traiterois comme j'ai fait mon frere.
Hélas! j'étois aveugle en mes vœux aujourd'hui;
J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.
Il revient; quel malheur, ſi l'amour de ſa femme
Ne peut non plus ſur lui que le mien ſur ton ame!

SCENE VI.

HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

CURIACE.

Dieux! Sabine le ſuit! pour ébranler mon cœur,
Eſt-ce peu de Camille, y joignez-vous ma ſœur?
Et laiſſant à ſes pleurs vaincre ce grand courage,
L'amenez-vous ici chercher même avantage?

SABINE.

Non, non, mon frere, non, je ne viens en ce lieu
Que pour vous embraſſer & pour vous dire adieu.
Votre ſang eſt trop bon, n'en craignez rien de lâche,
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs ſe fâche;
Si ce malheur illuſtre ébranloit l'un de vous,
Je le déſavouerois pour frere ou pour époux.
Pourrai-je toutefois vous faire une priere
Digne d'un tel époux & digne d'un tel frere?

Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,
La mettre en son éclat sans mêlange de crimes;
Enfin, je vous veux faire ennemis légitimes.
Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien,
Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien;
Brisez votre alliance, & rompez-en la chaîne;
Et puisque votre honneur veut des effets de haine,
Achetez par ma mort le droit de vous haïr.
Albe le veut & Rome, il faut leur obéir,
Qu'un de vous deux me tue, & que l'autre me venge;
Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange,
Et du moins l'un des deux sera juste aggresseur,
Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur.
Mais quoi! vous souilleriez une gloire si belle,
Si vous vous animiez par quelque autre querelle;
Le zele du pays vous défend de tels soins,
Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins;
Il lui faut, & sans haine, immoler un beau-frere.
Ne différez donc plus ce que vous devez faire;
Commencez par sa sœur à répandre son sang,
Commencez par sa femme à lui percer le flanc,
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Un digne sacrifice à nos cheres patries;
Vous êtes ennemis en ce combat fameux,
Vous d'Albe, vous de Rome, & moi de toutes deux.
Quoi! me réservez-vous à voir une victoire,
Où pour haut appareil d'une pompeuse gloire,
Je verrai les lauriers d'un frere ou d'un mari,

Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri?
Pourrai-je entre vous deux régler alors mon ame?
Satisfaire aux devoirs & de sœur & de femme?
Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu?
Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu:
Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne,
Le refus de vos mains y condamne la mienne.
Sus donc, qui vous retient? Allez, cœurs inhumains,
J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains.
Vous ne les aurez point au combat occupées,
Que ce corps au milieu n'arrête vos épées;
Et malgré vos refus, il faudra que leurs coups
Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

HORACE.

O ma femme!

CURIACE.

O ma sœur!

CAMILLE.

Courage, ils s'amollissent.

SABINE.

Vous poussez des soupirs, vos visages pâlissent!
Quelle peur vous saisit? Sont-ce-là ces grands cœurs,
Ces héros qu'Albe & Rome ont pris pour défenseurs?

HORACE.

Que t'ai-je fait, Sabine, & quelle est mon offense?
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance?
Que t'a fait mon honneur? & par quel droit viens-tu,
Avec toute ta force attaquer ma vertu?

Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,
Et me laisse achever cette grande journée.
Tu me viens de réduire en un étrange point,
Aime assez ton mari pour n'en triompher point.
Va-t-en, & ne rends plus la victoire douteuse,
La dispute déjà m'en est assez honteuse,
Souffre qu'avec horreur je termine mes jours.

SABINE.

Va, cesse de me craindre, on vient à ton secours.

SCENE VII.

Le vieil HORACE, HORACE CURIACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

Qu'est ceci, mes enfans? Ecoutez-vous vos flammes,
Et perdez-vous encor le tems avec des femmes?
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs?
Fuyez, & laissez les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art & de tendresse,
Elles vous feroient part enfin de leur foiblesse;
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous.
Malgré tous nos efforts, vous en devez attendre
Ce que vous souhaitez & d'un fils & d'un gendre;
Et si notre foiblesse avoit pu les changer,

Nous vous laiſſons ici pour les encourager.
Allons, ma ſœur, allons, ne perdons plus de larmes,
Contre tant de vertus ce ſont de foibles armes,
Ce n'eſt qu'au déſeſpoir qu'il nous faut recourir.
Tygres, allez combattre, & nous, allons mourir.

SCENE VIII.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

MOn pere, retenez des femmes qui s'emportent;
Et de grace empêchez ſur-tout qu'elles ne ſortent;
Leur amour importun viendroit avec éclat,
Par des cris & des pleurs troubler notre combat,
Et ce qu'elles nous ſont, feroit qu'avec juſtice
On nous imputeroit ce mauvais artifice.
L'honneur d'un ſi beau choix ſeroit trop acheté,
Si l'on nous ſoupçonnoit de quelque lâcheté.

Le vieil HORACE.

J'en aurai ſoin. Allez, vos freres vous attendent,
Ne penſez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je, & par quels compliments...

Le vieil HORACE.

Ah! n'attendriſſez point ici mes ſentimens

Pour vous encourager ma voix manque de termes,
Mon cœur ne forme point de penſers aſſez fermes,
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
Faites votre devoir & laiſſez faire aux Dieux.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SABINE *ſeul.*

PRenons parti, mon ame, en de telles diſgraces,
Soyons femme d'Horace ou ſœur des Curiaces;
Ceſſons de partager nos inutiles ſoins,
Souhaitons quelque choſe, & craignons un peu moins.
Mais las! quel parti prendre en un ſort ſi contraire!
Quel ennemi choiſir d'un époux ou d'un frere!
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux;
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts ſentimens réglons plutôt les nôtres,
Soyons femme de l'un, enſemble, & ſœur des autres,
Regardons leur honneur comme un ſouverain bien,
Imitons leur conſtance, & ne craignons plus rien;
La mort qui les menace eſt une mort ſi belle
Qu'il en faut ſans frayeur attendre la nouvelle.

N'appellons point alors les destins inhumains ;
Songeons pour quelle cause, & non par quelles
mains ;
Revoyons les vainqueurs sans penser qu'à la gloire
Que toute leur maison reçoit de leur victoire;
Et sans considérer aux dépens de quel sang
Leur vertu les éleve en cet illustre rang,
Faisons nos intérêts de ceux de leur famille:
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille;
Et tiens à toutes deux par de si forts liens
Qu'on ne peut triompher que par les bras des
miens.
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie:
Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,
Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans hor-
reur.
Flatteuse illusion, erreur douce & grossiere,
Vain effort de mon ame, impuissante lumiere
De qui le faux-brillant prend droit de m'éblouir ;
Que tu sçais peu durer & tôt t'évanouir!
Pareille à ces éclairs qui dans le fort des ombres
Poussent un jour qui fuit & rend les nuits plus
sombres,
Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté,
Que pour les abymer dans plus d'obscurité.
Tu charmois trop ma peine, & le Ciel qui s'en
fâche
Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.
Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frere ou mon époux.
Quand je songe à leur mort, quoi que je me pro-
pose,

Je ſonge par quels bras, & non pour quelle cauſe,
Et ne vois les vainqueurs en leur illuſtre rang,
Que pour conſidérer aux dépens de quel ſang.
La maiſon des vaincus touche ſeule mon ame,
En l'une je ſuis fille, en l'autre je ſuis femme,
Et tiens à toutes deux par de ſi forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
C'eſt-là donc cette paix que j'ai tant ſouhaitée,
Trop favorables Dieux, vous m'avez écoutée!
Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
Si même vos faveurs ont tant de cruautés!
Et de quelle façon puniſſez-vous l'offenſe,
Si vous traitez ainſi les vœux de l'innocence!

S C E N E I I.

SABINE, JULIE.

SABINE.

EN eſt-ce fait, Julie, & que m'apportez-vous?
Eſt-ce la mort d'un frere ou celle d'un époux?
Le funeſte ſuccès de leurs ames impies,
De tous les combattans a-t-il fait des hoſties?
Et m'enviant l'horreur que j'aurois des vainqueurs,
Pour tous tant qu'ils étoient, demande-t-il mes pleurs?

JULIE.

Quoi! ce qui s'est passé vous l'ignorez encore?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore,
Et ne sçavez-vous pas que de cette maison,
Pour Camille & pour moi l'on fait une prison?
Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes,
Sans cela nous serions au milieu de leurs armes;
Et par les désespoirs d'une chaste amitié,
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'étoit pas besoin d'un si tendre spectacle,
Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle.
Si-tôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer,
On a dans les deux camps entendu murmurer:
A voir de tels amis, des personnes si proches
Venir pour leur patrie aux mortelles approches,
L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur,
L'autre d'un si grand zele admire la fureur,
Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale,
Et tel l'ose nommer sacrilege & brutale.
Ces divers sentimens n'ont pourtant qu'une voix,
Tous accusent leurs chefs, tous détestent leur choix,
Et ne pouvant souffrir un combat si barbare,
On s'écrie, on s'avance, enfin on les sépare.

SABINE.

Que je vous dois d'encens, grands Dieux qui m'exaucez!

JULIE.

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous pensez,

Vous pouvez efpérer, vous avez moins à craindre;
Mais il vous refte encore affez de quoi vous plaindre.
Envain d'un fort fi trifte on les veut garantir,
Ces cruels généreux n'y peuvent confentir.
La gloire de ce choix leur eft fi précieufe,
Et charme tellement leur ame ambitieufe,
Qu'alors qu'on les déplore ils s'eftiment heureux,
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps fouille leur renommée,
Ils combattront plutôt & l'une & l'autre armée;
Et mourront par les mains qui leur font d'autres loix,
Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE.

Quoi! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obftinent!

JULIE.

Oui, mais d'autre côté les deux camps fe mutinent;
Et leurs cris des deux parts pouffés en même-temps,
Demandent la bataille ou d'autres combattans.
La préfence des chefs à peine eft refpectée,
Le pouvoir eft douteux, leur voix mal écoutée;
Le Roi même s'étonne, & pour dernier effort,
Puifque chacun, dit-il, *s'échauffe en ce difcord*,
Confultons des grands Dieux la majefté facrée,
Et voyons fi ce change à leurs bontés agrée.
Quel impie ofera fe prendre à leur vouloir,

Lorsqu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir ?
Il se tait, & ces mots semblent être des charmes,
Même aux six combattans ils attachent les armes,
Et ce desir d'honneur qui leur ferme les yeux,
Tout aveugle qu'il est, respecte encor les Dieux.
Leur plus bouillante ardeur céde à l'avis de Tulle,
Et soit par déférence ou par un prompt scrupule,
Dans l'une & l'autre armée on s'en fait une loi,
Comme si toutes deux le connoissoient pour Roi.
Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE.

Les Dieux n'avoueront point un combat plein de crimes,
J'en espére beaucoup puisqu'il est différé;
Et je commence à voir ce que j'ai desiré.

SCENE III.

SABINE, CAMILLE, JULIE.

SABINE.

MA sœur, que je vous dise une bonne nouvelle.

CAMILLE.

Je pense la sçavoir, s'il faut la nommer telle,
On l'a dite a mon pere, & j'étois avec lui;
Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui.
Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes,
Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes;
Et

Et tout l'allégement qu'il en faut eſpérer,
C'eſt de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les Dieux n'ont pas envain inſpiré ce tumulte.

CAMILLE.

Diſons plutôt, ma ſœur, qu'envain on les conſulte,
Ces mêmes Dieux à Tulle ont inſpiré ce choix;
Et la voix du public n'eſt point toûjours leur voix.
Ils deſcendent bien moins dans de ſi bas étages,
Que dans l'ame des Rois leurs vivantes images,
De qui l'indépendante & ſainte autorité
Eſt un rayon ſecret de leur divinité.

JULIE.

C'eſt vouloir ſans raiſon vous former des obſtacles,
Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles;
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,
Sans dementir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un oracle jamais ne ſe laiſſe comprendre,
On l'entend d'autant moins que plus on doit l'entendre;
Et loin de s'aſſurer ſur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obſcur, doit croire que tout l'eſt.

SABINE.

Sur ce qu'il fait pour nous prenons plus d'aſſurance;
Et ſouffrons les douceurs d'une juſte eſpérance.
Quand la faveur du Ciel ouvre à demi ſes bras,

Qui ne s'en promet rien, ne la mérite pas;
Il empêche ſouvent qu'elle ne ſe déploie,
Et lorſqu'elle deſcend, ſon refus la renvoie.

CAMILLE.

Le Ciel agit ſans nous en ces événemens;
Et ne les régle point deſſus nos ſentimens.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grace.
Adieu: je vais ſçavoir comme enfin tout ſe paſſe.
Modérez vos frayeurs, j'eſpére à mon retour
Ne vous entrenir que de propos d'amour;
Et que nous n'emploierons la fin de la journée
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE.

J'oſe encor l'eſpérer.

CAMILLE.

Moi, je n'eſpére rien.

JULIE.

L'effet nous fera voir que nous en jugeons bien.

SCENE IV.

SABINE, CAMILLE,

SABINE.

PArmi nos déplaiſirs ſouffrez que je vous blâme,
Je ne puis approuver tant de trouble en votre ame;
Que feriez-vous, ma ſœur, au point où je me vois,

Si vous aviez à craindre autant que je le dois?
Et si vous attendiez de leurs ames fatales,
Des maux pareils aux miens & des pertes égales?

CAMILLE.

Parlez plus sainement de vos maux & des miens.
Chacun voit ceux d autrui d'un autre œil que les siens;
Mais, à bien regarder ceux où le Ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.
La seule mort d Horace est à craindre pour vous;
Des freres ne sont rien à l'égard d'un époux,
L'hymen qui nous attache en un autre famille,
Nous détache de celle où l'on a vécu fille;
On voit d'un œil divers des nœuds si différens,
Et pour suivre un mari l'on quitte ses parens.
Mais si près d'un hymen, l'amant que donne un pere
Nous est moins qu'un époux, & non pas moins qu'un frere;
Nos sentimens entre eux demeurent suspendus,
Notre choix impossible, & nos vœux confondus.
Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes
Où porter vos souhaits & terminer vos craintes;
Mais si le Ciel s'obstine à vous persécuter,
Pour moi j'ai tout à craindre, & rien à souhaiter.

SABINE.

Quand il faut que l'un meure, & par les mains de l'autre,
C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.
Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien differens,
C'est sans les oublier qu'on quitte ses parens,

L'hymen n'efface point ces profonds caracteres,
Pour aimer un mari l'on ne hait pas ses freres;
La nature en tout temps garde ses premiers droits,
Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix,
Aussi-bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes,
Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes.
Mais l'amant qui vous charme & pour qui vous brûlez,
Ne vous est après tout que ce que vous voulez;
Une mauvaise humeur, un peu de jalousie,
En fait assez souvent passer la fantaisie.
Ce que peut le caprice, osez-le par raison,
Et laissez votre sang hors de comparaison.
C'est crime qu'opposer des liens volontaires
A ceux que la naissance a rendus nécessaires.
Si donc le Ciel s'obstine à nous persécuter,
Seule j'ai tout à craindre & rien à souhaiter;
Mais pour vous, le devoir vous donne dans vos plaintes
Où porter vos souhaits & terminer vos craintes.

CAMILLE.

Je le vois bien, ma sœur, vous n'aimates jamais,
Vous ne connoissez point ni l'amour ni ses traits.
On peut lui résister quand il commence à naître,
Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître,
Et que l'aveu d'un pere engageant notre foi,
A fait de ce tyran un légitime Roi.
Il entre avec douceur, mais il regne par force;
Et quand l'ame une fois a goûté son amorce,
Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut,
Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut,
Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

SCENE V.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

JE viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,
Mes filles, mais envain je voudrois vous céler
Ce qu'on ne vous sçauroit long-temps dissimuler.
Vos freres sont aux mains, les Dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent;
Et je m'imaginois dans la Divinité
Beaucoup moins de justice & bien plus de bonté.
Ne nous consolez point; contre tant d'infortune
La pitié parle envain, la raison importune;
Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs;
Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.
Nous pourrions aisément faire en votre présence,
De notre désespoir une fausse constance;
Mais quand on peut sans honte être sans fermeté,
L'affecter au-dehors c'est une lâcheté:
L'usage d'un tel art nous le laissons aux hommes,
Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.
Nous ne demandons point qu'un courage si fort
S'abaisse à notre exemple à se plaindre du sort:
Recevez sans frémir ces mortelles alarmes,

Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes;
Enfin, pour toute grace, en de tels déplaisirs,
Gardez votre constance & souffrez nos soupirs.

Le vieil HORACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre;
Et cederois peut être à de si rudes coups,
Si je prenois ici même intérêt que vous.
Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos freres,
Tous trois me sont encor des personnes bien cheres;
Mais enfin l'amitié n'est pas de même rang,
Et n'a point les effets de l'amour ni du sang.
Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine, comme Sœur, Camille, comme amante;
Je puis les regarder comme nos ennemis,
Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.
Ils sont, graces aux Dieux, dignes de leur patrie,
Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie;
Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,
Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
Si par quelque foiblesse ils l'avoient mandiée,
Si leur haute vertu ne l'eut répudiée,
Ma main bientôt sur eux m'eut vengé hautement
De l'affront que m'eut fait ce mol consentement.
Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
Je ne le cele point, j'ai joint mes vœux aux vôtres;
Si le Ciel pitoyable eut écouté ma voix,
Albe seroit réduite à faire un autre choix;
Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces,

Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces;
Et de l'événement d'un combat plus humain,
Dépendroit maintenant l'honneur du nom Romain.
La prudence des Dieux autrement en dispose,
Sur leur ordre éternel mon esprit se repose,
Il s'arme en ce besoin de générosité,
Et du bonheur public fait sa félicité.
Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,
Et songez toutes deux que vous êtes Romaines,
Vous l'êtes devenue, & vous l'êtes encor;
Un si glorieux titre est un digne trésor.
Un jour, un jour viendra que par toute la terre,
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre;
Et que tout l'Univers tremblant dessous ses loix,
Ce grand nom deviendra l'ambition des Rois:
Les Dieux à notre Enée ont promis cette gloire.

SCENE VI.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

Le vieil HORACE

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, & vos fils sont défaits,

Des trois, les deux ſont morts, ſon époux ſeul vous reſte.

Le vieil HORACE

O d'un triſte combat, effet vraiment funeſte!
Rome eſt ſujette d'Albe, & pour l'en garantir
Il n'a pas employé juſqu'au dernier ſoupir!
Non, non, cela n'eſt point, on vous trompe, Julie,
Rome n'eſt point ſujette, ou mon fils eſt ſans vie,
Je connois mieux mon ſang, il ſçait mieux ſon devoir.

JULIE.

Mille, de nos remparts comme moi l'ont pu voir.
Il s'eſt fait admirer tant qu'ont duré ſes freres,
Mais quand il s'eſt vu ſeul contre trois adverſaires,
Prêt d'être enfermé d'eux, ſa fuite l'a ſauvé,

Le vieil HORACE.

Et nos ſoldats trahis ne l'ont point achevé!
Dans leurs rangs, à ce lâche ils ont donné retraite!

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes freres!

Le vieil HORACE.

Tout beau, ne les pleurez pas tous,
Deux jouiſſent d'un ſort dont le pere eſt jaloux.
Que de plus nobles fleurs leur tombe ſoit couverte,
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte:
Ce bonheur a ſuivi leur courage invaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à ſon Prince,

Ni d'un Etat voiſin devenir la Province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que ſa fuite honteuſe imprime à notre front,
Pleurez le déshonneur de toute notre race;
Et l'opprobre éternel qu'il laiſſe au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois?

Le vieil HORACE.

Qu'il mourut,
Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourut.
N'eut-il que d'un moment reculé ſa défaite,
Rome eut été du moins un peu plus tard ſujette.
Il eut avec honneur laiſſé mes cheveux gris;
Et c'étoit de ſa vie un aſſez digne prix.
Il eſt de tout ſon ſang comptable à ſa patrie,
Chaque goutte épargnée a ſa gloire flétrie;
Chaque inſtant de ſa vie, après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la ſienne au jour.
J'en romprai bien le cours, & ma juſte colere
Contre un indigne fils, uſant des droits d'un pere,
Sçaura bien faire voir dans ſa punition,
L'éclatant déſaveu d'une telle action.

SABINE.

Ecoutez un peu moins ces ardeurs généreuſes;
Et ne nous rendez point tout-à fait malheureuſes.

Le vieil HORACE.

Sabine, votre cœur ſe conſole aiſément,
Nos malheurs juſqu'ici vous touchent foiblement,
Vous n'avez point encor de part à nos miſeres;
Le Ciel vous a ſauvé votre époux & vos freres,
Si nous ſommes ſujets, c'eſt de votre pays,
Vos freres ſont vainqueurs quand nous ſommes trahis;

Et voyant le haut point où leur gloire se monte ;
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte ;
Mais votre trop d'amour pour cet infame époux,
Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous.
Vos pleurs en sa faveur sont de foibles défenses.
J'atteste des grands Dieux les suprêmes puissances,
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains.

(*Le vieil Horace sort.*)

SABINE.

Suivons-le promptement, la colere l'emporte.
Dieux ! verrons-nous toûjours des malheurs de la sorte !
Nous faudra-t-il toûjours en craindre de plus grands,
Et toûjours redouter la main de nos parens !

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

Ne me parlez jamais en faveur d'un infame ;
Qu'il me fuie à l'égal des freres de sa femme ;
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux,
Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.

Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste...

CAMILLE.

Ah! mon pere, prenez un plus doux sentiment,
Vous verrez Rome même en user autrement,
Et de quelque malheur que le Ciel l'ait comblée,
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

Le vieil HORACE.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard;
Camille, je suis pere, & j'ai mes droits à part.
Je sçais trop comme agit la vertu véritable:
C'est sans en triompher que le nombre m'accable;
Et sa mâle vigueur toûjours en même point,
Succombe sous la force & ne lui céde point.
Taisez-vous, & sçachons ce que nous veut Valere.

SCENE II.

Le vieil HORACE, VALERE, CAMILLE.

VALERE.

ENvoyé par le Roi pour consoler un pere,
Et pour lui témoigner...

Le vieil HORACE.

N'en prenez aucun soin,
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin;
Et j'aime mieux voir morts, que couverts d'infamie,
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur,

Il me suffit.

VALERE.

Mais l'autre est un rare bonheur,
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

Le vieil HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace!

VALERE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

Le veil HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALERE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite?

Le vieil HORACE.

Quel état de vertu trouvez-vous en sa fuite?

VALERE

La fuite est glorieuse en cette occasion.

Le vieil HORACE.

Vous redoublez ma honte & ma confusion;
Certes, l'exemple est rare & digne de mémoire,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALERE.

Quelle confusion & quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,
Qui fait triompher Rome & lui gagne un Empire?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un pere aspire?

Le vieil HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, & quel Empire, enfin,
Lorsqu'Albe sous ses loix range notre destin?

VALERE.

Que parlez-vous ici d'Albe & de sa victoire?

Ignorez-vous encor la moitié de l'hiſtoire ?

Le vieil HORACE.

Je ſçais que par ſa fuite il a trahi l'Etat.

VALERE.

Oui, s'il eut en fuyant terminé le combat ;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyoit qu'en homme
Qui ſçavoit ménager l'avantage de Rome.

Le vieil HORACE.

Quoi, Rome donc triomphe !

VALERE.

Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Reſté ſeul contre trois, mais en cette aventure
Tous trois étant bleſſés, & lui ſeul ſans bleſſure,
Trop foible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il ſçait bien ſe tirer d'un pas ſi haſardeux,
Il fuit pour mieux combattre, & cette prompte ruſe
Diviſe adroitement trois freres qu'elle abuſe.
Chacun le ſuit d'un pas ou plus ou moins preſſé,
Selon qu'il ſe rencontre ou plus ou moins bleſſé ;
Leur ardeur eſt égale à pourſuivre ſa fuite ;
Mais leurs coups inégaux ſéparent leur pourſuite.
Horace les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, & déjà les croit demi domptés ;
Il attend le premier, & c'étoit votre gendre.
L'autre tout indigné qu'il ait oſé l'attendre,
Envain en l'attaquant fait paroître un grand cœur,
Le ſang qu'il a perdu ralentit ſa vigueur.
Albe à ſon tour commence à craindre un ſort contraire,

Elle crie au second qu'il secoure son frere,
Il se hâte & s'épuise en efforts superflus,
Il trouve en le joignant que son frere n'est plus.

CAMILLE.

Hélas!

VALERE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace.
Son courage sans force est un debile appui,
Voulant venger son frere, il tombe auprès de lui.
L'air raisonne des cris qu'au Ciel chacun envoie,
Albe en jette d'angoisse, & les Romains de joie.
Comme notre héros se voit prêt d'achever,
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver.
J'en viens d'immoler deux aux manes de mes freres,
Rome aura le dernier de mes trois adversaires,
C'est à ses intérêts que je vais l'immoler,
Dit-il; & tout d'un tems on le voit y voler.
La victoire entr'eux deux n'étoit pas incertaine;
L'Albain percé de coups ne se traînoit qu'à peine;
Et comme une victime aux marches de l'autel,
Il sembloit présenter sa gorge au coup mortel:
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense:
Et son trépas, de Rome établit la puissance.

Le vieil HORACE.

O mon fils! ô ma joie! ô l'honneur de nos jours!
O d'un Etat penchant l'inespéré secours!
Vertu digne de Rome, & sang digne d'Horace,
Appui de ton pays, & gloire de ta race!
Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassemens,
L'erreur dont j'ai formé de si faux sentimens!

Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allégresse!

VALERE.

Vos caresses bientôt pourront se déployer,
Le Roi dans un moment vous le va renvoyer,
Et remet à demain la pompe qu'il prépare
D'un sacrifice aux Dieux pour un bonheur si rare.
Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux
Par des chants de victoire & par de simples vœux;
C'est où le Roi le méne, & tandis il m'envoie
Faire office vers vous de douleur & de joie.
Mais cet office encor n'est pas assez pour lui,
Il y viendra lui-même & peut-être aujourd'hui;
Il croit mal reconnoître une vertu si pure,
Si de sa propre bouche il ne vous en assure,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'Etat.

Le vieil HORACE.

De tels remerciemens ont pour moi trop d'éclat;
Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres,
Du service d'un fils & du sang des deux autres.

VALERE.

Il ne sçait ce que c'est d'honorer à demi;
Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi,
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plait de vous faire,
Au-dessous du mérite & du fils & du pere.
Je vais lui témoigner quels nobles sentimens
La vertu vous inspire en tous vos mouvemens,
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

Le vieil HORACE.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

SCENE III.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

MA fille, il n'eſt plus temps de répandre des pleurs,
Il ſied mal d'en verſer où l'on voit tant d'honneurs,
On pleure injuſtement des pertes domeſtiques,
Quand on en voit ſortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, & c'eſt aſſez pour nous,
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.
En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme,
Dont la perte eſt aiſée à réparer dans Rome:
Après cette victoire il n'eſt point de Romain
Qui ne ſoit glorieux de vous donner la main.
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle,
Ce coup ſera ſans doute aſſez rude pour elle;
Et ſes trois freres morts par la main d'un époux,
Lui donneront des pleurs bien plus juſtes qu'à vous;
Mais j'eſpére aiſément en diſſiper l'orage,
Et qu'un peu de prudence aidant ſon grand courage,
Fera bientôt regner ſur un ſi noble cœur
Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.

Cependant

Cependant étouffez cette lâche tristesse,
Recevez-le, s'il vient, avec moins de foiblesse,
Faites-vous voir sa sœur; & qu'en un même flanc
Le Ciel vous a tous deux formés d'un même sang.

SCENE IV.

CAMILLE *seule.*

Oui, je lui ferai voir par d'infaillibles marques
Qu'un véritable amour brave la main des parques,
Et ne prend point de loix de ces cruels tyrans
Qu'un astre injurieux nous donne pour parens.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche,
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,
Impitoyable pere, & par un juste effort
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.
En vit-on jamais un dont les rudes traverses
Prissent en moins de rien tant de faces diverses,
Qui fut doux tant de fois & tant de fois cruel,
Et portat tant de coups avant le coup mortel?
Vit-on jamais une ame en un jour plus atteinte
De joie & de douleur, d'espérance & de crainte?
Asservie en esclave à plus d'événemens,
Et le piteux jouet de plus de changemens?
Un oracle m'assure, un songe me travaille,
La paix calme l'effroi que me fait la bataille,
Mon hymen se prépare; & presqu'en un moment,
Pour combattre mon frere on choisit mon amant.

Quand on a tout perdu, que sçauroit-on plus craindre ?
Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect,
Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect,
Offensez sa victoire, irritez sa colere ;
Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.
Il vient, préparons-nous à montrer constamment
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

SCENE V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.

HORACE.

MA sœur, voici le bras qui venge nos deux freres,
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
Qui nous rend maître d'Albe : enfin voici le bras
Qui seul fait aujourd'hui le sort des deux Etats.
Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits ;

Et nos deux freres morts dans le malheur des armes,
Sont trop payés de ſang pour exiger des larmes.
Quand la perte eſt vengée on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puiſqu'ils ſont ſatisfaits par le ſang épandu,
Je ceſſerai pour eux de paroître affligée,
Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée.
Mais, qui me vengera de celle d'un amant,
Pour me faire oublier ſa perte en un moment?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuſe?

CAMILLE.

O mon cher Curiace!

HORACE.

O d'une indigne ſœur inſupportable audace!
D'un ennemi public dont je reviens vainqueur,
Le nom eſt dans ta bouche & l'amour dans ton cœur!
Ton ardeur criminelle à la vengeance aſpire!
Ta bouche la demande & ton cœur la reſpire!
Suis moins ta paſſion, régle mieux tes deſirs,
Ne me fais plus rougir d'entendre tes ſoupirs:
Tes flammes déſormais doivent être étouffées,
Bannis-les de ton ame & ſonge à mes trophées,
Qu'ils ſoient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien!
Et ſi tu veux enfin que je trouve mon ame;
Rends-moi mon Curiace, ou laiſſe agir ma flamme.
Ma joie & mes douleurs dépendoient de ſon ſort,
Je l'adorois vivant & je le pleure mort.

Ne cherche plus ta fœur où tu l'avois laiffée,
Tu ne revois en moi qu'une amante offenfée,
Qui comme une furie attachée à tes pas,
Te veut inceffamment reprocher fon trépas.
Tigre altéré de fang qui me défends les larmes,
Qui veux que dans fa mort je trouve encor des charmes;
Et que jufques au Ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une feconde fois.
Puiffent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie!
Et toi, bientôt fouiller par quelque lâcheté,
Cette gloire fi chere à ta brutalité!

HORACE.

O Ciel! qui vit jamais une pareille rage!
Crois-tu donc que je fois infenfible à l'outrage,
Que je fouffre en mon fang ce mortel déshonneur?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
Et préfére du moins au fouvenir d'un homme,
Ce que doit ta naiffance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon reffentiment!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome qui t'a vu naître & que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore!
Puiffent tous fes voifins enfemble conjurés,
Sapper fes fondemens encor mal affurés!
Et fi ce n'eft affez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie!
Que cent peuples unis des bouts de l'univers,
Paffent pour la détruire & les monts & les mers!
Qu'elle-même fur foi renverfe fes murailles,

Et de ses propres mains déchire ses entrailles!
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissai je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ses maisons en cendre & tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause & mourir de plaisir!

HORACE, *mettant l'épée à la main, & poursuivant sa sœur qui s'enfuit.*

C'est trop, ma passion à la raison fait place.
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

CAMILLE, *blessée derriere le théâtre.*

Ah, traître!

HORACE, *revenant sur le théâtre.*

Ainsi reçoive un châtiment soudain,
Quiconque ose pleurer un ennemi Romain.

SCENE VI.

HORACE, PROCULE.

PROCULE.

Que venez-vous de faire?

HORACE.

Un acte de justice.
Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE.

Ne me dis point qu'elle eſt & mon ſang & ma ſœur.
Mon pere ne peut plus l'avouer pour ſa fille,
Qui maudit ſon pays renonce à ſa famille;
Des noms ſi pleins d'amour ne lui ſont plus permis,
De ſes plus chers parens il fait ſes ennemis;
Le ſang même les arme en haine de ſon crime,
La plus prompte vengeance en eſt plus légitime;
Et ce ſouhait impie, encore qu'impuiſſant,
Eſt un monſtre qu'il faut étouffer en naiſſant.

SCENE VII.

HORACE, SABINE, PROCULE.

SABINE.

A Quoi s'arrête ici ton illuſtre colere?
Viens voir mourir ta ſœur dans les bras de ton pere,
Viens repaître tes yeux d'un ſpectacle ſi doux;
Ou ſi tu n'es point las de ces généreux coups,
Immole au cher pays des vertueux Horaces,
Ce reſte malheureux du ſang des Curiaces;
Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur,
Joins Sabine à Camille & ta femme à ta ſœur.
Nos crimes ſont pareils ainſi que nos miſeres,
Je ſoupire comme elle & déplore mes freres;
Plus coupable en ce point contre tes dures loix,

Qu'elle n'en pleuroit qu'un, & que j'en pleure
trois;
Qu'après son châtiment ma faute continue.

HORACE.

Séche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue,
Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.
Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme
Ne nous laisse à tous deux qu'un penser & qu'une
ame,
C'est à toi d'élever tes sentimens aux miens,
Non à moi de descendre à la honte des tiens.
Je t'aime & je connois la douleur qui te presse,
Embrasse ma vertu pour vaincre ta foiblesse,
Participe à ma gloire au-lieu de la souiller,
Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.
Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie,
Que je te plaise mieux couvert d'une infamie?
Sois plus femme que sœur, & te réglant sur moi,
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE.

Cherche pour t'imiter des ames plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,
J'en ai les sentimens que je dois en avoir;
Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir:
Mais enfin je renonce à la vertu Romaine,
Si pour la posséder je dois être inhumaine,
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur,
Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.
Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques;

Et ne regardons point des biens communs à tous,
Quand nous voyons des maux qui ne sont que
pour nous.
Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte?
Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte,
Mêle tes pleurs aux miens. Quoi! ces lâches dis-
cours
N'arment point ta vertu contre mes tristes jours?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colere?
Que Camille est heureuse! elle a pu te déplaire,
Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me
presse,
Ecoute la pitié si ta colere cesse,
Exerce l'une ou l'autre, après de tels malheurs,
A punir ma foiblesse, ou finir mes douleurs.
Je demande la mort pour grace ou pour sup-
plice,
Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice;
N'importe, tous ces traits n'auront rien que de
doux,
Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE.

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux fem-
mes
Un empire si grand sur les plus belles ames,
Et de se plaire à voir de si foibles vainqueurs
Regner si puissamment sur les plus nobles cœurs!
A quel point ma vertu devient-elle réduite!
Rien ne la sçauroit plus garantir que la fuite.
Adieu: ne me suis point, ou retiens tes soupirs.

SABINE, *seule.*

O colere! ô pitié! sourdes à mes desirs!
Vous négligez mon crime, & ma douleur vous lasse,
Et je n'obtiens de vous ni supplice ni grace.
Allons-y par nos pleurs faire encore un effort,
Et n'employons après que nous à notre mort.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, HORACE.

Le viel HORACE.

RΕtirons nos regards de cet objet funeste,
Pour admirer ici le jugement céleste.
Quand la gloire nous enfle, il sçait bien comme il faut
Confondre notre orgueil qui s'éleve trop haut,
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse,
Il mêle à nos vertus des marques de foiblesse;
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier & pur honneur d'une bonne action.
Je ne plains point Camille, elle étoit criminelle,
Je me tiens plus à plaindre & je te plains plus qu'elle;
Moi, d'avoir mis au jour un cœur si peu Romain,

Toi, d'avoir par ſa mort déshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuſte ni trop prompte,
Mais tu pouvois, mon fils, t'en épargner la honte;
Son crime quoiqu'énorme & digne du trépas,
Etoit mieux impuni que puni par ton bras.

HORACE.

Diſpoſez de mon ſang, les loix vous en font maître,
J'ai cru devoir le ſien aux lieux qui m'ont vu naître:
Si dans vos ſentimens mon zele eſt criminel,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
Si ma main en devient honteuſe & profanée,
Vous pouvez d'un ſeul mot trancher ma deſtinée.
Reprenez tout ce ſang de qui ma lâcheté
A ſi brutalement ſouillé la pureté;
Ma main n'a pu ſouffrir de crime en votre race,
Ne ſouffrez point de tâche en la maiſon d'Horace.
C'eſt en ces actions dont l'honneur eſt bleſſé,
Qu'un pere tel que vous ſe montre intéreſſé;
Son amour doit ſe taire où toute excuſe eſt nulle;
Lui-même il y prend part lorſqu'il les diſſimule;
Et de ſa propre gloire il fait trop peu de cas,
Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

Le vieil HORACE.

Il n'uſe pas toûjours d'une rigueur extrême,
Il épargne ſes fils bien ſouvent pour ſoi-même,
Sa vieilleſſe ſur eux aime à ſe ſoutenir,
Et ne les punit point de peur de ſe punir.
Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes;
Je ſçais... Mais le Roi vient, je vois entrer ſes gardes.

SCENE II.

TULLE, VALERE, Le vieil HORACE, HORACE, Troupe de Gardes.

Le vieil HORACE.

AH! Sire, un tel honneur a trop d'excès
pour moi,
Ce n'eſt point en ce lieu que je dois voir mon
Roi;
Permettez qu'à genoux...

TULLE.

Non, levez-vous, mon pere,
Je fais ce qu'en ma place un bon Prince doit faire.
Un ſi rare ſervice & ſi fort important
Veut l'honneur le plus rare & le plus éclatant:
(*montrant Valere.*)
Vous en aviez déjà ſa parole pour gage,
Je ne l'ai pas voulu différer davantage.
J'ai ſçu par ſon rapport, & je n'en doutois pas,
Comme de vos deux fils vous portez le trépas;
Et que déjà votre ame étant trop réſolue,
Ma conſolation vous feroit ſuperflue;
Mais je viens de ſçavoir quel étrange malheur,
D'un fils victorieux a ſuivi la valeur,
Et que ſon trop d'amour pour la cauſe publique,
Par ſes mains à ſon pere ôte une fille unique.
Ce coup eſt un peu rude à l'eſprit le plus fort,
Et je doute comment vous portez cette mort.

Le vieil HORACE.

Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

TULLE.

C'est l'effet vertueux de votre expérience.
Beaucoup par un long âge ont appris comme vous
Que le malheur succéde au bonheur le plus doux;
Peu sçavent comme vous s'appliquer ce remede,
Et dans leur intérêt toute leur vertu céde,
Si vous pouvez trouver dans ma compassion
Quelque soulagement pour votre affliction,
Ainsi que votre mal sçachez qu'elle est extrême,
Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALERE.

Sire, puisque le Ciel entre les mains des Rois
Dépose sa justice & la force des loix,
Et que l'Etat demande aux Princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes;
Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir,
Souffrez...

Le vieil HORACE.

Quoi! qu'on envoie un vainqueur au supplice!

TULLE.

Permettez qu'il acheve, & je ferai justice.
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu,
C'est par elle qu'un Roi se fait un demi-dieu;
Et c'est dont je vous plains, qu'aprés un tel service
On puisse contre lui me demander justice.

VALERE.

Souffrez donc, ô grand Roi le plus juste des Rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.
Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent,
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent,
Ajoutez y plutôt que d'en diminuer,
Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer.
Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur & périsse en coupable.
Arrêtez sa fureur & sauvez de ses mains,
Si vous voulez regner, le reste des Romains;
Il y va de la perte ou du salut du reste.
La guerre avoit un cours si sanglant, si funeste,
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,
Ont tant de fois uni des peuples si voisins,
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire
N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frere,
Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,
Dans le bonheur public à leurs propres malheurs.
Si c'est offenser Rome, & que l'heur de ses armes
L'autorise à punir ce crime de nos larmes,
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,
Et ne peut excuser cette douleur pressante
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,
Quand près d'être éclairés du nuptial flambeau,
Elle voit avec lui son espoir au tombeau?
Faisant triompher Rome, il se l'est asservie,

Il a sur nous un droit & de mort & de vie,
Et nos jours criminels ne pourront plus durer
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.
Je pourrois ajouter aux intérêts de Rome,
Combien un pareil coup est indigne d'un homme;
Je pourrois demander qu'on mit devant vos yeux
Ce grand & rare exploit d'un bras victorieux.
Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,
D'un frere si cruel rejaillir au visage;
Vous verriez des honneurs qu'on ne peut concevoir,
Son âge & sa beauté vous pourroient émouvoir,
Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.
Vous avez à demain remis le sacrifice,
Pensez-vous que les Dieux vengeurs des innocens,
D'une main parricide acceptent de l'encens?
Sur vous ce sacrilege attireroit sa peine,
Ne le considérez qu'en objet de leur haine,
Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats,
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,
Puisque ces mêmes Dieux auteurs de sa victoire,
Ont permis qu'aussi-tôt il en souillat la gloire,
Et qu'un si grand courage après ce noble effort,
Fut digne en même jour de triomphe & de mort.
Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide,
En ce lieu Rome a vu le premier parricide,
La suite en est à craindre, & la haine des cieux:
Sauvez-nous de sa main & redoutez les Dieux.

TULLE.

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre?

Vous sçavez l'action, vous la venez d'entendre;
Ce que vous en croyez me doit être une loi.
Sire, on se défend mal contre l'avis d'un Roi;
Et le plus innocent devient soudain coupable
Quand aux yeux de son prince il paroît condamnable.
C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser,
Notre sang est son bien, il en peut disposer,
Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,
Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir,
D'autres aiment la vie, & je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valere,
Qu'en amant de la sœur il accuse le frere;
Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui,
Il demande ma mort, je la veux comme lui.
Un seul point entre nous met cette différence
Que mon honneur par-là cherche son assurance,
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui, pour flétrir ma gloire, & moi, pour la sauver.
Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matiere
A montrer d'un grand cœur la vertu toute entiere;
Suivant l'occasion elle agit plus ou moins,
Et paroît forte ou foible aux yeux de ses témoins.
Le peuple qui voit tout seulement par l'écorce,
S'attache à son effet pour juger de sa force;
Il veut que ses dehors gardent un même cours,
Qu'ayant fait un miracle, elle en fasse toûjours.
Après une action, pleine, haute, éclatante;
Tout ce qui brille moins remplit mal son attente:
Il veut qu'on soit égal en tout tems, en tous lieux;
Il n'examine point si lors on pouvoit mieux,

Ni

Ni que, s'il ne voit pas ſans ceſſe une merveille,
L'occaſion eſt moindre & la vertu pareille.
Son injuſtice accable & détruit les grands noms,
L'honneur des premiers faits ſe perd par les ſeconds:
Et quand la renommée a paſſé l'ordinaire,
Si l'on en veut déchoir, il ne faut plus rien faire.
Je ne vanterai point les exploits de mon bras,
Votre majeſté, Sire, a vu mes trois combats,
Il eſt bien mal aiſé qu'un pareil les ſeconde,
Qu'une autre occaſion à celle-ci réponde;
Et que tout mon courage après de ſi grands coups,
Parvienne à des ſuccès qui n'aillent au-deſſous,
Si bien que pour laiſſer une illuſtre mémoire,
La mort ſeule aujourd'hui peut conſerver ma gloire:
Encor la falloit-il ſi-tôt que j'eus vaincu,
Puiſque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.
Un homme tel que moi voit ſa gloire ternie,
Quand il tombe en péril de quelque ignominie,
Et ma main auroit ſçu déjà m'en garantir;
Mais ſans votre congé, mon ſang n'oſe ſortir;
Comme il vous appartient, votre aveu doit ſe prendre,
C'eſt vous le dérober qu'autrement le répandre.
Rome ne manque point de généreux guerriers,
Aſſez d'autres ſans moi ſoutiendront vos lauriers;
Que votre Majeſté déſormais m'en diſpenſe,
Et ſi ce que j'ai fait vaut quelque récompenſe,
Permettez, ô grand Roi! que de ce bras vainqueur
Je m'immole à ma gloire, & non pas à ma ſœur.

SCENE III.

TULLE, VALERE, Le vieil HORACE, HORACE, SABINE.

SABINE.

Sire, écoutez Sabine, & voyez dans ſon ame
Les douleurs d'une ſœur & celles d'une femme,
Qui toute déſolée, à vos ſacrés genoux,
Pleure pour ſa famille & craint pour ſon époux.
Ce n'eſt pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable aux pieds de la juſtice;
Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
Et puniſſez en moi ce noble criminel;
De mon ſang malheureux expiez tout ſon crime,
Vous ne changerez point pour cela de victime;
Ce n'en ſera point prendre une injuſte pitié,
Mais en ſacrifier la plus chere moitié.
Les nœuds de l'hyménée & ſon amour extrême
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même,
Et ſi vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
Il mourra plus en moi qu'il ne mourroit en lui.
La mort que je demande & qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera ſa peine & finira la mienne.
Sire, voyez l'excès de mes triſtes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours ſont réduits.
Quelle horreur d'embraſſer un homme dont l'épée,

De toute ma famille a la trame coupée !
Et quelle impiété de haïr un époux
Pour avoir bien servi les siens, l'état & vous !
Aimer un bras souillé du sang de tous mes freres !
N'aimer pas un mari qui finit nos miseres!
Sire, délivrez moi par un heureux trépas,
Des crimes de l'aimer & de ne l'aimer pas.
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande :
Ma main peut me donner ce que je vous demande,
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux,
Si je puis de sa honte affranchir mon époux,
Si je puis par mon sang appaiser la colere
Des Dieux qu'à pu fâcher sa vertu trop févere,
Satisfaire en mourant aux manes de sa sœur,
Et conserver à Rome un si bon défenseur.

Le vieil HORACE.

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valere,
Mes enfans avec lui conspirent contre un pere,
Tous trois veulent me perdre & s'armer sans raison
Contre un si peu de sang qui reste en ma maison.

(à Sabine.)

Toi, qui par des douleurs à ton devoir contraires,
Veut quitter un mari pour rejoindre tes freres,
Va plutôt consulter leurs manes généreux;
Ils sont morts, mais pour Albe, & s'en tiennent heureux.
Puisque le Ciel vouloit qu'elle fut asservie,
Si quelque sentiment demeure après la vie,
Ce mal leur semble moindre, & moins rudes ces coups,
Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous.

Tous trois désavoueront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.
(*au Roi*)
Contre ce cher époux Valere envain s'anime,
Un premier mouvement ne fut jamais un crime;
Et la louange est dûe au-lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'Etat un malheur infini,
C'est ce qu'on nomme crime & ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée,
Il seroit innocent s'il l'avoit moins aimée.
Qu'ai-je dit, Sire? il l'est, & ce bras paternel
L'auroit déjà puni s'il étoit criminel,
J'aurois sçu mieux user de l'entiere puissance
Que me donne sur lui les droits de la naissance;
J'aime trop l'honneur, Sire, & ne suis point de rang
A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de témoin que Valere,
Il a vu quel accueil lui gardoit ma colere,
Lors qu'ignorant encor la moitié du combat,
Je croyois que sa fuite avoit trahi l'Etat.
Qui le fait se charger des soins de ma famille?
Qui le fait malgré moi vouloir venger ma fille?
Et par quelle raison, dans son juste trépas,
Prend-il un intérêt qu'un pere ne prend pas?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres!

Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres;
Et de quelque façon qu'un autre puiſſe agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir. (*à Valere.*)
Tu peux pleurer, Valere, & même aux yeux d'Horace,
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de ſa race;
Qui n'eſt point de ſon ſang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, ſacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez ſa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infame couteau
Qui fait choir les méchans ſous la main d'un bourreau!
Romains, ſouffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui ceſſeroit d'être Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un ſi beau nom?
Dis, Valere, dis-nous, ſi tu veux qu'il périſſe,
Où tu penſe choiſir un lieu pour ſon ſupplice?
Sera-ce entre ces murs que mille & mille voix
Font raiſonner encor du bruit de ſes exploits?
Sera-ce hors de ces murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du ſang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, & dans ce champ d'honneur
Témoin de ſa vaillance & de notre bonheur?
Tu ne ſçaurois cacher ſa peine à ſa victoire;
Dans les murs, hors des murs, tout parle de ſa gloire,

Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour
Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.
Vous les préviendrez, Sire, & par un juste arrêt
Vous sçaurez embrasser bien mieux son intérêt;
Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire,
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans,
Rome aujourd'hui m'a vu pere de quatre enfans,
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle,
Il m'en reste encor un, conservez-le pour elle;
N'ôtez pas à ces murs un si puissant appui,
Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui.
Horace, ne crois pas que le peuple stupide
Soit le maître absolu d'un renom bien solide.
Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit,
Mais un moment l'éleve, un moment le détruit;
Et ce qui contribue à notre renommée,
Toûjours en moins de rien se dissipe en fumée.
C'est aux Rois, c'est aux Grands, c'est aux esprits bien faits
A voir la vertu pleine en ses moindres effets;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire,
Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.
Vis toûjours en Horace, & toûjours auprès d'eux,
Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
Bien que l'occasion moins haute ou moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
Ne hais donc plus la vie, & du moins vis pour moi,

Et pour servir encor ton pays & ton Roi.
Sire, j'en ai trop dit, mais l'affaire vous touche;
Et Rome toute entiere a parlé par ma bouche.

VALERE.

Sire, permettez-moi...

TULLE.

Valere, c'est assez.
Vos discours par les leurs ne sont pas effacés,
J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes,
Et toutes vos raisons me sont encor présentes.
Cette énorme action faite presque à nos yeux,
Outrage la nature, & blesse jusqu'aux Dieux.
Un premier mouvement qui produit un tel crime,
Ne sçauroit lui servir d'excuse légitime;
Les moins séveres loix en ce point sont d'accord,
Et si nous les suivons, il est digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,
Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable,
Vient de la même épée, & part du même bras
Qui me fait aujourd'hui maître de deux Etats.
Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie
Parlent bien hautement en faveur de sa vie.
Sans lui j'obéirois où je donne la loi,
Et je serois sujet où je suis deux fois Roi.
Assez de bons sujets dans toutes les Provinces,
Par des vœux impuissans s'acquittent vers leurs Princes:
Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas
Par d'illustres effets assurer leurs Etats;
Et l'art & le pouvoir d'affermir des couronnes,
Sont des dons que le Ciel fait à peu de personnes;
De pareils serviteurs sont les forces des Rois,

Et de pareils aussi sont au-dessus des loix.
Qu'elles se taisent donc, que Rome dissimule
Ce que dès sa naissance elle vit en Romule;
Elle peut bien souffrir en son Libérateur,
Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.
Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime,
Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime,
Sa chaleur généreuse a produit ton forfait,
D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.
Vis pour servir l'Etat, vis, mais aime Valere,
Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colere;
Et soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir,
Sans aucun sentiment résous-toi de le voir.
Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse,
Chassez de ce grand cœur ces marques de foiblesse,
C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez
La véritable sœur de ceux que vous pleurez.
Mais nous devons aux Dieux demain un sacrifice,
Et nous aurions le Ciel à nos vœux mal propice,
Si nos Prêtres, avant que de sacrifier,
Ne trouvoient les moyens de le purifier:
Son pere en prendra soin; il lui sera facile
D'appaiser tout d'un temps les manes de Camille.
Je la plains: & pour rendre à son sort rigoureux,
Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,
Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zele
Acheve le destin de son amant & d'elle,
Je veux qu'un même jour témoin de leurs deux morts,
Dans un même tombeau voie enfermer leurs corps.

FIN.

ANDRONIC
TRAGÉDIE.
Par Monsieur CAMPISTRON.

ACTEURS.

COLOJEANPALEOLOGUE, *Empereur de Grece.*

IRENE, *Fille de l'Empereur de Trebisonde, Femme de l'Empereur.*

ANDRONIC, *Fils de l'Empereur.*

LEON, } *Ministres d'Etat.*
MARCENE, }

LEONCE, *Envoyé des Bulgares auprès de l'Empereur.*

EUDOXE, *Gouvernante d'Irene.*

NARCE'E, *Confidente d'Irene.*

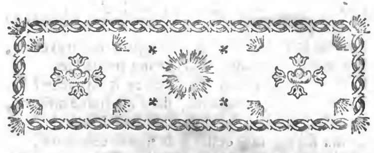
MARTIAN, *Confident d'Andronic.*

ASPAR, } *Officiers des Gardes de l'Empereur.*
GELAS, }

CRISPE, *Officier de l'Empereur.*

GARDES.

La Scene est à Constantinople, autrefois Byzance, dans le Palais de l'Empereur.



ANDRONIC

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARCENE, CRISPE.

MARCENE.

Quoi! malgré nos chagrins & notre longue haine,
Leon, dis tu, demande à parler à Marcene?
A moi? Me dis-tu vrai? Puis-je le croire ainsi?

CRISPE.

Oui, Seigneur, & bientôt il doit se rendre ici.

MARCENE.

Est il quelque interêt assez fort sur son ame,
Pour contraindre un moment le courroux qui l'enflâme?

Après que si long-tems soigneux à m'offenser ;
Et dans tous mes desseins prompt à me traverser,
Il a tenté cent fois d'usurper ma puissance,
Et l'emploi glorieux que j'exerce à Byzance ?
Pour moi, je l'avouerai, dans ma haine affermi,
Je ne regarde en lui qu'un mortel Ennemi ;
Et ma faveur sans cesse à la sienne contraire,
Me venge assez des maux qu'il a voulu me faire.
Je l'attendrai pourtant ; & pour être éclairci
Des sentimens secrets d'un homme...

CRISPE.

Le voici.

SCENE II.

MARCENE, LEON, CRISPE.

LEON.

Que l'on nous laisse seuls. Seigneur, puis-je prétendre
(*Crispe se retire, & l'on continue.*)
Qu'avec tranquillité vous daignerez m'entendre ?
Et que de vos soupçons interrompant le cours,
Vous pourrez sans contrainte écouter mes discours ?

MARCENE.

Je ne puis vous céler ma surprise secrete ;
Mais dans quelque embarras où ce discours me jette,
Parlez, ne craignez rien, en vous ouvrant à moi ;

Je le jure, Seigneur, fiez-vous à ma foi.

LEON.

Il suffit; ce serment a dissipé ma crainte,
Et je vais m'expliquer sans détour & sans feinte.
Depuis plus de vingt ans, vous le savez, Seigneur,
Nous conduisons tous deux l'esprit de l'Empereur :
Il partage entre nous son cœur & sa puissance,
Et nous dictons toûjours les ordres qu'il dispense.
Du rang que vous tenez, confus, désespéré,
Pour vous en dépouiller j'ai cent fois conspiré;
Et vous, que contre moi poussoit la même envie,
Vous avez attaqué ma faveur & ma vie:
Je ne craignois que vous, vous ne craigniez que moi;
Et puisqu'il faut ici parler de bonne foi,
C'étoit avec raison que jaloux l'un de l'autre,
Vous craigniez mon pouvoir, que je craignois le vôtre;
Puisque chacun de nous estimant son Rival,
Trembloit qu'à sa fortune il ne devint fatal:
Persuadés tous deux, en voulant nous détruire,
Qu'un de nous suffisoit pour gouverner l'Empire.
Souvent nos démêlés étant prêts de finir,
L'Empereur a pris soin de les entretenir:
Nos chagrins l'ont servi bien mieux que notre zele,
Chacun de nous étoit un Ministre fidele,
Dont les yeux attachés sur un seul Ennemi,
Toûjours dans son devoir le tenoit affermi;
Ainsi, tant qu'ont duré nos haines mutuelles,
L'empereur a joui du fruit de nos querelles;
Il faut les terminer, le jour en est venu.

L'Etat de cette Cour, Seigneur, vous est connu;
Depuis près de deux mois qu'en épousant Irene,
L'Empereur s'est lié d'une nouvelle chaîne,
Qu'enlevant la Princesse à son Fils malheureux,
D'une foi tant jurée il a rompu les nœuds;
Andronic tout entier se livre à la colere;
Et si dans ses transports il épargne son Pere,
S'il le respecte encore, ah! croyez que sur nous
Il en fera tomber les plus funestes coups:
Il impute à nos soins sa triste destinée;
Il croit que pour résoudre un second Hyménée,
Enfin, pour en former les injustes liens,
L'Empereur a suivi vos conseils & les miens.
Nos périls sont égaux, nos craintes sont communes,
Seigneur, associons nos cœurs & nos fortunes;
Et pour nous maintenir, hâtons nous de dresser
Un rempart qu'Andronic ne puisse renverser.

MARCENE.

Je ne sais si je puis avec quelque assurance,
Seigneur, de vos discours bannir la défiance:
Mais personne en ces lieux ne peut nous écouter,
Nous sommes seuls; enfin, qu'aurois-je à redouter?
Quand vous m'accuseriez, votre seul témoignage
Ne peut contre ma foi donner le moindre ombrage;
Je connois là-dessus l'esprit de l'Empereur;
Je vais donc vous répondre, & vous ouvrir mon cœur.
Seigneur, de vos avis je vois trop l'importance;
Le Prince est plus à craindre encore qu'on ne pense;

Il regnera, comment nous pourrons-nous ſauver?
Pour moi, qui fus chargé du ſoin de l'élever,
Je me ſuis fait long-tems une pénible étude
De percer les raiſons de ſon inquiétude.
Vous ſavez que toûjours ſolitaire, inquiet,
Farouche, il a paru ne vivre qu'à regret:
Grace à mes ſoins, j'ai lu juſqu'au fond de ſon ame,
J'ai vu ſon déſeſpoir: l'ambition l'enflâme;
Au deſir de regner ſans ceſſe abandonné,
Tout lui déplait ici, n'étant point couronné:
Quelque ſoin qu'on ait pris d'abaiſſer ſon courage,
De dompter ſon orgueil dans un long eſclavage,
On l'a vu chaque jour, loin de s'humilier,
Se roidir contre nous, & devenir plus fier:
Trop inſtruit de ſes droits, trop plein de ſa naiſſance,
Il ne ſauroit ſouffrir la moindre dépendance;
Mais ſur-tout, j'ai connu que ſon cœur eſt épris
D'un invincible horreur contre les Favoris:
Il voit notre pouvoir dans la Cour de ſon Pere,
Seigneur, comme un larcin que nous oſons lui faire;
Et ſi de l'Empereur il ſouhaite la mort,
C'eſt plus pour nous punir, que pour changer de ſort.
Voilà quel eſt le Prince; & je puis dire encore
Qu'il eſt cher à la Cour, que le Peuple l'adore:
Dès l'enfance affectant une fauſſe pitié,
Il s'eſt de tout l'Empire attiré l'amitié:
Vous voyez qu'il ſoutient les rebelles Bulgares:
Chaque jour l'Envoyé de ces Peuples barbares

L'entretient, le consulte; & près de l'Empereur,
Andronic l'a flatté de toute sa faveur :
Ah! rendons pour la paix leur projet inutile ;
Que serions-nous tous deux dans un état tranquille ?
L'Empereur libre alors de craintes & de soins,
Etant plus absolu, nous écouteroit moins ;
Envain de sa tendresse il nous donne des marques,
Il est, n'en doutez point, comme tous les Monarques,
Qui d'une égale ardeur chérissent nos pareils,
Et des plus grands bienfaits achetent leurs conseils,
Tandis que le désordre, ou le destin contraire,
Rendent à leur grandeur ce secours necessaire :
Mais après le danger, à l'abri du malheur,
Leur ardente amitié perd toute sa chaleur :
Nous devenons suspects en cessant d'être utiles ;
Nos services passés sont de foibles asyles ;
On ne veut plus nous voir avec les mêmes yeux ;
Ce qu'on louoit jadis est un crime odieux ;
Et l'exil, la prison, que dis-je? une mort prompte,
Chez la postérité fait passer notre honte ;
D'autant plus malheureux, qu'accablés de douleurs,
Tout le monde irrité nous refuse des pleurs ;
Qu'au milieu des fureurs que sur nous on déploie,
Nos maux font le sujet de la publique joie ;
Que le Peuple triomphe, & loin de s'attendrir,
Se plaint qu'on nous fait grace en nous faisant mourir.

LEON.

Oui, Seigneur, prévenons le retour ordinaire,
Qui

Qui du sort indigné nous montre la colere;
Occupons l'Empereur, ne le laissons jamais
Goûter le plein bonheur d'une profonde Paix;
Ainsi, Maîtres de tout, nous n'aurons plus de
Maître,
Et le fier Andronic... mais je le vois paroître;
L'Envoyé l'accompagne, & Martian aussi.

SCENE III.

ANDRONIC, MARCENE, LEON, LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC, *à Leonce.*

JE vais leur en parler; ils sont tous deux ici.
Leonce, vous verrez avec combien de zele,
Des Peuples opprimés je défens la querelle.
Vous, dont les seuls avis & la pleine faveur,
Au gré de vos desirs font agir l'Empereur,
Portez-le à la clemence, & faites qu'il se rende,
Qu'il accorde la Paix que Leonce demande,
Et cesse d'accabler du sort le plus cruel
Un Peuple malheureux, & non pas criminel.
Pressez, n'épargnez rien; secondez mon envie;
Qu'on me laisse partir, que j'aille en Bulgarie;
Des Peuples ébranlés j'assurerai la foi;
J'en répons, si l'on veut s'en reposer en moi.
Songez que vos conseils ont causé ma misere;
Que si j'obtiens par vous cet aveu de mon Pere,

En faveur de vos ſoins je puis tout oublier;
Que je m'abaiſſe enfin juſqu'à vous en prier.

MARCENE.

Ah! Seigneur ...

ANDRONIC.

C'eſt aſſez. Il me reſte à vous dire
Que je dois être un jour le Maître de l'Empire.
Laiſſez-moi.

SCENE IV.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN.

LEONCE.

SUr l'eſpoir d'obtenir votre appui,
Seigneur, nous nous flattons ...

ANDRONIC.

Eh! que puis-je aujourd'hui?
Helas! plus malheureux encor que vous ne l'êtes,
Rien ne peut réparer les pertes que j'ai faites;
Et vous pouvez un jour dans une douce Paix,
Perdre le ſouvenir des maux qu'on vous a faits.
L'Empereur doit ici vous voir & vous entendre;
Il l'a promis, il vient, je vais tout entreprendre:
Trop heureux, ſi mes ſoins donnent à vos Etats
Ce repos ſouhaité dont je ne jouis pas!



SCENE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN, GARDES.

ANDRONIC.

SEigneur, Leonce encor vous demande Audience,
Et vous avez daigné m'aſſurer...

L'EMPEREUR.

Qu'il s'avance.

LEONCE.

Permettez-vous, Seigneur, qu'embraſſant vos genoux,
J'oſe vous ſupplier d'écouter...

L'EMPEREUR.

Levez-vous.

LEONCE.

Fais ſi bien, juſte Ciel! que ma plainte le touche
Tout un Peuple, Seigneur, vous parle par ma bouche,
Un Peuple qui toûjours à vos Ordres ſoumis,
Fut le plus fort rempart contre vos Ennemis,
Et de qui la valeur juſtement renommée
Se fit craindre cent fois à l'Europe alarmée,
Quand votre illuſtre Pere achevant ſes exploits,
Se vit & la Terreur & l'Arbitre des Rois.
Vous le ſavez, Seigneur; ce Peuple magnanime
Fut toûjours honoré de ſa plus tendre eſtime;

L 2

Et ce digne Heros, pour ses fameux combats
Choisissoit parmi nous ses Chefs & ses Soldats.
Cet heureux tems n'est plus; ces Guerriers intrépides
Sont en proie aux fureurs des Gouverneurs avides;
Sous des fers odieux leur cœur est abattu,
La rigueur de leur sort accable leur vertu;
Tout se plaint, tout gémit dans nos tristes Provinces,
Les Chefs & les Soldats, & le Peuple & les Princes.
Chaque jour sans scrupule on viole nos droits,
Et l'on compte pour rien la Justice & les Loix.
Envain nos Ennemis à nos Peuples soutiennent
Que c'est de votre part que leurs ordres nous viennent;
Non, vous n'approuvez point leurs sanglants attentats:
Je dirai plus, Seigneur, vous ne les savez pas.
Ah! si pour un moment vous pouviez voir vous-même,
Pour quels coups on se sert de votre nom suprême;
Que ce saint nom ne sert qu'à nous tyranniser,
Qu'à mieux lier le joug qu'on nous veut imposer;
Alors, de vos sujets moins Empereur que Pere,
Vous ne songeriez plus qu'à finir leur misere,
Et qu'à punir bientôt avec sévérité
Ces indignes abus de votre autorité.
Enfin, si l'on a vu nos peuples en furie
S'armer pour maintenir les droits de la Patrie,
Seigneur, nos Gouverneurs sont les plus criminels,

Ils nous ont trop appris à devenir cruels.
Pour vous nous conſervons la foi la plus conſtante;
Faut-il vous en donner quelque preuve éclatante ?
Faut il, pour ſoutenir l'honneur de votre rang,
Prodiguer tous nos biens, verſer tout notre ſang?
Faut-il, nous expoſant aux horreurs de la guerre,
Suivre vos Etendards juſqu'au bout de la terre?
Vous nous verrez, contens au milieu des deſerts,
Braver, pour vous ſervir, tous les périls offerts,
Et mériter de vous, en cherchant à vous plaire,
Les bontés dont jadis nous combla votre Pere:
Mais s'il faut chaque jour, par de nouveaux tyrans
Voir piller nos maiſons, maſſacrer nos Parens,
Et les tréſors tirés du ſein de nos provinces,
Rendre ces inhumains plus puiſſans que nos Princes;
Je l'avouerai, Seigneur, nos peuples irrités
S'emporteront toûjours contre leurs cruautés.
C'eſt à vous de juger, en Prince légitime,
S'il faut, ou nous abſoudre, ou punir notre crime.
Si vous nous condamnez, pleins de reſpect pour vous,
Seigneur, ſans murmurer, nous ſouffrirons vos coups;
Mais du moins rejettez les avis ſanguinaires
Des perfides Auteurs de toutes nos miſeres;
Prononcez par vous-même, & ne conſultez pas
Des cœurs intereſſés à troubler vos Etats.

L'EMPEREUR.

Ainſi, vous eſpérez, avec cet artifice,
Dérober votre tête au plus juſte ſupplice.
Que dis-je? vous voulez me preſcrire des loix?

Que pour regner enfin j'emprunte votre voix ?
C'est à vous d obeïr, sans vouloir vous défendre,
Aux ordres qu'en mon nom on vous a fait entendre ;
Et si je n'écoutois que mes ressentimens,
Je ne vous répondrois que par des châtimens :
Mais je veux bien encor suspendre ma colere ;
Je verrai s'il faut être indulgent ou févere :
Allez, je suis instruit de vos prétentions,
Et vous saurez bientôt mes résolutions.

SCENE VI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, MARTIAN, GARDES.

L'EMPEREUR.

EH bien, parlerez-vous encor pour ces Rebelles,
Prince ?

ANDRONIC.

Vous n'avez point de sujets plus fideles ;
Et malgré vos bontés pour leurs persécuteurs,
Seigneur, vous frémirez d'apprendre leurs malheurs.
L'Empereur, mon Ayeul, dont les vives lumieres
Egaloient le grand cœur & les vertus guerrieres,
Admira leur valeur, s'applaudit de leur foi.

L'EMPEREUR.

Son exemple aujourd'hui ne conclut rien pour moi.

ANDRONIC.

Eh bien, puisque votre ame encor trop irritée
Refuse à leurs soupirs la grace méritée,
Confiez-moi leur sort Il faut que mes travaux,
Des Bulgares trahis assurent le repos;
Il faut que j'aille...

L'EMPEREUR.

Vous?

ANDRONIC.

Permettez que je parte;
De ces lieux pour un tems souffrez que je m'écarte;
Tout m'en presse, Seigneur: un Peuple que je plains,
Et qui brûle de voir son destin en mes mains;
Le desir de calmer les troubles de l'Empire,
Et bien d'autres raisons que je ne puis vous dire.

L'EMPEREUR.

Vous, sortir de Byzance, & quitter cette Cour!

ANDRONIC.

Oui, j'exige de vous cette marque d'amour.
Me refuserez-vous une premiere grace?
Seigneur, si le succès répond à mon audace,
Vous connoîtrez bientôt, par cet illustre emploi,
Ce que l'Empire un jour doit attendre de moi.

L'EMPEREUR.

Je ne fais que juger d'un discours qui m'étonne.
A quel bisarre soin votre esprit s'abandonne?
Pourquoi quitter des lieux où tout vous est soumis,

Pour courir vous jetter parmi nos Ennemis?
Vous êtes dans Byzance où ma Cour vous adore:
Quel étrange projet! je le répéte encore;
Pour des Peuples ingrats faut-il vous empresser?
Prince, consultez-vous, je vous laisse y penser.

SCENE VII.

ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC.

LE dessein en est pris, rien ne m'en peut distraire;
Hâtons, cher Martian, un départ nécessaire;
Abandonnons des lieux où je ne puis rien voir
Qui ne me soit l'objet d'un mortel désespoir.

MARTIAN.

Eh quoi! vous flattez-vous que loin de cette Ville,
Que sous un autre Ciel vous serez plus tranquille?
Non, Seigneur, vos chagrins ne vous quitteront pas;
Changerez vous de cœur en changeant de climats?
Et croyez-vous sentir, en sortant de Byzance,
Des transports moins pressans, & moins d'indifférence?

ANDRONIC.

Non, non, d'aucun repos je n'ose me flatter;
C'en est fait, mes tourmens ne me sauroient quitter.
Loin de guérir des traits dont mon ame est blessée,

Je n'en puis seulement concevoir la pensée :
Irene est trop charmante, & je sens mon Amour,
Sans espoir, sans desirs, s'accroître chaque jour.
Je la vis, je l'aimai dès sa plus tendre enfance ;
Cet amour s'est nourri de cinq ans d'espérance ;
Ses yeux sont plus puissans qu'ils ne l'étoient alors,
Et je ferois contre eux d'inutiles efforts.
Mais ce feu malheureux que je ne puis éteindre,
Peut-être plus long-tems ne pourroit se contraindre :
Je ne puis voir mon Pere, avec tranquillité,
Possesseur d'un trésor que j'avois mérité :
Il m'a trop fait de maux, en m'enlevant Irene ;
Il s'éleve en mon cœur des sentimens de haine,
Que toute ma vertu ne sauroit étouffer ;
Ce n'est qu'en m'éloignant que j'en puis triompher.
Je fais tous les égards que je dois à mon Pere,
Et le Ciel m'est témoin combien je le révére ;
Je voudrois faire plus : mais il m'a tout ôté ;
Son choix... n'en parlons plus, je suis trop agité ;
Je ne me connois plus, & je me crains moi-même :
Je suis jeune, jaloux ; j'ai perdu ce que j'aime ;
Fuyons, n'exposons point ma tremblante vertu
Aux remords éternels d'avoir mal combattu.

MARTIAN.

Que je vous plains, Seigneur ! que votre destinée,
Par ce funeste Amour devient infortunée !
Sans lui, toujours content, révéré, glorieux,
En naissant, assuré du Rang de vos Ayeux,
Votre cœur eut goûté dans une paix profonde
L'heureux sort que le Ciel donne aux Maîtres du Monde.

ANDRONIC.

Que dis-tu ! je suis né pour être malheureux.
L'amour ne fait point seul mon destin rigoureux.
Eh quoi ! pour pénétrer l'excès de ma misere,
Ne te suffit-il pas de connoître mon Pere ?
L'Empereur, soupçonneux, esclave de son Rang,
Ne m'a jamais fait voir les tendresses du sang ;
Les plus saints mouvemens que la nature imprime,
Dans son austere cœur passeroient pour un crime ;
Et pour être né Prince, il ne m'est pas permis
D'éprouver tout l'amour d'un Pere pour son Fils.

MARTIAN.

Quoi, Seigneur....

ANDRONIC.

Dans ces lieux mon courage murmure,
Et mon cœur n'est point fait pour une vie obscure.
Dès l'enfance charmé des Héros de mon sang,
Je trouve leurs vertus au dessus de leur rang :
Sur-tout de mon Ayeul & l'exemple & la gloire,
M'enflâme à tous momens, & remplit ma mémoire.
Sur ce fameux guerrier mon esprit attaché,
Par aucun autre objet n'en peut être arraché,
Je regarde son sort avec un œil d'envie,
A ses jours fortunés je compare ma vie :
Rien ne s'offre à mes yeux, dans le cours de ses ans,
Que de nobles travaux, des succès éclatans,
Que des murs embrasés, que des Villes surprises,
Des peuples asservis, des provinces conquises,
Des rebelles punis, des Rois humiliés,
Le repos maintenu chez tous ses alliés ;

Ou si jamais le sort démentant son courage,
A ses prospérités a mêlé quelque outrage,
Il me paroît plus grand dans son adversité ;
Je le vois triompher du destin irrité,
Et tirant de sa chûte une nouvelle gloire,
A force de vertu rappeller la victoire.
Moi, toûjours renfermé dans ces murs malheureux,
Occupé jusqu'ici par de frivoles jeux,
Je ne sais ni l'emploi ni l'ordre d'une armée,
Que par des traits confus ou par la renommée.
Ah! ce seul souvenir, plus que tous mes malheurs,
M'irrite, me dévore, & m'arrache des pleurs.
Allons, obéissons au transport qui me guide ;
Et prenons vers la gloire un essor si rapide,
Que dans leur nombre un jour mes exploits confondus,
Suffisent à remplir les jours que j'ai perdus.
Cependant cherche Eudoxe, elle connoît ma peine,
Et m'a cent fois pressé de fuir les yeux d'Irene.
Du dessein que j'ai pris, il la faut avertir ;
Vas la trouver ; dis-lui qu'avant que de partir,
Je demande sur-tout à voir l'Impératrice,
Et qu'elle doit encor me rendre cet office ;
Que j'ose m'en flatter ; adieu, cours, hâte-toi ;
J'attendrai ton retour pour disposer de moi.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, EUDOXE.

IRENE.

JE ne le verrai point, non, j'y fuis réfolue.
M'ofez-vous confeiller cette fatale vue,
Eudoxe? ignorez-vous fon deftin & le mien?

EUDOXE.

Pourquoi lui refufer un moment d'entretien?
Voulez-vous qu'irrité de votre réfiftance,
Il ne fe preffe plus de fortir de Byzance?
Croyez-moi, gardez vous d'aigrir fon défefpoir;
Et puifque pour jamais il renonce à vous voir,
Madame, accordez-lui la faveur qu'il demande.

IRENE.

Quels foupirs, quels regrets voulez-vous que j'entende?
Vous qui me dérobant à nos heureux climats,
Dans ces funeftes lieux conduifites mes pas;
Vous de qui les confeils, le zele & la prudence
Devroient à tous momens raffurer ma conftance,
Qui peut-être fuccombe à mes mortels ennuis,
Voulez-vous m'expofer au péril que je fuis?

EUDOXE.

Madame, le péril eſt-il moins redoutable
A ne pas écouter ce Prince déplorable?
Réſolu de vous faire entendre ſes adieux,
Il vous ſuivra peut-être à toute heure, en tous
lieux,
Et voudra pour le moins devoir à la fortune,
Le plaiſir de vous faire une plainte importune:
Que dis-je? croyez vous que plein de ſon Amour
Il puiſſe ſe réſoudre à partir de la Cour?
On ſe propoſe envain de quitter ce qu'on aime.
Enfin, dans ce deſſein confirmez le vous même;
Montrez-lui le danger que vous courez tous deux;
Qu'on verroit tôt ou tard quelque éclat de ſes
feux;
Que l'Empereur, ſuivant ſon penchant ordinaire,
Oublieroit les ſaints noms & d'époux & de Pere,
Et vous perdroit tous deux ſur un ſimple regard,
Où peut-être l'Amour auroit eu peu de part.
Redoublez d'Andronic la fierté naturelle;
Montrez-lui les chemins où la Gloire l'appelle;
Sur-tout commandez-lui de ne vous voir jamais,
Qu'il ne s'approche plus des murs de ce Palais;
Qu'il penſe à tous momens que ſon ſort & le
vôtre
Vous doit juſqu'au tombeau ſéparer l'un de l'autre.
O Ciel! que feriez vous, ſi trompant votre eſpoir,
Andronic en ces lieux revenu pour vous voir,
Renouvelloit un jour par ſa triſte preſence,
Le ſouvenir qu'auroit affoibli ſon abſence?
Que de nouveaux combats! que de ſecrets ſou-
pirs!

Helas! épargnez-vous ces mortels déplaisirs.
Si le Prince une fois vous a promis, Madame,
De ne plus traverser le repos de votre ame,
D'aller loin de vos yeux, sans espoir de retour,
Etouffer ou nourrir un malheureux Amour;
Quelque brûlant desir, quelque ardeur qui le
presse,
Madame, j'en répons, il tiendra sa promesse.
Voyez-le, & sans frémir de son destin cruel,
Prononcez-lui l'arrêt d'un exil éternel.

IRENE.

Lui pourrai-je imposer une loi si funeste?
Ah! laissez-le moi fuir sans me charger du reste;
J'ai causé ses malheurs, en causant son Amour,
Le presserai-je encor de sortir de la Cour,
Et d'aller essuyer chez un Peuple barbare,
Du destin ennemi le caprice bizarre?
Que dis-je! Pensez-vous que dans mon triste cœur,
Ma vertu devant lui résiste à ma douleur?
Au bruit de ses soupirs... à l'aspect de ses larmes...
Non, ce seul souvenir me donne trop d'alarmes;
Je ne puis m'exposer à ce triste entretien.
C'est trop de mon tourment, sans y joindre le
sien;
C'est trop, pour triompher de toute ma constance,
Helas! d'avoir quitté les Lieux de ma naissance;
Ces Lieux, où tout sembloit prevenir mes desirs,
Où mon cœur n'a jamais connu que les plaisirs.
O bienheureux sejour! aimable Trebisonde!
O murs, où je vivois dans une paix profonde!

Que n'ai-je, en vous perdant, de mes funestes
jours,
Par une prompte mort, vu terminer le cours!
Je m'éloignai de vous, en ces lieux entraînée
Par le trompeur espoir d'un heureux Hyménée,
Je croyois qu'Andronic à mon destin lié,
Pour jamais avec moi seroit associé;
Nos Peres l'ordonnoient; Trebisonde & Byzance
Sur cet illustre Hymen fondoient leur espérance,
Je venois avec joie en célébrer les nœuds;
Le Prince étoit aimable, il étoit amoureux.
Vains projets! vains transports! espérance inutile!
J'arrive enfin; à peine entrai-je en cette Ville,
Que je me vois livrée à des maux infinis;
Il me faut épouser le Pere au-lieu du Fils:
Nos destins sont changés; un ordre de mon Pere
Détruit dans un instant le bonheur que j'espére:
En victime d'Etat, contrainte d'obéir,
Pour conserver ma gloire il fallut me trahir.

EUDOXE.

Eh! pourquoi rappellant vos disgraces passées,
Occuper votre esprit de ces tristes pensées?
Madame, faites-vous un généreux effort;
Avec moins de douleur remplissez votre sort,
Et cachez avec soin aux yeux de tout l'Empire,
Les déplaisirs secrets...

IRENE.

Ah! que m'osez vous dire?
Qui jamais a caché ses chagrins mieux que moi,
Et mieux subi du sort l'injurieuse loi?
Cependant qui jamais eut le sort plus contraire?
Observée avec soin par une Cour austere,

Où les yeux les plus chers me semblent ennemis ;
Où je n'ai rien des biens que je m'étois promis ;
Où sans cesse livrée à ma douleur extrême,
Mon cœur tyrannisé combat contre lui-même ;
Que vous dirai-je enfin ? où ce cœur malheureux
Est souvent malgré moi moins fort que je ne veux.

EUDOXE.

Redoublez vos efforts, le tems, votre constance,
De vos profonds ennuis vaincront la violence ;
Et le Prince bientôt éloigné de vos yeux,
Vous pourrez...

SCENE II.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

NARCE'E.

ANdronic s'avance vers ces lieux ;
Il vous cherche, Madame.

IRENE.

Ah! je n'ose l'attendre ;
Eudoxe, vous pouvez lui parler & l'entendre ;
Voyez-le, dites-lui qu'en l'état où je suis,
Le fuir & le bannir est tout ce que je puis.



SCENE

SCENE III.

IRENE, ANDRONIC, EUDOXE, NARCÉE.

ANDRONIC.

Vous me fuyez, Madame ? ah, Ciel ! quelle injuftice !
Quoi ! de tous mes malheurs vous rendez vous complice ?
Helas ! pour accabler un cœur infortuné,
Secondez-vous le fort à me nuire obftiné ?

IRENE.

Que demandez-vous, Prince ? & que pourrez-vous dire ?
Méprifez-vous des loix que je vous fais prefcrire ?
Quel eft votre deffein ? de venir en ces lieux
Me faire malgré moi recevoir vos adieux ?
Puifque vous êtes prêt à fortir de Byzance,
N'en pouviez-vous fortir avec votre innocence ?
Avez-vous oublié qu'un ferment folemnel
Nous impofe à tous deux un filence éternel ?
Qu'il n'eft plus entre nous d'entretien légitime ?
Qu'un feul mot, qu'un regard, qu'un foupir eft un crime ?
Que fans ceffe attentive à remplir mon devoir,
Je mets tout mon bonheur à ne vous plus revoir ?
Et quels que foient les maux que vous avez à craindre,

Qu'il ne m'eſt pas permis ſeulement de vous
plaindre ?

ANDRONIC.

Qu'entens-je, juſte Ciel ! de quoi m'accuſez-vous ?
Madame, qu'ai-je fait digne de ce courroux ?
Viens-je vous demander que d'un œil pitoyable
Vous donniez quelques pleurs au malheur qui
m'accable ?
Viens-je vous demander que vous me permettiez,
Puiſqu'il me faut mourir, d'expirer à vos pieds ?
Ah ! de votre repos plus jaloux que vous-même,
J'ai ſoin de m'exiler, parce que je vous aime ;
Pardonnez-moi ce mot pour la derniere fois,
Et ſongez que je pars ſans attendre vos loix ;
Qu'envain à me bannir vous étiez réſolue,
Puiſque déja mon cœur vous avoit prévenue.
Depuis le jour fatal qu'arrachée à ma foi,
Madame, vous viviez pour un autre que moi,
Quoique toûjours brûlé juſques au fond de l'ame ;
Vous ſavez ſi mes yeux ont parlé de ma flamme ;
Si le moindre tranſport, un indiſcret ſoupir,
Vous ont fait ſoupçonner quelque injuſte deſir.
Tout a gardé, Madame, un rigoureux ſilence ;
Mais un cœur n'eſt point fait pour tant de vio-
lence.
Je ſais tous les combats qu'il me faudroit livrer,
Si ſous un même Ciel nous oſions reſpirer ;
Je ſais enfin, je ſais tout ce que pourroient dire
Vos ennemis, les miens, peut-être tout l'Empire.
Ils ont ſu mon amour, & doivent préſumer
Que qui vous aime un jour, doit toûjours vous
aimer.

Peut-être oseroient-ils soupçonner l'un & l'autre
Sauvons de leurs soupçons & ma gloire & la
vôtre.
Je cherche à m'éloigner; vous, pressez l'Empe-
reur
D'accorder à mes vœux cette unique faveur :
Heureux, si par vos soins mon attente est remplie!
J'irai des révoltés appaiser la furie :
Ils me veulent pour chef, & je ne doute pas
Que je ne sois bientôt Maître dans leurs Etats ;
Qu'au gré de mes desirs leur valeur toûjours prête,
Ils n'entreprennent tout, si je marche à leur tête.
Je viens donc vous offrir leurs armes, mon pouvoir.
Le Ciel qui me condamne à ne jamais vous voir,
Qui me fait étouffer une flâme si belle,
Ne sauroit pour le moins s'offenser de mon zele.
S'il défend à mon cœur des sentimens trop doux,
Il permet à mon bras de combattre pour vous ;
Et si jamais ce bras vous étoit necessaire,
Ou pour aller servir l'Empereur votre pere,
Ou pour faire périr, ou chasser de ces lieux
Ceux de qui la présence y peut blesser vos yeux ;
Appellez-moi, Madame & je pourrai tout faire ;
Je ne veux que la gloire ou la mort pour salaire ;
A vous donner mon sang je borne mon bonheur,
Puisqu'il m'est défendu de vous donner mon cœur.

IRENE.

Envain vous me flattez de ces fameux services;
Mes vœux n'aspirent point à ces grands sacrifices.
Quand vous aurez quitté ce funeste séjour,
Qu'aurois-je à craindre encor, Prince, dans cette
Cour ?

Hélas! j'y verrai tout avec indifférence.
M'exercer aux vertus dignes de ma naissance,
Accoutumer mon cœur trop souvent mutiné,
A chérir un Epoux que le Ciel m'a donné,
Obéir à ses loix, ne songer qu'à lui plaire,
Me sacrifier toute à mon devoir févere,
Soulager les sujets qui vivent sous ma loi;
Voilà jusqu'à la mort quel sera mon emploi.
J'avouerai cependant, & je le puis sans crime,
Que vous aurez toûjours ma plus parfaite estime;
Que pour vous applaudir, pour louer vos exploits,
Je joindrai mon suffrage à la commune voix;
Que pour tous mes plaisirs, le seul que j'imagine
C'est de voir les hauts faits où le Ciel vous destine;
Et de votre grand nom cent Monarques jaloux,
Justifier le choix que j'avois fait de vous.
Après cela, partez. A votre exil fidele,
Ne revenez jamais que je ne vous rappelle;
Faites vous un bonheur sous de nouveaux climats,
Qu'aux lieux où je serois vous ne trouveriez pas.

ANDRONIC.

Est-il tems? ce bonheur dont vous flattez mon ame,
Hélas! en vous perdant, je l'ai perdu, Madame,
Et je n'en connois plus où je puisse aspirer;
Cette perte est un coup qu'on ne peut réparer.
Si quelque soin encore occupe mon courage,
C'est de faire rougir le destin qui m'outrage,
D'apprendre à l'Univers, par quelque illustre effort,
Qu'un cœur comme le mien mérite un autre sort;
Et payant de mon sang ma premiere Victoire,

D'élever de mes maux un Trophée à ma gloire.
Vous cependant, Madame, oubliez mes malheurs ;
Et tandis que nourri de ſoupirs & de pleurs,
Mes déplorables jours vont courir à leur terme,
Regnez, &...

IRENE.

Croyez-vous ma conſtance ſi ferme ?
Ce reproche cruel, plus que tous vos regrets,
Etonne mon courage, & confond mes projets.
Ah ! Prince, penſez-vous qu'inſenſible, inhumaine,
Mes yeux ſans s'émouvoir regardent votre peine;
Que pendant les horreurs d'un exil rigoureux,
Vous ſoyez ſeul à plaindre & le ſeul malheureux ?
Mais, que dis-je ? où m'entraîne une force inconnue ?
Ah ! pourquoi venez-vous chercher encor ma vue ?
Partez, Prince ; c'eſt trop prolonger vos adieux.

EUDOXE.

Ah ! Madame, je vois l'Empereur en ces lieux.

SCENE IV.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, IRENE, EUDOXE, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

MAdame, quel étoit ſon diſcours & le vôtre ?

Mon abord imprévu vous trouble l'un & l'autre;
Je le vois, tous vos soins ne le peuvent cacher.

IRENE.

Andronic jusqu'ici m'étoit venu chercher:
Seigneur, il a jugé mon secours necessaire
Pour obtenir de vous un aveu qu'il espére:
Il vient de me presser de vous parler pour lui;
Chaque moment qu'il perd augmente son ennui.
Laissez un libre cours à son ardeur guerriere,
Et souffrez qu'à ses vœux j'ajoute ma priere.
Je fais ce que je puis, Prince, vous l'entendez:
Puissiez-vous obtenir ce que vous demandez!

SCENE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

Quoi, Prince, vous cédez à votre impatience?
Vous êtes résolu d'abandonner Byzance?
Vous me faites encor presser d'y consentir?

ANDRONIC.

Oui, Seigneur, & déja je brûle de partir;
Je ne puis résister à l'ardeur qui m'entraîne.

L'EMPEREUR.

Je n'entens qu'à regret un discours qui me gêne;
Et j'aurois souhaité que ce fatal dessein,
Prince, ne fut jamais entré dans votre sein.

Je vous ai dit tantôt, moins en Maître qu'en
Pere,
Que je n'approuvois point ce départ téméraire;
C'en étoit trop; je crois, pour vous persuader,
Que vous m'offenseriez à le redemander:
Mais puisque malgré moi, puisque sans complaisance,
Vous me parlez encor d'un projet qui m'offense,
Ne vous étonnez pas de mon juste refus.

ANDRONIC.

Ah, Seigneur! voulez-vous...

L'EMPEREUR.

Ne me repliquez plus.
Songez à m'obéir d'une ame plus soumise;
Dans un profond oubli laissons cette entreprise,
Et ne fomentez point des soupçons dangereux
Dont nous pourrions un jour nous repentir tous
deux.

ANDRONIC.

Eh bien, Seigneur, je sors; mais c'est trop me
contraindre;
Dans l'état où je suis, je ne saurois plus feindre;
Et d'un si dur refus les perfides Auteurs
Me pourroient bien un jour payer tous mes malheurs.

SCENE VI.

L'EMPEREUA, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

Quelle témérité, quel discours, quelle audace!
A mes yeux!

LEON.

Vous voyez, Seigneur, qu'il nous menace.
Ses chagrins qu'il ne peut élever jusqu'à vous,
Avec plus de fureur retomberont sur nous.
Que dis-je? croyez-vous que ce Prince s'arrête
A faire sur nous seuls éclater la tempête?
Que je prévois de maux pour nos Fils malheureux!
Qu'Andronic leur prépare un destin rigoureux!

MARCENE.

Je ne m'alarme point de tout ce qu'il peut faire;
Je prens peu garde au Fils, s'il faut servir le Pere;
Andronic me dût-il accabler le premier,
Seigneur, de ses desseins il faut vous défier.
Son ame, d'un refus eut été moins surprise,
S'il n'eut point médité quelque grande entreprise.
Iroit-il donc chercher des Peuples révoltés,
S'il ne vouloit servir leurs infidélités?
Qui pourroit l'arracher du sein de sa Patrie,
S'il ne vouloit contre elle exercer sa furie?

Et peut-être va-t-il, par Leonce engagé,
Désobéir encore, & partir sans congé.

L'EMPEREUR.

Lui, partir sans congé?

MARCENE.

Seigneur, je l'appréhende;
C'est le seul Andronic que Leonce demande,
Et pour mieux attirer ce Prince ambitieux,
Il le flatte d'un rang qu'il n'a point en ces lieux.
Les Bulgares armés contre votre puissance,
Seront bien-tôt remis sous votre obéissance:
Mais qu'ils vous causeront & de peine & d'ennui,
S'ils marchent contre vous sous un Chef tel que lui!
S'ils peuvent desormais braver votre colere,
En opposant le Fils aux menaces du Pere,
Et publier par-tout que leurs soins, leur valeur,
Conspirent au salut de votre Successeur!

LEON.

Hélas! en quel excès pourra-t-il se repandre,
S'il se trouve en état d'oser tout entreprendre!
Mécontent, & suivi de ces mêmes Guerriers
Que tant d'heureux succès rendent déja si fiers;
Après avoir chez eux assuré sa puissance,
Peut-être viendra-t-il l'établir dans Byzance.
Un jeune cœur heureux dans ses premiers forfaits,
S'abandonne sans crainte à de plus noirs projets;
Et ne consultant plus qu'un flatteur qui le loue,
Va jusqu'à présumer que le Ciel les avoue;
Il croit exécuter tout ce qu'il entreprend;
Il n'est plus de dessein qui lui semble trop grand;

Rempli de confiance, il court, triomphe, immole;
Pour lui le ſort ſe fixe, & la victoire vole;
Il gagne des Soldats & l'eſtime & le cœur;
Les Peuples à ſon nom ſont glacés de terreur;
Ainſi gardant ſur tout un Empire ſuprême,
Tout l'honore ou le fuit, tout le redoute ou l'aime,
Tant qu'enfin ſa valeur l'élevant juſqu'aux Cieux,
Il voit ſes attentats devenir glorieux.

L'EMPEREUR.

Ah! que vous m'étonnez! Mais prévenons ſa fuite;
Sans ceſſe de plus près éclairons ſa conduite;
Veillez ſur tous ſes pas, & redoublez vos ſoins;
Placez autour de lui de fideles temoins;
Enfin, dans ce départ tâchons de le ſurprendre,
Si contre ma défenſe il l'oſoit entreprendre.
Allez.

SCENE VII.

L'EMPEREUR *ſeul.*

Ce n'eſt pas tout. Dans ce fatal moment
Je ſens mon cœur troublé d'un autre mouvement.
Ah! qu'Andronic encore & m'alarme & me gêne!
Pourquoi dans ſes deſſeins fait-il entrer Irene?
Quel intérêt prend-elle au deſſein de mon Fils?
Que dis-je? ils ſe parloient quand je les ai ſurpris.
J'ai remarqué leur trouble en me voyant paroître.

O Ciel! quelle terreur! Je me trompe peut-être.
Chassons cette pensée, épargnons à nos yeux
Tout ce qu'a de cruel cet objet odieux.
Mais plutôt pénétrons cette étrange aventure;
L'Amour dans tous les cœurs étouffe la nature.
Ne nous assurons point sur les devoirs d'un Fils:
Quand l'Amour est extrême, il se croit tout permis.
Andronic, je le sais, aima l'Impératrice;
Et bien qu'à ses desirs mon Hymen la ravisse,
Ce feu dont il brûloit peut n'être pas éteint,
Et peut-être qu'Irene & l'écoute & le plaint.
Ah! si je le croyois... un châtiment sévere...
Allons, développons ce funeste mystere:
Ils se cachent envain; & pour tout deviner,
C'est assez que mon cœur commence à soupçonner.
Ne différons donc plus; & si je vois le crime,
Punissons, sans songer si j'aime la victime.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

Seigneur, que faites-vous?

ANDRONIC.

Ah! ne m'en parle plus,

Martian, tes discours sont ici superflus;
Je suis trop irrité pour cesser de me plaindre.

MARTIAN.

Mais quoi, ne sauriez-vous un moment vous contraindre?
Modérez vos transports; est-ce dans ce palais
Qu'il faut faire si haut éclater vos regrets?
Peut-être on vous observe.

ANDRONIC.

As-tu trouvé Leonce?
Est-il prêt? qu'a-t-il dit? & quelle est sa réponse?

MARTIAN.

Il se fait de vos loix un souverain devoir.
Mais il vient.

SCENE II.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC.

C'Est en vous que je mets mon espoir.
A des maux éternels la fortune me livre;
Ami, je suis perdu, si je ne puis vous suivre.
L'Empereur avec vous me défend de partir,
Mais l'ardeur que je sens ne se peut rallentir.
Si je puis par vos soins assurer ma retraite,
Mes souhaits sont remplis, mon ame est satisfaite:
Parlez, sortirons-nous de ces lieux ennemis?
Ce favorable espoir peut-il m'être permis?

LEONCE.

Oui, Seigneur, tout eſt prêt ; vous n'avez qu'à
me ſuivre ;
Allons, que pour jamais la fuite vous délivre
Des chagrins, des périls, qui menacent vos jours ;
De nos peuples armés acceptez le ſecours ;
Ils ne veulent que vous : à l'envi l'un de l'autre,
Ils donneront leur ſang pour défendre le vôtre ;
Briſez un joug fatal ; & que vos premiers coups
Attirent tous les yeux & tous les cœurs à vous.

ANDRONIC.

Non, ne balançons plus : par trop de violence
On a pouſſé mon cœur, & laſſé ma conſtance :
Ouvrons des yeux enfin trop long-tems abuſés ;
Rendons à notre tour les maux qu'on m'a cauſés.

LEONCE.

Vengez-vous, vengez-nous ; nos Peuples vous
attendent ;
Ne leur refuſez plus le bras qu'ils vous deman-
dent ;
Vous avez en vos mains le projet arrêté,
Comme un gage certain de leur fidélité ;
Vous trouverez, Seigneur, des Troupes toutes
prêtes,
Des Soldats orgueilleux du bruit de leurs con-
quêtes,
Fideles à leur chef, patiens à ſouffrir,
Et toûjours réſolus de vaincre ou de mourir ;
Courez les commander, & tentez la fortune ;
Mais ſur-tout banniſſez une crainte importune.
En livrant votre bras à ces nobles efforts,
Prenez ſoin de fermer votre cœur aux remords ;

Ne vous ſouvenez plus, pendant votre entrepriſe,
Si l'exacte équité la blâme ou l'autoriſe;
Entrez dans la carriere; & ſans vous arrêter,
Au degré le plus haut hâtez-vous de monter:
Ces ſcrupuleux devoirs, & ces égards ſéveres,
Seigneur, ſont des vertus pour des hommes vulgaires:
Qui ſe ſent un eſprit prompt à s'effaroucher,
Sur les pas des Héros ne doit jamais marcher;
Les hommes deſtinés à gouverner la Terre;
A traîner avec eux la terreur & la guerre,
Loin de porter un cœur de remords combattu,
Par la ſeule grandeur meſurent la vertu.

ANDRONIC.

Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre?

LEONCE.

Martian eſt inſtruit, & je cours vous attendre:
D'abord que l'Empereur congédiant ſa Cour,
Se ſera retiré pour attendre le jour,
Martian ſur mes pas ſoigneux de vous conduire,
Aſſurera la fuite où votre cœur aſpire;
J'ai dans tous les chemins par où vous paſſerez,
De fideles Amis, & des cœurs aſſurés,
Qui tous brûlans pour vous d'une amitié parfaite,
Fourniront les moyens d'une prompte retraite;
Hâtez-vous donc, Seigneur; moi, ſans plus différer,
A remplir vos deſirs je vais tout préparer.

SCENE III.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

C'En est donc fait, Seigneur, & malgré ma priere,
Vous suivez les transports d'une aveugle colere?
Il n'est rien désormais qui vous puisse arrêter?
Dans quels affreux périls vous courez vous jetter!
Ignorez-vous l'abyme où ce départ vous mene?
J'en frémis, vous cherchez votre perte certaine;
Non, l'Empereur en vous ne verra plus son Fils,
Et vous êtes perdu si vous êtes surpris;
Ne calmerez-vous point cette ardeur indiscrette?

ANDRONIC.

Ah! cruel, oses-tu condamner ma retraite?
Laisse, laisse-moi fuir; est-il quelque séjour
Plus à craindre pour moi que cette affreuse Cour?
Je sais dans mon projet quels malheurs je m'apprête,
Qu'à m'éloigner sans ordre il y va de ma tête,
Qu'aujourd'hui découvert, je périrai demain,
Que mon sang, que l'Etat me défendront en-vain:
Mais mon destin le veut, il faut que j'obéisse;
Eh! que voudrois-tu donc, Martian, que je fisse?
Peux-tu bien concevoir dans ces tristes momens,
La rigueur de mon sort, mes craintes, mes tourmens?

On me prive à jamais de tout ce que j'adore;
Je vois dans la ſplendeur deux hommes que j'abhorre,
Dont l'injuſte pouvoir à me nuire obſtiné,
Me rend preſque odieux le ſang dont je ſuis né.
Malgré tant de raiſons, malgré tant de contrainte,
Laiſſai-je un ſeul moment échapper quelque plainte?
J'étouffe mes ſoupirs, j'étouffe mes regrets,
Je ne punis que moi des maux que l'on m'a faits:
Et nourriſſant mon cœur de ma mélancolie,
D'un malheur éternel j'empoiſonne ma vie:
Enfin, laſſé de voir des objets ſi cruels,
Pour m'épargner des coups, ou des vœux criminels,
Moins ſoigneux de mes jours que de mon innocence,
Je demande par grace à partir de Byzance,
Et d'aller exercer mon courage & mon bras
A ſoumettre, à calmer de rebelles Etats;
On me refuſe encor l'emploi que je demande;
On ſoupçonne ma foi, je vois qu'on m'appréhende;
On m'impute à forfait le ſoin de m'éloigner;
On me croit dévoré de l'ardeur de regner;
Et tout prêt de tenter, par un orgueil extrême,
Ce que je n'ai pas fait en perdant ce que j'aime:
Sur ces fauſſes raiſons on me retient ici;
Je vois contre mes pleurs qu'un Pere eſt endurci;
Je vois mes ennemis triompher de ma peine;
On me lie à mes maux d'une plus forte chaîne;
On

On veut me voir souffrir, & mes Persecuteurs
Ne seroient pas contens si je souffrois ailleurs.

MARTIAN.

Mais, Seigneur...

ANDRONIC.

Je ne puis t'écouter davantage,
Je me livre aux transports de ma secrete rage;
Plus de conseils; il faut m'éloigner, ou périr,
Dans le champ qui m'attend je brûle de courir.
C'est nourrir trop long-tems une douleur timide;
Je veux que désormais la colere me guide,
Pour faire hautement repentir l'Empereur
D'avoir traité son Fils avec tant de rigueur.
Mais déja dans ces lieux regne un profond silence;
Cours, hâte-toi, répons à mon impatience;
Observe le moment où nous pourrons partir,
Et quand il sera tems reviens m'en avertir.

SCENE IV.

ANDRONIC *seul.*

ENfin, dans un instant ma fortune cruelle
Va prendre par ma fuite une face nouvelle,
Si le Ciel favorable aux vœux que je lui fais,
Approuve ma retraite, & soutient mes projets.
O vous! dont si long-tems j'ai chéri la présence,
Lieux à mes vœux si doux! sacrés murs de Byzance!
Palais de mes Ayeux où je reçus le jour!

Je me prive à jamais de votre heureux séjour!
Je fuis; mais en partant mon Amour vous confie
Un trésor à mes yeux bien plus cher que ma vie;
Heureux dans votre sein de pouvoir l'enfermer!
Je l'aime, je l'adore, & ne l'ose nommer.
Pour lui plaire, à l'envi redoublez tous vos charmes,
Voyez couler ses jours sans trouble, sans alarmes;
Et le Ciel sur moi seul épuisant ses rigueurs,
Puissiez-vous n'être plus les témoins de ses pleurs!
Enfin...

SCENE V.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

VEnez, Seigneur, l'heure nous favorise;
Partez...

ANDRONIC.

Allons. O Ciel, conduis notre entreprise!
Puissions-nous sans témoins abandonner ces lieux!
Mais on vient; l'Empereur se présente à mes yeux.
Serois-je découvert!



SCENE VI.

L'EMPEREUR, LEON, MARCENE, ANDRONIC, MARTIAN, ASPAR, CRISPE, GELAS; GARDES.

L'EMPEREUR.

Gardes, qu'on les saisisse.

ANDRONIC.

Ah! du moins par ma mort prévenons sa justice.

(Il se veut tuer, on le désarme.)

L'EMPEREUR.

Mais, Prince, songez-vous qu'un dessein si cruel
Vous peut faire à mes yeux passer pour criminel?
On ne s'immole point quand on n'a rien à craindre.

ANDRONIC.

Puisque vous savez tout, qu'est-il besoin de feindre?
Si l'on n'eut pris le soin de vous en avertir,
M'auroit on arrêté quand je croyois partir?
Oui, je suis criminel; vous connoissez mon crime;
Je voulois à vos coups dérober la victime,
Satisfaire à la fois mon cœur & vos soupçons.
Vous épargner le soin de chercher des raisons
Pour condamner un Fils que vous croyez perfide;
Et sauver à vos mains l'horreur d'un parricide.

L'EMPEREUR.

L'orgueil d'un criminel peut-il aller plus loin?

Qu'on l'ôte de mes yeux, qu'on le garde avec soin,
Et qu'on fasse expirer au milieu des supplices,
Leonce & Martian ses malheureux complices.
Vous, Leon, hâtez-vous, & sans perdre un moment,
Suivez-le Prince, allez chercher exactement
Tout ce qui peut servir à nous prouver son crime,
Et rendre contre lui ma fureur légitime.

SCENE VII.

L'EMPEREUR, MARCENE, GARDES.

MARCENE.

VOus l'avez vu, Seigneur; sans nous, sans nos avis,
Le perfide Leonce emmenoit votre Fils.
Ils s'éloignoient tous deux, & ce Palais tranquille
Sembloit leur assurer une fuite facile;
Mais, Seigneur, un des miens les suivant de plus près,
A connu leur dessein, & vu tous leurs apprêts;
Il m'a tout dit; nos soins ont prévenu leur fuite,
Et de leurs attentats la déplorable suite;
Par-là; n'en doutez point, des Peuples révoltés,
Les projets sont trahis, les transports arrêtés;
Enfin, ne craignez plus les efforts de leurs armes.

SCENE VIII.

L'EMPEREUR, IRENE, EUDOXE, NARCE'E, MARCENE, GARDES.

IRENE.

Qu'ai-je entendu, Seigneur? quel bruit, quelles alarmes,
Quel danger imprévu, quel dessein odieux
Trouble votre repos, vous attire en ces lieux?
Tremblante pour vos jours, inquiéte, éperdue,
Je vous cherche, je cours, rien ne s'offre à ma vue
Que des pleurs, des soupirs, que des yeux consternés,
Des Soldats interdits, des Gardes étonnés.
Qui cause dans la Cour ce changement terrible?

L'EMPEREUR.

Madame, à mes périls vous êtes trop sensible;
Je les ai détournés; ne craignez rien pour moi.
Je puis punir un Fils qui me manque de foi.

IRENE.

Quoi, Seigneur...

L'EMPEREUR.

Andronic méprisant ma colere,
Couroit insolemment s'armer contre son Pere;
Et malgré ma défense abandonnant ces lieux,
Suivre des révoltés les transports furieux.
Mais le Ciel qui toûjours me conduit & me guide,

A trompé les desseins de ce Prince perfide;
Et par ce juste soin qu'il répand sur les Rois,
Soumis un Fils rebelle à la rigueur des loix :
Il est en mon pouvoir, & ce Prince coupable
Doit servir aux Mutins d'exemple mémorable.

IRENE.

Ah ! pouvez vous former ce funeste dessein,
Seigneur, & seriez-vous à ce point inhumain ?

L'EMPEREUR.

Madame...

IRENE.

A cet excès pousser votre colere?
Quelle horreur !... pardonnez à mon discours sincere :
Je crains pour vous, Seigneur, l'infaillible retour
Des mouvemens du sang, des transports de l'amour,
Qui blessant votre cœur de mortelles atteintes,
Pour ce Fils immolé vous coûteroit des plaintes :
Je crains pour vous la honte & les noms malheureux
Dont pourroit vous charger ce sacrifice affreux.
Ces exemples fameux d'une austere justice,
Entraînent après eux un éternel supplice;
La haine se répand sur celui qui punit,
L'amour & la pitié sur celui qui périt;
Et qui peut sur son fils porter sa main cruelle,
Semble peu mériter qu'il demeure fidele.
Peut-être j'en dis trop : mais mon zele, Seigneur,
Ne tend qu'à prévenir un repentir vengeur,
Qu'à vous sauver enfin d'une indigne mémoire.

L'EMPEREUR.

Madame, c'est assez; j'aurai soin de ma gloire.

Je vois ce que prétend le zele officieux
Qui vient en ce moment d'éclater à mes yeux ;
Je connois votre cœur, je fais tout ce qu'il penfe :
Allons, ne doutez point de ma reconnoiffance.

SCENE IX.

MARCENE *feul.*

ENfin le Prince eft près de périr aujourd'hui ;
Aigrirons-nous encor l'Empereur contre lui ?
Ou faut-il que nos foins s'oppofent à fa perte ?
Ah ! prenons fans effroi l'occafion offerte ;
Il nous a menacés, il nous perdroit un jour.
N'attendons point du fort ce funefte retour.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEON, ASPAR.

LEON.

OUi, c'eft vous que je cherche, & je viens vous inftruire
D'un ordre néceffaire au falut de l'Empire ;
L'Empereur à vous feul daigne le confier.

ASPAR.

Je suis prêt pour lui plaire à tout sacrifier.
Commandez.

LEON.

L'Empereur a déja vu la Lettre
Qu'entre les mains du Prince on a voulu remettre.
Vous savez que celui qui l'avoit entrepris,
S'approchoit de ces lieux quand nous l'avons surpris :
Cependant l'Empereur veut que son Fils la voie ;
Il vous donne ce soin, Aspar, il vous l'envoie ;
Faites la rendre au Prince, & trompez-le si bien,
Que de cet artifice il ne soupçonne rien.

ASPAR.

Seigneur, reposez-vous sur la foi de mon zele.

LEON.

Mais sur-tout employez un Ministre fidele.
Instruisez-le avec soin quand vous le choisirez.
Souvenez-vous enfin que vous en répondrez.
Adieu.

SCENE II.

ASPAR *seul.*

NE craignez rien, je vous ferai connoître
Qu'Aspar, quand il choisit, ne choisit point un traître.
Mais je vois Andronic, il porte ici ses pas.

SCENE III.

ANDRONIC, ASPAR, GARDES.

ANDRONIC.

QU'on me laiſſe un moment, qu'on ne me trouble pas.
Deſſeins mal concertés, malheureuſe vangeance!
Dont mon cœur abuſé goûta trop l'eſpérance,
Douces illuſions de mes eſprits charmés,
Projets évanouis auſſi-tôt que formés,
Ne m'entretenez plus de vos vaines chimeres,
Et laiſſez-moi ſans vous contempler mes miſeres!
O Ciel! dans quel état me trouvai-je réduit?
Chacun dans mon malheur me trahit ou me fuit.
Sans amis, ſans ſecours, dans ce moment funeſte,
A quoi dois je m'attendre; & quel eſpoir me reſte!
Leonce & Martian que déja l'empereur
Vient de ſacrifier à ſa prompte fureur;
De moment en moment ma garde redoublée;
Le noir preſſentiment dont mon ame eſt troublée;
Mille triſtes objets me font imaginer
Où ces commencemens doivent ſe terminer.
Oui, je n'en doute plus, on a juré ma perte,
Puiſque de mes deſſeins la trame eſt découverte.
Je ſuis trahi, je meurs, & la rigueur du ſort,
Dans les ombres du crime enveloppe ma mort.
Qu'au gré de ſes tranſports l'Empereur m'en puniſſe,

Mais auſſi, qu'il ſe juge, & ſe faſſe juſtice ;
Qu'il ſonge à nos deſtins, & lequel de nous deux
Eſt le plus criminel ou le plus malheureux.
Emporté par le feu d'un imprudent courage,
Je forme un vain projet, je me livre à ma rage,
Je me rends à l'eſpoir dont on vient me flatter ;
Voilà tous les forfaits qu'on me peut imputer.
Mon Pere... Mais, que dis-je ? il refuſe de l'être.
A quelle marque enfin puis-je le reconnoître ?
Il m'ôte ma Maîtreſſe, & l'Empire, & le jour ;
Voilà tous les préſens que m'a fait ſon amour.
Ne nous efforçons point d'émouvoir ſa tendreſſe,
Rien ne déſarmeroit ſa fureur vengereſſe ;
Et quand par mes efforts je pourrois l'attendrir,
Mes jours ne valent pas qu'il m'en coûte un ſoûpir.
Mais que veut-on de moi ?

SCENE IV.

ANDRONIC, GELAS.

GELAS.

Seigneur, c'eſt une Lettre
Qu'en ſecret dans vos mains j'ai promis de remettre.

ANDRONIC.

N'avez vous rien à dire ? & ne puis je ſavoir...

GELAS.

Non, Seigneur, je vous quitte, & j'ai fait mon devoir.

SCENE V.

ANDRONIC *seul.*

Est-il quelque remede au malheur qui m'accable !
Le Ciel me jette-t-il un regard favorable ?
Qui peut être touché de mon sort inhumain?
Lisons. Je ne saurois reconnoître la main.
Mais sur ces traits à peine ai-je porté la vue,
Que d'un trouble soudain mon ame s'est émue.
Je ne sais quel présage & quels secrets combats
Me causent des transports que je ne sentois pas.

(Il lit.)

Par un dernier effort appaisez votre Pere ;
Ne ménagez plus rien, Prince, pour vous sauver ;
Assurez une vie à l'Etat nécessaire,
Et songez qu'en mourant... Je ne puis achever.

(après avoir lu.)

O bonté sans exemple ! Adorable Princesse !
Quoi ! pour mes jours encor votre cœur s'intéresse ?
Oui, je n'en doute plus, mon cœur est éclairci,
Et vous seule avez droit de me parler ainsi.
Je connois votre voix, il me semble l'entendre.
A ce dernier effort aurois-je osé m'attendre ?
Abandonné de tous... Ah ! Prince trop heureux,
Par où mérites-tu des soins si généreux !
Non, ne nous plaignons plus de la rigueur d'un Pere :

Quels bienfaits me vaudroient autant que sa colere !
Irene, de vos vœux je me fais une loi ;
Vous voulez que je vive & c'est assez pour moi.
A vos moindres desirs je suis prêt à me rendre :
Mais, helas ! l'empereur voudra-t-il bien m'entendre ?
N'importe ; pour vous plaire il faut tout hazarder :
Ma fierté, ma fureur à l'amour doit céder.
Résous-toi donc, mon cœur, à cette violence ;
Surmonte ton orgueil, quoique sans espérance.
Princesse, recevez ce gage de ma foi,
Comme le plus pressant d'un homme tel que moi :
Mais après cet effort ; craignez d'en faire d'autres :
Pour conserver mes jours n'exposez point les vôtres ;
Ne tentez plus pour moi de dangereux secours,
Et laissez à mon sort son déplorable cours.
Holà, Gardes, quelqu'un.

SCENE VI.

ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.

SEigneur, que faut-il faire ?

ANDRONIC.

Sachez si je pourrois entretenir mon Pere ;
Si suspendant le cours de son ressentiment,
Il daigneroit encor m'écouter un moment.

SCENE VII.

ANDRONIC *seul.*

Que vais-je faire, ô Ciel! quelle triste entrevue!
Que dire à l'Empereur? quelle honte à sa vue?
Je vais donc lâchement implorer la bonté
D'un Pere qui me traite avec indignité?
Qui ne me fit jamais ni caresse, ni grace,
Qui me hait dans le cœur, dont la froideur me glace,
Qui fermant toute entrée à l'Amour paternel,
Ne voit plus dans son Fils qu'un Sujet criminel?
Pourrai-je seulement soutenir sa présence?
Il ne me répondra qu'avec un froid silence;
Son front ne m'offrira qu'un sévere dédain;
J'aurai le déplaisir de m'abaisser envain:
Est-il quelque malheur, est-il quelque supplice
Plus douloureux pour moi qu'un si dur sacrifice?
O rigoureuse loi d'un ascendant vainqueur!
Quels terribles assauts tu livres à mon cœur!



SCENE VIII.

ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.

PRéparez-vous, Seigneur, votre Pere s'approche.

ANDRONIC.

Dites plutôt mon Roi. Quel combat! quel reproche!
Je sens plus que jamais mon cœur se révolter.

SCENE IX.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, ASPAR.

L'EMPEREUR.

QU'on nous laisse. A mes pieds viendra-t-il se jetter?

ANDRONIC.

Par où commencerai-je, & qu'est-ce que j'espére?

L'EMPEREUR.

Je sens à son aspect redoubler ma colere.

ANDRONIC.

Allons, obéissons & ne balançons plus.
Vous me voyez, Seigneur, interdit & confus...

L'EMPEREUR.

Qu'attendez-vous de moi, Prince ? quelle espérance
Vous a fait en ces lieux souhaiter ma présence ?

ANDRONIC.

Ah ! loin de m'accabler, Seigneur, rassurez-moi.
Mes esprits sont saisis & de trouble & d'effroi.
Mon courage abattu succombe à ma tristesse.

L'EMPEREUR.

Un cœur comme le vôtre a-t-il tant de foiblesse ?

ANDRONIC.

Souvenez-vous, Seigneur, que je suis votre Fils.

L'EMPEREUR.

Et le plus dangereux de tous mes Ennemis.

ANDRONIC.

Le croyez-vous, Seigneur ? Ah, Ciel ! qu'osez-vous dire ?

L'EMPEREUR.

Ce qu'un juste courroux & la raison m'inspire.

ANDRONIC.

Que je suis malheureux !

L'EMPEREUR.

Bien moins que criminel.

ANDRONIC.

Ne quitterez-vous point ce sentiment cruel ?
Serez-vous pour un Fils inflexible & sévere ?

L'EMPEREUR.

Avez-vous donc été plus tendre pour un Pere ?

ANDRONIC.

Eh quoi, c'en est donc fait ! Il ne m'est plus permis,
Seigneur, de me donner le nom de votre Fils !

Et cependant, hélas! dans ce moment funeste,
Ce nom de tous mes biens est le seul qui me reste.
Oui, Seigneur, je n'oppose à ce juste courroux
Que ce sang, que ces traits que j'ai reçus de vous.
J'ose, dans mon cœur enfin, avec cette défense,
Me promettre toûjours un reste d'innocence.

L'EMPEREUR.

C'est là ce qui vous rend plus coupable à mes yeux;
Vous joignez à ce nom des noms trop odieux,
Ingrat, & sans frémir je ne puis reconnoître
Mon sang dans une rebelle, & mon fils dans un traître.

ANDRONIC.

Seigneur...

L'EMPEREUR.

Ce ne sont plus maintenant des soupçons;
Nous avons découvert toutes vos trahisons.
Allez, Prince, marchez où l'honneur vous convie.
Soulevez contre moi toute la Bulgarie,
Dans ces nobles emplois signalez votre bras;
D'autres crimes encore...

ANDRONIC.

Ah! ne le croyez pas.
Ne me reprochez point un crime imaginaire.

L'EMPEREUR.

Quoi, se rendre le chef d'un Peuple téméraire,
Traiter secrétement avec des révoltés,
Sont-ce là, dites-moi, des crimes inventés?
Que ne puis-je douter de ton ingratitude!
S'il m'en restoit encor la moindre incertitude,
Bien-tôt

Bien-tôt en ta faveur je ſaurois m'abuſer,
Et je te défendrois au-lieu de t'accuſer.
Mais de ta propre main j'ai vu le ſeing parjure,
Et mes yeux, dans mon cœur font taire la nature.
A quoi tendoient enfin ces perfides traités,
Ces aſyles offerts, ces ſecours acceptés,
Ces ſermens mutuels, cette coupable Ligue,
Qu'au Trône où dès long-tems un Pere te fatigue?
Répons-moi, ſi tu peux? As-tu quelques raiſons?
Ou plutôt, ſont-ce là toutes tes trahiſons?
Parle. Ton embarras ſuffit pour te confondre.

ANDRONIC.

Non, Seigneur, je ne puis ou n'oſe vous répondre.
Je ſuis moins ciminel que je ne le parois,
Et vous ne ſavez pas encor tous mes ſecrets.

L'EMPEREUR.

Quoi?

ANDRONIC.

De vos favoris la farouche conduite
Pourroit juſtifier le deſſein de ma fuite:
Sous le joug importun de leurs ſéveres loix,
Les cœurs les plus ſoumis murmurent quelquefois;
Et l'on doit imputer dans une jeune courage,
De tels égaremens aux foibleſſes de l'âge:
Mais je ne veux devoir ma défenſe qu'à vous:
Souffrez que je me jette encore à vos genoux:
Votre ame en ma faveur n'eſt elle point émue?
Quoi! loin de m'écouter, vous détournez la vue?
Votre cœur ſe refuſe aux tendres mouvemens
Qui devroient le ſaiſir dans ces triſtes momens?

Regardez-moi, Seigneur, avec des yeux de Pere:
Mais, hélas! je ne fais qu'aigrir votre colere.

L'EMPEREUR.

Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus?

ANDRONIC.

Non. D'en avoir tant dit je suis même confus.
Ah! ce n'est point l'horreur du coup qui me menace,
Qui m'a fait mandier une honteuse grace;
Et mon cœur en effet n'attendoit pas de vous,
Après tant de rigueurs, un traitement plus doux;
Je sais trop que pour moi vous êtes insensible,
Et la mort à mes yeux n'offre rien de terrible.
Si l'on ne m'eut contraint à cet indigne effort....

L'EMPEREUR.

C'est assez, je t'entens.

ANDRONIC.

Ordonnez de mon sort,
Hâtez le coup fatal d'une lente justice;
La vie est désormais mon plus cruel supplice;
Et je mourrois bientôt de honte & de regret
De m'être à vos genoux abaissé sans effet.

SCENE V.

L'EMPEREUR *seul.*

O Ciel! jusqu'où l'emporte une aveugle insolence?
C'est trop en sa faveur me faire violence.
Si l'on ne m'eut contraint à cet indigne effort,

Dit-il... Ah! ce mot ſeul décide de ſa mort.
Je ſuis trop éclairci, l'Impératrice l'aime:
Non, non, ce ne peut être une autre qu'elle même:
Irene a fait tracer cet odieux écrit
Qui d'un trouble fatal a rempli mon eſprit.
Tremblante pour ſes jours, à tous mes vœux contraire,
Elle a tout hazardé pour ce Fils téméraire:
Je n'en puis plus douter, le traître s'eſt trahi:
A d'autres loix enfin auroit-il obéi?
Et n'eut été l'eſpoir de plaire à ce qu'il aime,
Se fut-il jamais fait cet effort ſur lui-même?
De quel air l'inſolent s'eſt-il humilié?
Il excitoit ma haine au-lieu de ma pitié:
J'ai vu juſqu'à mes pieds ce ſuperbe courage,
De ſes reſpects forcés déſavouer l'hommage:
Il n'a pu ſoutenir un repentir trompeur,
Et ſa bouche a trahi la fierté de ſon cœur;
Dans quel tems? au moment que, malgré ma colere,
Le traître me faiſoit ſentir que j'étois Pere;
Que toute ma fureur m'alloit abandonner;
Que ſais-je? quand mon cœur eut pu lui pardonner.
Que cette lettre entre eux marque d'intelligence!
Vous n'abuſerez plus de mon trop d'indulgence,
Traîtres. Mais par quel charme ont-ils pu m'éblouir?
Comment ont ils oſé ſonger à me trahir?
Moi, qui par tant de ſoins & de perſévérance,
De pénétrer les cœurs poſſéde la ſcience?

Qui, par l'art que j'employe à cacher mes projets,
Connois tous les chemins, tous les détours secrets;
Qui, par ma politique & mon adresse à feindre,
Force tous mes Voisins, tous les Rois à me craindre?
Dans mon propre Palais, au milieu de ma Cour,
Je me vois le jouet d'un téméraire amour:
Deux perfides, sans art & sans expérience,
Aveuglant ma raison, & trompant ma prudence,
Démentent, par des feux mortels à mon honneur,
Tout ce que l'Univers publie en ma faveur.
Hélas! ils m'abusoient sans peine & sans étude;
Je n'avois de leur part aucune inquiétude;
Mon cœur de noirs soupçons n'étoit point combattu,
Et dormoit sur la foi de leur fausse vertu.
O malheureux Epoux! ô déplorable Pere!
Où dois-tu t'arrêter? où porter ta colere?
Leur juste châtiment ne peut être trop prompt;
Dans leur perfide sang étouffons cet affront:
Mais sur-tout ménageons leur mort avec prudence;
Par des chemins divers achevons ma vengeance;
Prévenons pour ma gloire un dangereux éclat;
Condamnons Andronic en criminel d'Etat;
Par un effort secret perdons l'Impératrice,
Et cachons à la fois son crime & son supplice.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC *seul.*

SErai-je encor long-tems dans cet état cruel ?
Pourquoi laisse-t-on vivre un Prince criminel?
Cette lenteur funeste, & cette incertitude
M'ont déja fait souffrir un supplice trop rude ;
Chaque instant qu'on ajoûte à mes jours malheureux,
Ne sert qu'à redoubler l'horreur que j'ai pour eux.
Viendra-t-on ? L'Empereur, après notre entrevue,
Peut-il laisser encor ma perte suspendue ?
Si par mes attentats il se croit outragé,
Ma honte & mon dépit ne l'ont que trop vengé.
Que je souffre ! Je céde à mon impatience.
Ciel ! qui vois mes combats, redouble ma constance :
Je ne puis résister à tout ce que je sens:
Mais enfin voici l'ordre & la mort que j'attens.



SCENE II.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS, CRISPE.

ASPAR.

SEigneur...

ANDRONIC.

Je vous entens, on veut que je périſſe.
Allons donc.

ASPAR.

Vous pouvez choiſir votre ſupplice ;
L'Empereur le permet.

ANDRONIC.

Sa bonté me ſurprend ;
Je le croyois moins tendre, & mon crime trop grand.
Je n'abuſerai point enfin de cette grace,
Et le coup de bien près va ſuivre la menace :
Qu'on me prépare un Bain; quand il faudra partir
Vous me trouverez prêt ; revenez m'avertir.

SCENE III.

ANDRONIC, GELAS, CRISPE.

ANDRONIC.

MAis, hélas! quel tranſport, quel mouvement me preſſe!

Que l'on me donne un siege. Il suffit, qu'on me
laisse.

(Crispe lui donne un siege.)

Sortez donc, à mes yeux n'offrez point vos douleurs:

Que servent à mes maux les soupirs & les pleurs!

SCENE IV.

ANDRONIC *seul.*

IL est tems de s'armer d'une noble constance.
Où se termine, hélas! toute mon espérance?
Sorti du plus beau Sang qu'adore l'Univers,
Maître dès le berceau de cent Peuples divers,
Quand je crois m'affranchir de l'affreux esclavage,
Dont le joug si long-tems fit gémir mon courage,
Quand les biens, les honneurs, la gloire, les plaisirs
Devoient s'offrir en foule à mes premiers desirs,
Je meurs; & dans le cours de mes jeunes années,
Je vois d'un coup fatal trancher mes destinées.
Mais quoi! toûjours en proie à la rigueur du sort,
Je ne puis de mes maux sortir que par la mort;
Il est à mon repos un si puissant obstacle
Qu'en ma faveur le Ciel ne peut faire un miracle;
Et tant que je vivrois, brûlé des mêmes feux,
Je serois criminel, ou serois malheureux:

Furieux ſans effet, Amant ſans eſpérance,
Contraint dans mon amour, contraint dans ma vengeance,
Pénétré de tendreſſe, agité de courroux,
Sans oſer ſignaler ni mes vœux, ni mes coups;
Ah! le Ciel me devoit être un peu moins contraire,
Laiſſer libre du moins ma flamme, ou ma colere,
M'offrir un cœur pour qui tout le mien put brûler,
Ou le ſang d'un Rival que je puſſe immoler.
Enfin, dans ces combats je ne ſaurois plus vivre,
Et je dois rendre grace au coup qui m'en délivre.
Oui, je ſuis réſolu. Mais que deviendrez-vous,
Irene? De mon Pere évitez le courroux.
Ma mort vous coûtera de dangereuſes larmes,
L'Empereur en prendra de terribles alarmes;
Et que ſais-je? Peut-être en ce moment fatal,
Il me condamne moins en Pere qu'en Rival.
Ah! penſer accablant, où mon cœur s'abandonne!
Quel péril pour Irene, ô Ciel! s'il la ſoupçonne!
Princeſſe, que je crains que ſes terribles coups,
Après m'avoir frappé, ne s'étendent ſur vous!
Voilà ce qui m'étonne, & non pas le ſupplice;
Mais je touche au moment du fatal ſacrifice.
Ciel! je t'offre ma mort, appaiſe ta rigueur,
Puiſſes-tu loin de moi porter ton bras vengeur!
Contre un barbare Epoux protége l'innocence;
Ne te laſſe jamais d'embraſſer ſa défenſe.



SCENE V.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS.

ANDRONIC.

POurquoi me montrez-vous un viſage interdit ?
Avez-vous fait, Aſpar, ce que je vous ai dit ?

ASPAR.

Oui, Seigneur, tout eſt prêt, je frémis de le dire.

ANDRONIC.

Tout eſt prêt? allons donc.

ASPAR.

O vertu que j'admire !
Gelas, menez le Prince.

SCENE VI.

ASPAR *ſeul.*

AH! dans ſon triſte ſort,
Je lui cache des maux plus cruels que ſa mort.
Siniſtre événement! exemple redoutable!
O perte pour l'Empire à jamais déplorable!
De quels coups après toi ſommes-nous menacés !



SCENE VII.

IRENE, NARCE'E, ASPAR.

IRENE.

NOn, je ne puis me rendre à tes foins empressés;
Je veux voir Andronic en ce moment funeste,
Narcée, & lui donner tout le tems qui me reste.
Que fait le Prince, Aspar? l'apprendrai-je à mon tour?

ASPAR.

Madame...

IRENE.

Expliquez-vous; parlez-moi sans détour.

ASPAR.

Auprès de l'Empereur un ordre exprès m'attire;
Vous saurez tout.

IRENE.

Allez, prenez soin de lui dire
Que je suis en ces lieux; enfin que je l'attens;
Prête à lui révéler des secrets importans.



SCENE VIII.

IRENE, NARCE'E.

NARCE'E.

MAis, que prétendez-vous, & qu'eſt-ce que vous faites ?
Madame, ſongez-vous à l'état où vous êtes ?
Hélas ! que je vous plains ! Mon cœur ſaiſi d'effroi
Regarde votre ſort...

SCENE IX.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

EUDOXE.

CIel ! qu'eſt ce que je vois ?
Quel eſt votre deſſein ? vous m'avez donc trompée ?
Quoi ! Madame, à mes bras n'êtes-vous échappée
Que pour courir ici par d'indignes douleurs,
Montrer que vous avez mérité vos malheurs ?
Quel ſuccès de mes ſoins ! Ah ! l'aurois-je pu croire
Que vous euſſiez ſi mal ménagé votre gloire ?

Que dira l'avenir, tout l'Empire, un Epoux?

IRENE.

O Ciel! pour ces conseils quel tems choisissez-vous?
Hélas! en ma faveur soyez plus indulgente.
Je vais mourir, Eudoxe, & mourir innocente:
Vous m'avez vu toûjours si soumise à vos loix,
Qu'il doit m'être permis d'y manquer une fois;
Calmez votre courroux, étouffez vos reproches;
Je commence à sentir les fatales approches;
Voilà le prompt effet du breuvage mortel
Qui consomme l'horreur de mon destin cruel.
Vos yeux en sont témoins, avec quelle industrie
Les traîtres ont voulu me cacher leur furie:
Mais tous leurs soins n'ont pu m'abuser un moment,
Et ma main & ma bouche ont pris avidement
Le vase criminel & la liqueur funeste
Qui de mes tristes jours va consommer le reste.

EUDOXE.

Ah! quittez ce dessein & cherchez du secours.

IRENE.

Voulez-vous de mes maux éterniser le cours?
Non, non, qu'à l'Empereur je serve de victime,
Il croit son Fils & moi noircis du même crime:
Ah! courons le chercher, il est près de ces lieux;
Venez mêler vos pleurs à nos tristes adieux:
Que les derniers regards de ce Prince fidele,
Lui fassent voir l'excès de ma douleur mortelle;
Qu'avant que d'expirer il apprenne aujourd'hui
Qu'Irene un seul moment ne vit pas après lui;
Que d'un joug importun mon ame dégagée,

Se montre toute entiere à la ſienne affligée ;
Qu'au même inſtant la mort briſant les mêmes
nœuds,
Nos eſprits en ſortant ſe rencontrent tous deux ;
Que rendue à celui pour qui ſeul j'étois née,
J'accompliſſe à la fin toute ma deſtinée.

SCENE X.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E, GELAS.

GELAS.

MAdame, où courez vous, & qu'allez-vous
chercher ?
Ah! plutôt de ces lieux il faut vous arracher ;
Evitez un objet qui déchire mon ame.

IRENE.

Andronic eſt donc mort ?

GELAS.

Il ne vit plus, Madame ;
Je viens en ce moment de le voir expirer
Dans le Bain que lui-même avoit fait préparer.

IRENE.

Soutenez-moi : je céde après ce coup funeſte :
Et vous, du ſort du Prince apprenez-moi le reſte.

GELAS.

Sans ſe plaindre un moment de ſon ſort inhumain,
Il nous fuit. Sans frémir il entre dans le Bain,
Offre ſes bras lui-même, en fait couper les veines,

Montre un cœur insensible au milieu de ses peines,
Et des flots de son sang qui coule à gros ruisseaux,
Bientôt du Bain fatal il voit rougir les eaux.
Cependant il pâlit, & ses yeux s'obscurcissent,
De moment en moment ses esprits s'affoiblissent,
Son ame avec son sang trop prompt à s'écouler,
Court au terme fatal...

IRENE.

Je me sens accabler.
Donnez un peu de tems à mon ame abattue.
C'est assez; achevez un discours qui me tue.

GELAS.

Il leve au Ciel les yeux pour la derniere fois,
Et prononce ces mots d'une mourante voix:
O mort! des malheureux unique & sûr asyle,
Je verrois toi, approche avec un œil tranquille,
Si du courroux vengeur dont je subis la loi,
La rigueur aujourd'hui ne tomboit que sur moi;
Je crains... En cet instant son ame s'est émue,
Il promene par-tout une inquiéte vue:
Pere cruel, dit-il, *d'un Fils infortuné*,
Je te rends tout le sang que tu m'avois donné;
N'en cherche point ailleurs pour assouvir ta rage.
Alors, de la parole il perd presque l'usage,
Il ne garde plus d'ordre en ses discours confus,
Ce ne sont que des mots toûjours interrompus;
Son esprit se confond, le trouble s'en empare,
En de vagues projets il s'emporte, il s'égare;
Il adresse sa voix à vous, à l'Empereur,
Paroît tantôt tranquille, & tantôt en fureur;
Enfin son sang s'épuise, & sa force succombe;
Sa tête sur son sein penche, chancele, tombe;

Il meurt, & tout ſon corps, ſanglant, pâle, glacé,
Ne nous en offre plus qu'un portrait éffacé :
Pour moi, le cœur percé de cette affreuſe image,
De ſes perſécuteurs je déteſte la rage,
Et craignant qu'on me faſſe un crime de mes pleurs,
Je vais en d'autres lieux renfermer mes douleurs.

SCENE XI.

IRENE, EUDOXE, NARCEE.

IRENE.

C'En eſt fait! à ſes yeux la lumiere eſt ravie;
Eclatez mes ſoupirs! ſa mort vous juſtifie.

EUDOXE.

Quoi donc?...

IRENE.

Regrets, tranſports juſqu'ici retenus,
Paroiſſez, il eſt tems; je ne vous contrains plus!
Il eſt mort! Ciel! quel ſang a-t-on oſé répandre?
Reçois du moins les pleurs que je donne à ta cendre,
Cher Prince, vois Irene, au bruit de ton malheur,
Ne ménager plus rien, expirer de douleur.
Mais, hélas! du poiſon l'atteinte ſe redouble,
Je ſens croître à la fois ma foibleſſe & mon trouble,
Et le mortel venin, par un injuſte effort,
Ravit à ma douleur la gloire de ma mort.

Non, non, je me trompois, ils agiffent ensemble,
Tous deux en même tems... L'Empereur vient, je tremble;
Ma peine à fon afpect vient de fe redoubler.

SCENE XII. & Derniere.

L'EMPEREUR, IRENE, EUDOXE, NARCÉE.

IRENE.

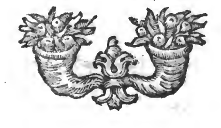
SEigneur, avant ma mort j'ai voulu vous parler.
Andronic eft puni, je meurs empoifonnée;
Vous l'avez foupçonné, vous m'avez foupçonnée.
Une lettre aujourd'hui tombée en votre main,
A fans doute achevé notre fort inhumain.
Elle venoit de moi: je pourrois vous le taire,
Puifque les traits étoient d'une main étrangere:
Sans honte je l'avoue: Eh! pourquoi le cacher?
C'eft le feul attentat qu'on me peut reprocher;
Au poids de nos vertus punit ou recompenfe:
Ni votre Fils, ni moi, jufqu'au dernier foupir,
N'avons jamais formé de criminel defir:
Il partoit pour me fuir. A mon devoir fidelle,
Mon cœur lui prefcrivoit une abfence éternelle:
C'eft dans ce même tems qu'un facrifice affreux,
A vos

A vos triſtes ſoupçons nous immole tous deux.
Ce jour à nos neveux va fournir une hiſtoire,
Un exemple d'horreur qu'ils auront peine à croire ;
Je ne vous dis plus rien. J'ai conſommé mon ſort,
Je paſſé ſans regret dans les bras de la mort,
Puiſqu'elle rompt les nœuds de l'Hymen qui nous lie.
Eudoxe, ménageons cet inſtant de ma vie,
Otez-moi de ces lieux, & que je puiſſe au moins
N'avoir en expirant que vos yeux pour témoins.

L'EMPEREUR.

Qu'entens-je? quel effroi, quelle pitié ſoudaine
S'empare de mon cœur, m'épouvante & me gêne!
Etoient-ils innocens ou coupables tous deux!
Je ne ſais : mais, hélas! que je ſuis malheureux!

FIN.



DÉMOCRITE
AMOUREUX,
COMÉDIE.

Par Monsieur REGNARD.

ACTEURS.

DE'MOCRITE.
AGE'LAS, *Roi d'Athenes.*
AGENOR, *Prince d'Athenes.*
ISMENE, *Princesse promise à Agélas.*
STRABON, *Suivant de Démocrite.*
CLE'ANTHIS, *Suivante d'Ismene.*
CRISEIS, *crue fille de Thaler.*
THALER, *Paysan.*
UN INTENDANT.
UN MAITRE-D'HOTEL.
OFFICIERS DU ROI.
LAQUAIS.

La Scene est à Athenes.



DÉMOCRITE AMOUREUX, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un désert & une caverne dans l'enfoncement.

SCENE PREMIERE.

STRABON *seul.*

Que maudit soit le jour où j'eus la fantaisie
D'être valet-de-pied de la Philosophie !
Depuis près de deux ans, je vis en cet endroit,
Mal vêtu, mal couché, buvant chaud, mangeant froid.

Suivant de Démocrite, en cette solitude,
Ce n'est qu'avec les ours que j'ai quelque habitude:
Pour un homme d'esprit comme moi, ce sont gens
Fort mal moriginés, & peu divertissans.
Quand je songe d'ailleurs à la méchante femme
Dont j'étois le mari ... Dieu veuille avoir son ame!
Je la crois bien défunte; & s'il n'étoit ainsi,
Le diable n'eut manqué de l'apporter ici.
Depuis vingt ans & plus son extrême insolence
Me fit quitter Argos, le lieu de ma naissance:
J'erre, depuis ce tems, de climats en climats:
Et j'ai dans ce désert enfin fixé mes pas.
Quelques maux que j'endure en ce lieu solitaire,
Je me tiens trop heureux d'avoir pu m'en défaire;
Et je suis convaincu que nombre de maris
Voudroient de leurs moitiés se voir loin à ce prix.
Thaler vient. Le manant, pour notre subsistance,
Chaque jour du village apporte la pitance.
Il nous fait bien souvent de fort mauvais repas:
Il faut prendre ou laisser, & l'on ne choisit pas.

SCENE II.

STRABON, THALER.

THALER, *portant une sporte de jonc, & une grosse bouteille garnie d'osier.*

Bonjour, Strabon.

STRABON.

Bonjour.

THALER.

Voici votre ordinaire.

STRABON.

Bon. Tant mieux. Aujourd'hui ferons-nous bonne chere ?
Depuis deux ans je jeûne en ce désert maudit.
Un jeûne de deux ans cause un rude appétit.

THALER.

Morgué, pour aujourd'hui j'ons tout mis par écuelle ;
Et c'est pis qu'une noce.

STRABON.

Ah! la bonne nouvelle!

THALER.

Voici dans mon panier des dattes, des pignons,
Des noix, des raisins secs, & quantité d'oignons.

STRABON.

Quoi, toûjours des oignons ! Esprit philosophique,
Que vous coûtez de maux à ce cadavre étique !

THALER.

Je vous apporte aussi cette bouteille d'iau
Que j'ai prise en passant dans le plus clair ruissiau.

STRABON.

Une bouteille d'eau! Le breuvage est ignoble.
Ce n'est donc pas chez vous un pays de vignoble ?
Tout est-il en oignons? N'y croît-il point de vin?

THALER.

Oui-dà: mais Démocrite, habile médecin,
Dit que du vin, sur-tout, on doit faire abstinence,
Quand on veut mourir tard.

STRABON.

Ah ! Ciel ! quelle ordonnance !
C'eſt mourir tous les jours que de vivre ſans vin.
Mais laiſſe Démocrite achever ſon deſtin :
C'eſt un homme biſarre, ennemi de la vie,
Qui voudroit m'immoler à la Philoſophie,
Me voir comme un fantôme ; & quand tu reviendras,
De grace, apporte-m'en le plus que tu pourras,
Mais du meilleur au moins, car c'eſt pour un malade,
Et je boirai pour toi la meilleure raſade.
Entends-tu, mon enfant ?

THALER.

Je n'y manquerai pas.

STRABON.

Où donc eſt Criſéis qui ſuit par-tout tes pas ?
J'aime encore le ſexe.

THALER.

Elle eſt, morgué, gentille :
Et Démocrite....

STRABON.

Etant, comme je crois, ta fille,
Ayant de plus tes traits, & cét air ſi charmant,
Elle ne peut manquer de plaire aſſurément.

THALER.

Oh ! ce ſont des effets de votre complaiſance.
Mais elle n'eſt pas tant ma fille que l'on penſe.

STRABON.

Comment donc ?

THALER.

Bon ! qui ſait d'où je venons tretous.

STRABON.

C'eſt donc la mode auſſi d'en uſer parmi vous
Comme on fait à la ville, où l'on voit d'ordinaire
Qu'on ne ſe pique pas d'être enfant de ſon pere?

THALER.

Suffit, je m'entends bian Mais enfin, m'eſt avis
Que votre Démocrite en tient pour Criſéis.

STRABON.

Pour Criſéis?...

THALER.

Il a l'ame un tantet férue.

STRABON.

Bon! bon!

THALER.

Je vous ſoutiens que je ne ſuis pas grue:
Je flaire un amoureux, voyez-vous, de cent pas.
Je vois qu'il eſt fâché quand il ne la voit pas.

STRABON.

Il eſt tout occupé de la philoſophie.

THALER.

Qu'importe? Quand on voit une fille jolie...
Le diable eſt bien malin, & fait ſouvent ſon coup.

STRABON.

Parbleu, je le voudrois, m'en coutât-il beaucoup.

THALER.

Mais vous, qui près de lui paſſez ainſi la vie,
Que diantre faites-vous tout le jour?

STRABON.

Je m'ennuie:
Voilà tout mon emploi.

THALER.

Bon! vous vous moquez bian;

Et peut-on s'ennuyer lorfque l'on ne fait rian?

STRABON.

Animé d'une ardeur vraiment philofophique,
Je m'étois figuré que, dans ce lieu ruftique,
Je ferois affranchi du commerce des fens,
Et n'aurois pour mon corps nuls foins embarraf-
fans;
Qu'entierement défait de femme & de ménage,
Les paffions fur moi n'auroient nul avantage:
Mais je me fuis trompé, ma foi, bien lourdement;
Le corps contre l'efprit regimbe à tout moment.

THALER.

Et que fait Démocrite en cette grotte obfcure?

STRABON.

Il rit.

THALER.

Il rit! De quoi?

STRABON.

De l'humaine nature.
Il foutient, par raifons, que les hommes font tous
Sots, vains, extravagans, ridicules & fous.
Pour les fuir, tout le jour il eft dans fa caverne;
Et la nuit, quand la Lune allume fa lanterne,
Nous grimpons l'un & l'autre au fommet des ro-
chers,
Plus élevés cent fois que les plus hauts clochers,
Aux aftres, en ces lieux, nous rendons nos vifites;
Nous voyons Jupiter avec fes Satellites;
Nous favons ce qui doit arriver ici bas;
Et je m'inftruits pour faire un jour des almanachs.

THALER.

Des almanachs! morgué, j'en voudrois favoir faire.

STRABON.

Hé bien! changeons d'état, ce n'eſt pas une affaire.
Demeure dans ces lieux, & moi, j'irai chez toi.
Tu deviendras ſavant: tu ſauras, comme moi,
Que rien ne vient de rien; & que des particules...
Rien ne retourne en rien; de plus, les corpuſcu-
les...
Les atomes, d'ailleurs, par un ſecret lien,
Accrochés dans le vuide... Entends-tu bien?

THALER.

Fort bien.

STRABON.

Que l'ame & que l'eſprit n'eſt qu'une même choſe;
Et que la vérité que chacun ſe propoſe,
Eſt dans le fond d'un puits.

THALER.

Elle peut s'y cacher;
Je ne crois pas, tout franc, que j'aille l'y chercher.

STRABON.

Mais, raillerie à part, achete mon office;
Tu pourras dès ce jour entrer en exercice:
J'en ferai bon marché.

THALER.

C'eſt bien l'argent, ma foi,
Qui nous arrêteroit! J'ai, ſi je veux, de quoi
Faire aller un carroſſe, & rouler à mon aiſe.

STRABON.

Et comment as-tu fait cela, ne te déplaiſe?

THALER.

Comment? Je le ſais bian, il ſuffit.

STRABON.

Mais encore?

Aurois-tu par hafard trouvé quelque tréfor?

THALER.

Que fait-on?

STRABON.

Un tréfor? En quel lieu peut-il être?
Dis-moi.

THALER.

Bon! Queuque fot!... Vous jaferiez peut-être?

STRABON.

Non, ma foi.

THALER.

Votre foi?

STRABON.

Je veux être un maraud,
Si...

THALER.

Vous me promettez?...

STRABON.

Parle donc au plutôt.
Eft-il loin d'ici?

THALER, *tirant un riche bracelet.*

Non; le voilà dans ma poche.

STRABON, *à part.*

Le coquin, dans le bois a volé quelque coche.
(*à Thaler.*)
Jufte Ciel! d'où te vient ce bijoux plein de feu?

THALER.

De notre femme.

STRABON.

Ah! ah! de ta femme? A quel jeu
L'a-t-elle donc gagné?

THALER.

Bon! eft-ce mon affaire?

SCENE III.

DEMOCRITE, STRABON, THALER.

THALER.

Mais, Démocrite vient. Motus, il faut se taire.

DEMOCRITE, *à part.*

Suivant les anciens & ce qu'ils ont écrit,
L'homme est, de sa nature, un animal qui rit;
Cela se voit assez, mais pour moi, sans scrupule,
Je veux le définir animal ridicule.

STRABON, *à Thaler.*

Ce début n'est pas mal.

DEMOCRITE, *à part.*

Il est à tout moment,
La dupe de lui-même & de son changement.
Il aime, il hait, il craint, il espére, il projette,
Il condamne, il approuve, il rit, il s'inquiéte,
Il se fâche, il s'appaise, il évite, il poursuit,
Il veut, il se repent, il éleve, il détruit;
Plus léger que le vent, plus inconstant que l'onde,
Il se croit en effet le plus sage du monde:
Il est sot, orgueilleux, ignorant, inégal:
Je puis rire, je crois, d'un pareil animal.

STRABON, *à Démocrite.*

Dans ce panégyrique où votre esprit s'aiguise,
La femme, s'il vous plait, n'est-elle pas comprise?

DEMOCRITE.

Oui, ſans doute.

STRABON.

En ce cas, je ſuis de votre avis.

DEMOCRITE, *à Thaler.*

Ah! vous voilà, bon homme? Où donc eſt Criſéis?

THALER.

Je l'attendois ici, j'en ai le cœur en peine;
Elle s'eſt amuſée au bord de la fontaine.
Elle tarde, cela commence à me fâcher.
Elle viendra bientôt, car je vais la chercher.

SCENE IV.

DEMOCRITE, STRABON.

STRABON.

Nous ſommes dans ces lieux, à l'abri des viſites
Des ſots écornifleurs & des froids paraſites;
Car je ne penſe pas que nul d'entre eux jamais
Y puiſſe être attiré par l'odeur de nos mets.
Voudriez-vous tâter, dans cette conjecture,
D'un repas apprêté par la ſeule nature?
(*il tire ſon dîner.*)

DEMOCRITE.

Toûjours boire & manger! Carnacier animal,
C'eſt bien fait, ſuis toûjours ton appétit brutal.
Le corps, ce poids honteux, où l'ame eſt aſſervie,
T'occupera-t-il ſeul le reſte de ta vie?

STRABON.

Quand je nourris le corps, l'esprit s'en porte
mieux.

DEMOCRITE.

Ame ſtupide & graſſe !

STRABON.

Elle eſt graſſe à vos yeux ;
Mais mon corps, en revanche, eſt maigre, dont
j'enrage.
Je ſuis las à la fin de tout ce badinage;
Et, ſi vous ne quittez ces lieux où nous voilà,
Je ſerai bien contraint, moi, de vous planter là.
Je ſuis un parchemin, mon corps eſt diaphane.

DEMOCRITE.

Va, fuis de devant moi; retire-toi, profane,
Puiſque ton cœur eſt plein de ſentimens ſi bas:
Aſſez d'autres, ſans toi, ſuivront ici mes pas.
Je voulois te guérir de tes erreurs funeſtes,
Te mener par la main aux régions céleſtes,
Affranchir ton eſprit de l'empire des ſens:
Tu ne mérites pas la peine que je prends,
Animal ſenſuel, qui n'oſerois me ſuivre!

STRABON.

Senſuel, j'en conviens, j'aime à manger pour
vivre;
Mais on ne dira pas que je ſois amoureux.

DEMOCRITE.

Qu'entends-tu donc par-là ?

STRABON.

J'entends ce que je veux;
Et vous, ce qu'il vous plait.

DEMOCRITE, *à part.*

Sauroit-il ma foiblesse ?

(*haut.*)

Mais ce n'est pas à moi que ce discours s'adresse ?

STRABON.

Etes-vous amoureux, pour relever ce mot?

DEMOCRITE.

Démocrite amoureux!

STRABON.

Seriez-vous assez sot

Pour donner, comme un autre, en l'erreur populaire ?

DEMOCRITE, *à part.*

Cela n'est que trop vrai.

STRABON.

Vous chercheriez à plaire,

Et feriez le galant! J'en rirois tout mon soul.

Mais je vous connois trop, vous n'êtes pas si fou.

DEMOCRITE, *à part.*

Que je souffre en dedans, & qu'il me mortifie!

STRABON.

Vous avez le rempart de la philosophie;

Et lorsque le cœur veut s'émanciper par fois,

La raison aussi-tôt lui donne sur les doigts.

DEMOCRITE.

Il est des passions que l'on a beau combattre,

On ne sauroit jamais tout-à-fait les abattre:

Sous la sagesse envain on se met à couvert,

Toûjours par quelque endroit notre cœur est ouvert:

L'homme fait malgré lui souvent ce qu'il condamne.

STRABON.

Va, fuis de devant moi; retire-toi, profane,
Puiſque ton cœur eſt plein de ſentimens ſi bas:
Aſſez d'autres, ſans toi, ſuivront ailleurs mes pas.
Animal ſenſuel!

DEMOCRITE.

Quoi! tu crois donc que j'aime?

(*à part.*)

Je voudrois me cacher ce ſecret à moi-même.

STRABON.

Le Ciel m'en garde! Mais j'ai cru m'appercevoir
Que les filles vous font encor plaiſir à voir.
Votre humeur ne m'eſt pas tout-à-fait bien connue,
Ou Criſéis par fois vous réjouit la vue.

DEMOCRITE.

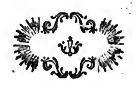
D'accord: ſon cœur novice à l'infidélité,
Par le commerce humain n'eſt point encor gâté;
La vérité ſe voit en elle toute pure:
C'eſt une fleur qui ſort des mains de la nature.

STRABON.

Vous avez fait divorce avec le genre humain,
Mais vous vous raccrochez encore au féminin.

DEMOCRITE.

Tu te moques de moi.



SCENE V.

CRISEIS, DEMOCRITE, STRABON.

DEMOCRITE.

MAis Criséis s'avance.
Sur son front pudibond brille son innocence.

CRISEIS.

Je cherche ici mon pere, & ne le trouve pas;
Jusqu'assez près d'ici j'avois suivi ses pas.
Ne l'avez-vous point vu? Dites-moi, je vous prie,
Seroit-il retourné?

DEMOCRITE, *à part.*

Dans mon ame attendrie,
Je sens, en la voyant, la raison & l'amour,
L'homme & le Philosophe, agités tour-à-tour.

STRABON.

N'avez-vous point, la Belle, en votre promenade,
Donné, sans y penser, près de quelque embuscade?
On trouve quelquefois, au milieu des forêts,
Des Sylvains pétulans, des Faunes indiscrets,
Qui, du soir au matin, vont à la picorée;
Et n'ont nulle pitié d'une fille égarée.

CRISEIS.

Jamais je ne m'égare, &, grace à mon destin,
Je ne rencontre point telles gens en chemin.
Je m'étois arrêtée au bord d'une fontaine
Dont le charmant murmure & l'onde pure & saine
M'invitoient à laver mon visage & mes mains.

STRABON.

C'eſt auſſi tout le fard dont j'uſe les matins.

DEMOCRITE.

Tu vois, Strabon tu vois; c'eſt la pure nature;
Son teint n'eſt point encor nourri dans l'impoſture;
Elle doit ſon éclat à la ſeule beauté.

STRABON.

Son viſage eſt tout neuf, & n'eſt point frelaté.

DEMOCRITE, *à Criſéis.*

Ce fard que vous prenez au bord d'une onde claire,
Fait voir que vous avez quelque deſſein de plaire.

CRISEIS.

D'autres ſoins en ces lieux m'occupent tout le jour.

DEMOCRITE.

Sauriez-vous, par haſard, ce que c'eſt...

CRISEIS.

Quoi?

DEMOCRITE.

L'amour.

CRISEIS.

L'amour?

STRABON.

Oui, l'amour.

CRISEIS.

Non.

DEMOCRITE.

(*à part.*) Je veux vous en inſtruire.
Je tremble, & je ne ſais ce que je vais lui dire.

STRABON, *à part, à Démocrite.*

Quoi! vous qui raiſonnez philoſophiquement,
Qui parlez à vos ſens impérativement,
Qui voyez face à face étoiles & planetes,

Une fille vous met en l'état où vous êtes !
Vous tremblez ! Allons donc, montrez de la vigueur.

DEMOCRITE, *à part.*

Tant de trouble jamais ne regna dans mon cœur.
(à Criséis)
L'amour est, en effet, ce qu'on a peine à dire ;
C'est une passion que la nature inspire,
Un appétit secret dans le cœur répandu,
Qui meut la volonté de chaque individu
A se perpétuer & rendre son espece ...

STRABON, *à part, à Démocrite.*

Pour un homme d'esprit vous parlez mal tendresse.
(à Criséis)
L'amour, ne vous déplaise, est un je ne sais quoi,
Qui vous prend, je ne sais ni par où ni pourquoi;
Qui va je ne sais où ; qui fait naître en notre ame
Je ne sais quelle ardeur que l'on sent pour la femme,
Et ce je ne sais quoi, qui paroît si charmant,
Sort enfin de nos cœurs, & je ne sais comment.

CRISEIS.

Vous me parlez tous deux une langue étrangere;
Et moins qu'auparavant je connois ce mystere.
L'amour n'est pas, je crois, facile à pratiquer,
Puisqu'on a tant de peine à pouvoir l'expliquer.
Mon esprit est borné ; je ne veux point apprendre
Les choses qui me font tant de peine à comprendre.

STRABON.

En exerçant l'amour, vous le comprendrez mieux.

SCENE VI.

AGELAS & AGENOR, *en habits de Chasseurs*, DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON.

STRABON.

Qui peut si brusquement nous surprendre en
ces lieux?

AGELAS, *à Agénor.*

Demeurons dans ce bois; laissons aller la chasse.
Attendons quelque tems, que la chaleur se passe.
(Il apperçoit Criséis.)
Mais, que vois-je?

STRABON, *à part, à Démocrite & à Criséis.*

Voilà peut-être de ces gens
Qui vont par les forêts détrousser les passans.

CRISEIS, *à part, à Strabon.*

Pour moi, je ne vois rien dans leur air qui m'étonne.

AGELAS, *à Agénor.*

Approchons. Que d'appas! Ciel! l'aimable personne!
Et comment se peut-il que ces sombres forêts
Renferment un objet si doux, si plein d'attraits?

STRABON, *à part, à Démocrite & à Criséis.*

Tout cela ne vaut rien. Ces gens-ci, dans leur
course,
Paroissent en vouloir plus au cœur qu'à la bourse.

Sauvons-nous.

AGELAS; *à Criséis.*

Permettez qu'en ce sauvage endroit
On rende à vos appas l'hommage qu'on leur doit;
Souffrez...

DEMOCRITE, *à Agélas.*

Plus long discours seroit fort inutile.
Vous êtes égarés du chemin de la ville,
Cela se voit assez: mais, quand il vous plaira,
Dans la route bientôt Strabon vous remettra.

AGELAS.

Un cerf que nous poussons depuis trois ou quatre heures,
Nous a, par lès détours, conduits dans ces demeures;
Et j'ai mis pied à terre en ces lieux détournés...

DEMOCRITE.

Vous êtes donc chasseurs?

AGELAS.

Des plus déterminés.

DEMOCRITE.

Ah! je m'en réjouis. Prendre bien de la peine,
Se tuer, s'excéder, se mettre hors d'haleine;
Interrompre au matin un tranquille sommeil;
Aller dans les forêts prévenir le soleil;
Fatiguer de ses cris les échos des montagnes;
Passer en plein midi les guerets, les campagnes;
Dans les plus creux vallons fondre en désespérés,
Percer rapidement les bois les plus fourrés,
Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un chien pour guide,
Pour faire fuir un cerf qu'une feuille intimide;
Manquer la bête enfin, après avoir couru,
Et revenir bien tard, mouillé, las & recru,

Eſtropié ſouvent: dites-moi, je vous prie;
Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie?

AGENOR.

Ces occupations & ces nobles travaux
Sont les amuſemens des plus fameux héros;
Et, lorſqu'à leurs ſouhaits ils ont calmé la terre;
Ils mêlent dans leur jeux l'image de la guerre.

AGELAS.

Mais, ſans trop témoigner de curioſité,
Peut-on ſavoir quelle eſt cette jeune beauté?

STRABON.

De quoi vous mêlez-vous?

AGENOR

On ne peut voir paroître
Un ſi charmant objet ſans vouloir le connoître.

STRABON.

Allez courir vos cerfs, s'il vous plait.

AGENOR.

Sais-tu bien
A qui tu parles là?

STRABON.

Moi? non, je n'en ſais rien.

AGENOR.

Sais-tu que c'eſt le Roi?

STRABON.

Le Roi! Soit. Que m'importe?

AGENOR.

Mais voyez ce maraud, de parler de la ſorte!

STRABON.

Maraud! Sachez, Monſieur, que ce n'eſt point mon nom,
Et, ſi vous l'ignorez, je m'appelle Strabon;

Philofophe fublime autant qu'on le peut être,
Suivant de Démocrite; & vous voyez mon maître.

AGELAS.

Quoi! je verrois ici cet homme fi divin,
Cet efprit fi vanté, ce Démocrite, enfin,
Que fon profond favoir jufques aux Cieux éleve?

STRABON.

Oui, Seigneur, c'eft lui-même; & voici fon éleve.

AGELAS, *à Démocrite.*

Pardonnez, s'il vous plait, mes indifcrétions;
Je trouble avec regret vos méditations:
Mais la longue fatigue & le chaud qui m'acca-
ble...

DEMOCRITE.

Vous venez à propos, nous nous mettions à table;
Vous prendrez votre part d'un très-frugal repas:
Mais il faut excufer, on ne vous attend pas.

STRABON, *à Agélas, lui préfentant la fporte.*

Ce fera de bon cœur, & fans cérémonie.

AGELAS.

De manger à préfent je ne fens nulle envie;
Mais je veux toutefois, fortant de ce défert,
Vous rendre le repas que vous m'avez offert.

STRABON.

Sire, vous vous moquez.

AGELAS.

Je veux que dans une heure
Vous quittiez tous les deux cette trifte demeure
Pour venir à ma Cour.

DEMOCRITE.

Qui? nous, Seigneur?

AGELAS.

Oui, vous.

STRABON, *à part.*

Que je m'en vais manger!

AGELAS.

Vous viendrez avec nous

DEMOCRITE.

Moi, que j'aille à la Cour? Grand Dieu! qu'irois-je y faire?
Mon esprit peu liant, mon humeur trop sincere,
Ma maniere d'agir, ma critique & mes ris
M'attireroient bientôt un monde d'ennemis.

AGELAS, *à Démocrite.*

Je serai votre appui, quoiqu'on dise ou qu'on fasse.
Je vous demande encore une seconde grace,
Et votre cœur, je crois, n'y résistera pas:
C'est que ce jeune objet accompagne vos pas.
[*à Criséis.*]
Y répugneriez-vous?

CRISEIS.

Je dépends de mon pere;
Sans son consentement je ne saurois rien faire:
Mais j'aurois grand plaisir de le suivre en des lieux
Où l'on dit que tout rit, que tout est somptueux;
Où les choses qu'on voit sont pour moi si nouvelles,
Les hommes si bien faits!

STRABON, *à part.*

Les femmes si fidelles!

DEMOCRITE, *à Criséis.*

Que vous connoissez mal les lieux dont vous parlez!

CRISEIS, *à Démocrite.*

Je les connoîtrai mieux bientôt, si vous voulez.

Vous avez fur mon pere une entiere puiffance,
Vous n'avez qu'à parler.

DEMOCRITE.

Vous vous moquez, je pense.
Examinez-moi bien; ai-je, du bas en haut,
Pour être courtifan, la taille & l'air qu'il faut?

CRISEIS.

J'attends de vos bontés cette faveur extrême;
Ne me refufez pas.

DEMOCRITE, *à part.*

Pourquoi faut-il que j'aime?
(*à Agélas.*)
Mais, Seigneur...

AGELAS, *à Démocrite.*

A mes vœux daignez tout accorder;
Songez qu'en vous priant, j'ai droit de commander.
Je le veux.

DEMOCRITE.

Il fuffit.

AGELAS.

La réfiftance eft vaine.
J'ai des gens, des chevaux dans la route prochaine;
Pour fe rendre en ces lieux on va les avertir.
Toi, prends foin, Agénor, de les faire partir.
(*à Démocrite.*) (*à Agénor.*)
Je vous laiffe. Sur-tout cette aimable perfonne...

AGENOR, *à Agélas.*

Qu'à mes foins diligens votre cœur s'abandonne.



SCENE VII.

DEMOCRITE, AGENOR, THALER, CRISEIS, STRABON.

THALER, *à Criséis.*

MOrgué, je n'en puis plus; je vous cherche par-tout.
J'ai couru la forêt de l'un à l'autre bout,
Sans pouvoir...

STRABON, *à Thaler.*

Paix, tais-toi; va plier ton bagage:
Nous allons à la Cour; on t'a mis du voyage.

THALER.

A la Cour!

STRABON.

Oui, parbleu,

THALER.

Tu te gausses de moi.

STRABON.

Non: le Roi veut te voir; il a besoin de toi.

THALER.

Pargué, j'irai fort bian, sans répugnance auqueune;
Pourquoi non? M'est avis que j'y ferai forteune.

AGENOR, *à Criséis.*

Ne perdons point de tems, suivons notre projet.

STRABON.

Partons quand vous voudrez, mon paquet est tout fait.

DEMOCRITE.

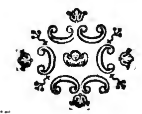
(*à part.*) (*à Criséis.*)

Quel voyage, grands Dieux! C'eſt à votre priere
Que je fais une choſe à mon cœur ſi contraire.
Mais pour vous, Criſéis, que ne feroit-on pas?
(*à part.*)
Que je ſens là-dedans de trouble & de combats!

SCENE VIII.

STRABON *ſeul.*

ADieu, forêts, rochers; adieu, caverne obſcure,
Inſenſibles témoins des peines que j'endure;
Adieu, tigres, ours, cerfs, daims, ſangliers & loups.
Si, pour philoſopher, je reviens parmi vous,
Je veux qu'une panthere, avec ſa dent gloutonne,
Ne faſſe qu'un repas de toute ma perſonne.
Je ſuis votre valet. Loin de ce triſte lieu,
Je vais boire & manger. Bonjour. Bonſoir. Adieu.



ACTE II.

Le Théâtre représente le Palais d'Agélas Roi d'Athenes.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, CLEANTHIS.

CLEANTHIS.

Si j'avois le fecret de deviner la caufe
Du chagrin qu'à mes yeux votre vifage expofe,
De cet ennui foudain qui vous tient fous fes loix,
Nous nous épargnerions deux peines à la fois;
Moi, de le demander, & vous, de me le dire:
Mais, puifque fans parler je ne puis m'en inftruire,
Dites-moi, s'il vous plait, depuis une heure ou deux,
Quel nuage a troublé l'éclat de vos beaux yeux?
Quel fujet vous oblige à répandre des larmes?
Le Roi plus que jamais eft épris de vos charmes;
Il vous aime; & de plus, une fuprême loi
L'oblige à vous donner & fa main & fa foi:
Et quand même il romproit une fi douce chaîne,
Agénor eft un Prince affez digne d'Ifmene:
Je fais qu'il vous adore, & qu'il n'ofe à vos yeux,
Par refpect pour le Roi, faire éclater fes feux.

ISMENE.

Je veux bien avouer qu'un manque de couronne

Eſt l'unique défaut qui ſoit en ſa perſonne,
Et qu'Agénor auroit tous les vœux de mon cœur,
S'il étoit un peu moins ſenſible à la grandeur.
Mais enfin, un chagrin que je ne puis comprendre,
Ma chere Cléanthis, eſt venu me ſurprendre:
Je le chaſſe, il revient; & je ne ſais pourquoi,
Ce jour, plus qu'aucun autre, il cauſe mon effroi.

CLEANTHIS.

On ne peut vous ôter le ſceptre & la couronne,
Et le rang glorieux que le deſtin vous donne:
Je vous l'apprends encor, ſi vous ne le ſavez:
J'en ſuis un peu la cauſe, & vous me le devez.

ISMENE.

Comment?

CLEANTHIS.

Ecoutez-moi. La Reine, votre mere,
Abandonnant Argos où mourut votre pere,
Par un ſecond hymen, épouſa le feu Roi
Qui regnoit en ces lieux, mais avec cette loi,
Que, ſi d'aucun enfant il ne devenoit pere,
Du trône Athénien vous ſeriez l'héritiere,
Et que ſon ſucceſſeur deviendroit votre époux.
La Reine eut une fille; &, l'aimant moins que vous,
Elle trouva moyen de changer cette fille,
Et de mettre un enfant pris d'une autre famille,
De même âge à-peu-près, mais moribond, malſain,
Et qui mourut auſſi, je crois, le lendemain.
Moi, j'allai cependant, ſans tarder davantage,
Porter nourrir l'enfant dans un lointain village.

Un pauvre payſan, que l'or ſut engager,
De ce fardeau pour moi voulut bien ſe charger.
Je lui dis que de moi l'enfant tenoit naiſſance,
Qu'il devoit avec ſoin élever ſon enfance :
Je lui cachai toûjours ſon nom & ſon pays :
Le pâtre crut enfin tout ce que je lui dis.
Quinze ans ſe ſont paſſés depuis cette aventure,
Votre mere a payé les droits à la nature ;
Et depuis ce long-tems, aucun mortel, je crois,
N'a pu de cette fille avoir ni vent ni voix.

ISMENE.

Je ſais depuis long-tems ce que tu viens de dire ;
Ta bouche avoit déja pris ſoin de m'en inſtruire :
Ce ſouvenir encore augmente ma terreur,
Et vient juſtifier le trouble de mon cœur.
N'as-tu point remarqué qu'au retour de la chaſſe,
Le Roi, rêveur, diſtrait, a paru tout de glace ?
Ses regards inquiets m'ont dit ſon embarras :
Il ſembloit m'éviter & détourner ſes pas.
Ah ! Cléanthis, je crains que quelque amour nouvelle
Ne lui faſſe...

CLEANTHIS.

Ah! voilà l'ordinaire querelle.
C'eſt une étrange choſe ! il faut que les amans
Soient toûjours de leurs maux les premiers inſtrumens.
Qu'un homme, par hazard, ait détourné la vue
Sur quelque objet nouveau qui paſſe dans la rue ;
Qu'il ait paru rêveur, enjoué, gai, chagrin ;
Qu'il n'ait pas ri, pleuré, parlé, que ſais-je, enfin ?
Voilà la jalouſie auſſi-tôt en campagne :

D'une mouche on lui fait une grosse montagne :
C'est un traître, un ingrat ; c'est un monstre odieux
Et digne du courroux de la terre & des cieux.
Il faut aller plus doux dans le siecle où nous sommes.
On doit, par fois, passer quelque fredaine aux hommes,
Fermer souvent les yeux ; bien entendu, pourtant,
Que tout cela se fait à la charge d'autant.

ISMENE.

Pour un cœur délicat qu'un tendre amour engage,
Un calme si tranquille est d'un pénible usage :
Toûjours quelque soupçon renaît pour l'alarmer.
Ah ! que tu connois mal ce que c'est que d'aimer !

CLEANTHIS.

Oui, je me suis d'aimer par fois licenciée ;
J'ai fait pis, je me suis dans Argos mariée.

ISMENE.

Toi, mariée !

CLEANTHIS.

Oui, moi ; mais à mon grand regret.
Autant que je le puis, je tiens le cas secret.
Avant que les destins, touchés de ma misere,
Eussent fixé mon sort auprès de votre mere,
J'avois fait ce beau coup ; mais, à vous dire vrai,
Ce mariage-là n'étoit qu'un coup d'essai :
J'avois pris un mari brutal, jaloux, bisarre,
Gueux, joueur, débauché, capricieux, avare,
Comme ils sont presque tous : je l'ai tant tourmenté,
Excédé, maltraité, rebuté, molesté,

Qu'il

Qu'il m'a privée enfin de sa vue importune;
Le diable l'a mené chercher ailleurs fortune.

ISMENE.

Est-il mort ?

CLEANTHIS.

Autant vaut Depuis vingt ans & plus
Qu'il a pris son parti, nous ne nous sommes vus;
Et quand même en ces lieux il viendroit à paroître,
Nous nous verrions, je crois, tous deux sans nous connoître.
J'ai bien changé d'état; & lorsqu'il s'en alla,
Je n'étois qu'une enfant haute comme cela.

ISMENE.

Ta belle humeur pourroit me sembler agréable,
Si de quelque plaisir mon cœur étoit capable.

CLEANTHIS.

Pour chasser le chagrin, Madame, où je vous vois,
Consentez, je vous prie, à venir avec moi,
Pour voir un animal qu'en ces lieux on amene,
Et que le Prince a pris dans la forêt prochaine.
Il tient, à ce qu'on dit, & de l'homme & de l'ours;
Il parle quelquefois, & rit presque toûjours.
On appelle cela, je pense un Démocrite.

ISMENE.

Tu rends assurément peu d'honneur au mérite.
L'animal dont tu fais un portrait non commun,
Est un grand philosophe.

CLEANTHIS.

Hé! n'est-ce pas tout un ?

ISMENE.

Tu peux aller le voir ; mais pour moi, je te prie,
Laiſſe-moi quelque tems toute à ma rêverie ;
J'en fais mon ſeul plaiſir. Tout ce que tu m'as dit,
Et mes jaloux ſoupçons, m'occupent trop l'eſprit.

CLEANTHIS

Quelqu'un s'avance ici. Je m'en vais vous conduire,
Et reviendrai pour voir cet homme qu'on admire.

SCENE II.

STRABON *ſeul, en habit de Cour.*

QUand on a de l'eſprit, ma foi, vive la Cour :
C'eſt-là qu'il faut venir ſe montrer au grand jour ;
Et c'eſt mon centre, à moi. Bon vin, bonne cuiſine ;
J'ai calmé les fureurs d'une guerre inteſtine.
J'ai, d'abord, pris ma part de deux repas exquis ;
Et me voilà déjà vêtu comme un Marquis.
Cela me ſied bien. Mais, quelqu'un ici s'avance...

SCENE III.

THALER *en habit de Cour par-deſſus ſon habit de payſan,* STRABON.

STRABON.

C'Eſt Thaler. Juſtes Dieux ! quelle magnificence !

THALER, *vers la porte d'où il ſort, à des Domeſtiques qui éclatent de rire.*

Oh! dame! voyez-vous! tout franc, je n'aime pas
Qu'on ſe rie à mon nez, & qu'on ſuive mes pas.
Si quelqu'un vient encor ſe gauſſer davantage,
Je lui ſangle d'abord mon poing par le viſage.

STRABON.

D'où te vient, mon enfant, l'humeur où te voilà!

THALER, *à Strabon.*

Morgué, je ne ſais pas quelle graine c'eſt là.
Ils ſont un régiment de diverſes figures,
Jaune, gris, vard, enfin de toutes les peintures,
Qui ſont tous après moi comme des poſſédés.
(*allant vers la porte.*)
Palſangué, le premier...

STRABON.

C'eſt qu'ils ſont enchantés
De voir un gentilhomme avec ſi bonne mine,
Un port ſi gracieux, une taille ſi fine.

THALER, *revenant à Strabon.*

Me voilà.

STRABON.

Je te vois.

THALER.

Je n'ai pas méchant air,
N'eſt-ce pas?

STRABON.

Je me donne au grand diable d'enfer,
Si Seigneur à la Cour, dans ſes airs de conquête,
Eſt mieux paré que toi des pieds juſqu'à la tête.

THALER.

Je ſuis, ſans vanité, bien tourné, quand je veux;

Et j'ai, quand il me plaît, tout autant d'esprit
qu'eux.
Qui fait le bel oisiau? c'est, dit-on, le pleumage.
Notre fille est, de même, en fort bon équipage.
Allons, faut dire vrai, je suis content du Roi;
Morguenne, il en agit rondement avec moi.
Ils m'ont bien fait dîner: c'est un plaisir extrême
D'avoir grand appétit, & l'estomac de même,
Lorsque l'on peut tous deux les contenter, s'entend.
J'ai mangé comme quatre, & j'ai trinqué d'autant.

STRABON.

Tu te trouves donc bien en cette hôtellerie?

THALER.

J'y serois volontiers tout le tems de ma vie.
L'état où je me vois me fait émerveiller;
M'est avis que je rêve, & crains de m'éveiller.

STRABON.

Malgré tes beaux habits, ton air gauche & sauvage
Tient encore, à mes yeux, quelque peu du village.
Plante-toi sur tes pieds; te voilà comme un sot.
L'on auroit plus d'honneur d'habiller un fagot.
Des airs développés; allons, fais-toi de fête.
Remue un peu les bras. Balance-toi la tête.
De la vivacité. Danse. Prends du tabac.
Ne tends pas tant le dos. Renfonce l'estomac.
(Il lui donne un coup dans le dos & un autre dans l'estomac.)

THALER.

Oh! morgué, bellement; comme vous êtes rude!
J'ai l'estomac démis.

STRABON.

Ce n'eſt là qu'un prélude.

THALER.

Achevez donc tout ſeul.

STRABON.

Paix, Démocrite vient:
Prends d'un jeune Seigneur la taille & le maintien.

THALER.

Non, morgué, je m'en vas, auſſi bian je pétille,
Mis comme me voilà, d'aller voir notre fille.

SCENE IV.

DEMOCRITE *ſuivi d'un* INTENDANT, *d'un* MAITRE-D'HOTEL, *& de quatre grands* LAQUAIS, STRABON.

DEMOCRITE.

En ces lieux, comme ailleurs, je vois de toutes parts,
Mille plaiſans objets attirer mes regards.
Les grands & les petits, la Cour comme la Ville,
Pour rire à mon plaiſir tout m'offre un champ fertile;
Et me voyant auſſi dans un riche palais,
Entouré d'officiers, eſcorté de valets,
Tranſporté tout-d'un-coup de mon ſéjour paiſible,
Je me trouve moi-même un ſujet fort riſible.
Vous, qui ſuivez mes pas, que voulez-vous de moi?

L'INTENDANT, *à Démocrite.*

Je suis auprès de vous par l'ordre exprès du Roi.
Il prétend, s'il vous plait, m'accorder cette grace,
Que de votre Intendant je prenne ici la place ;
Et je viens vous offrir mes soins & mon savoir.

DEMOCRITE.

Mais, je n'ai nulle affaire, & n'en veux point
avoir.

L'INTENDANT.

C'est aussi pour cela qu'officier nécessaire,
Réglant votre maison, j'aurai soin de tout faire.
J'afferme, je reçois, je dispose des fonds,
Des valets...

DEMOCRITE.

Ah! tant mieux. Puisque dans les maisons
Vous avez sur les gens un pouvoir despotique ;
De grace, réformez tout ce vain domestique.
Je ne saurois souffrir, toûjours à mes côtés,
Ces quatre grands Messieurs droit sur leurs pieds
plantés.

L'INTENDANT.

Il est de la grandeur d'avoir un gros cortege.

DEMOCRITE.

Quoi! si je veux tousser, cracher, moucher, que
fais-je ?
Et le jour & la nuit faudra-t-il que quelqu'un
Tienne de tous mes faits un registre importun ?

L'INTENDANT.

Des gens de qualité, c'est l'ordinaire usage.

DEMOCRITE.

Cet usage, à mon gré, n'est ni prudent ni sage.
Les hommes, qui souvent font tout mal-à-propos,

Et qui devroient cacher leur foible & leurs défauts,
Sont toûjours les premiers à montrer leurs bêtises.
Pour faire à tout moment, & dire des sottises,
A quoi bon, s'il vous plait, payer tant de témoins?
Messieurs, laissez moi seul, & trêve de vos soins.
(*au Maître d'hôtel.*)
Et vous, que vous plait-il ?

LE MAITRE-D'HOTEL, *à Démocrite.*

Le Prince à vous m'envoie,
Et pour Maître d'hôtel il veut que je m'emploie.

STRABON, *à part.*

Bon! voici le meilleur.

DEMOCRITE.

C'est, entre vous & moi,
Auprès d'un Philosophe un fort chétif emploi.

LE MAITRE-D'HOTEL.

J'espére avec honneur remplir mon ministere;
Et vous n'aurez, je crois, nul reproche à me faire.

DEMOCRITE.

J'en suis persuadé de reste.

L'INTENDANT, *à Démocrite.*

Ce n'est point
Parce que l'amitié l'un à l'autre nous joint;
Mais je réponds de lui, c'est un très-honnête homme,
Fidele, incorruptible, équitable, économe.
(*bas à Démocrite.*)
Ne vous y fiez pas, je vous en avertis.

LE MAITRE-D'HOTEL, *à l'Intendant.*

Quand je ne serois pas au rang de vos amis,
Je publierois par-tout que l'on ne trouve guères

D'homme plus entendu que vous dans les affaires,
Plus désintéressé, plus actif, plus adroit.
(*bas à Démocrite.*)
Prenez-y garde au moins, car il ne va pas droit.
L'INTENDANT, *au Maître-d'hôtel.*
Monsieur, en vérité, vous êtes trop honnête.
On sait votre bon goût pour conduire une fête;
Nul n'entend mieux que vous à donner un repas,
En aussi peu de tems, sans bruit, sans embarras.
(*bas à Démocrite.*)
C'est un homme qui n'a l'ame, ni la main nette,
Qui gagne la moitié sur tout ce qu'il achete.
LE MAITRE-D'HOTEL, *à l'Intendant.*
Tout le monde connoît votre esprit éclairé
A gagner le procès le plus désespéré,
A nettoyer un bien, à liquider des dettes
Que dans une maison un long désordre a faites.
(*bas à Démocrite.*)
C'est un homme sans foi, qui prend de toute main,
Et ne fait pas un bail qu'il n'ait un pot-de-vin.
DEMOCRITE.
Messieurs, je suis ravi qu'en vous rendant service;
Tous deux, en même-tems, vous vous rendiez justice.
Allez, continuez, aimez-vous bien toûjours,
Et servez-vous ainsi le reste de vos jours:
Cette rare amitié, cette candeur sublime
Me fait naître pour vous encore plus d'estime.
Adieu.

SCENE V.

DEMOCRITE, STRABON.

DEMOCRITE.

Tu ne ris pas de ces deux bons amis?
Tu peux juger, Strabon, des grands par les petits.
De ces lâches flatteurs qui hautement vous louent,
Et dans l'occasion tout bas se désavouent;
De ces menteurs outrés, ces caracteres bas
Qui disent tout le bien & le mal qui n'est pas;
Des faux amis du tems reconnois les manieres:
Peut être ces deux-là sont-ils des plus sinceres.
Mais changeons de propos. Que dis tu de la Cour?

STRABON.

Toutes sortes de biens. Et vous, à votre tour,
Parlez à cœur ouvert, qu'en dites-vous vous-même?

DEMOCRITE.

Tu t'imagines bien que ma joie est extrême
D'y voir certaines gens tout fiers de leur maintien,
Qui ne déparlent pas & qui ne disent rien;
D'y rencontrer par-tout des visages d'attente,
Qui n'ont que l'espérance & les desirs pour rente;
D'autres dont les dehors affectés & pieux
S'efforcent de duper les hommes & les Dieux;
Des complaisans en charge, & payés pour sourire
Aux sottises qu'un autre est toûjours prêt à dire;

Celui-ci qui bouffi du rang de ſon ayeul,
Se reſpecte ſoi-même, & s'admire tout ſeul.
Je te laiſſe à juger ſi ſur cette matiere,
J'ai, pour rire à plaiſir, une vaſte carriere.

STRABON.

Je m'en rapporte à vous.

DEMOCRITE.

Dans ce nouveau pays,
Dis-moi; que dit, que fait, que penſe Criſéis?

STRABON.

Si l'on en peut juger à l'air de ſon viſage,
Elle ſe plait ici bien mieux qu'en ſon village.
Elle a pris, comme moi, d'abord les airs de Cour,
Elle veut déjà plaire, & donner de l'amour.

DEMOCRITE.

Que dis-tu?

STRABON.

Vous ſavez qu'en Princeſſe on la traite.
Je la voyois tantôt, devant une toilette,
D'une mouche aſſaſſine irriter ſes attraits.
Elle donne déjà le bon tour aux crochets.
Elle montre avec art, quoique novice encore,
Une gorge timide & qui voudroit éclore.
Agélas l'obſervoit d'un œil plein de deſirs.

DEMOCRITE.

Agélas?

STRABON.

Oui. Par fois il pouſſoit des ſoupirs;
Et je ſuis fort trompé ſi le Roi, pour la Belle,
Ne reſſent de l'amour quelque vive étincelle.

DEMOCRITE.

Juſte Ciel! quoi! déjà?...

STRABON.

L'on va vîte en ces lieux;
Et l'air de ce pays eſt fort contagieux.

DEMOCRITE.

Et comment Criſéis prend-elle cet hommage?
Semble-t-elle répondre à ce muet langage?
Montre-t-elle l'entendre?

STRABON.

Oh! vraiment je le crois;
Elle l'entend déjà mieux que vous & que moi.
Elle a de certains yeux, de certaines manieres,
Des ſouris attrayans, des mines meurtrieres.
Oh! vive la nature!

DEMOCRITE.

En ſavoir déjà tant!

STRABON.

Si le Prince l'aimoit, le cas ſeroit plaiſant.
Euh?

DEMOCRITE.

Oui.

STRABON.

Que diriez-vous qu'un Roi, cherchant à plaire;
Comme un aventurier, donnât dans la bergere?

DEMOCRITE.

J'en rirois tout-à-fait.

STRABON.

Que nous ſerions heureux!
Notre fortune ici ſeroit faite à tous deux.
L'amour eſt, je l'avoue, une belle manie:
Les hommes ſont bien fous; rions-en, je vous prie.
Je les trouve à préſent preſque auſſi ſots que vous.

DEMOCRITE, *à part.*

Il ne me manquoit plus que d'être encor jaloux.
J'étouffe,& je fens là... certain poids qui m'oppreffe.

STRABON.

D'où vous vient, s'il vous plait, cette fombre tri-
ftefle?
Du bien de Criféis n'êtes-vous pas content?
Pourquoi cet air chagrin, à vous qui riez tant?

DEMOCRITE.

Ces feux pour Criféis me donnent quelque om-
brage.
Son éducation eft mon heureux ouvrage;
Elle eft fous ma conduite arrivée en ces lieux,
Et j'en dois prendre foin.

STRABON.

On ne peut faire mieux.

DEMOCRITE.

Agélas a grand tort d'employer fa puiffance,
A vouloir d'un enfant furprendre l'innocence,
Qui doit être en fa Cour en toute fûreté.

STRABON.

C'eft violer les droits de l'hofpitalité.

DEMOCRITE.

Mais il faut empêcher que cet amour n'augmente;
Et pour mieux étouffer cette flamme naiffante,
Je vais le conjurer de nous laiffer partir.

STRABON.

Parlez pour vous; d'ici je ne veux point fortir.
Je m'y trouve trop bien.

SCENE VI.

STRABON *seul.*

MA foi, le Philosophe
D'un feu long & discret dans son harnois s'échauffe.
Le pauvre diable en a tout autant qu'il en faut,
Et toute sa morale a, parbleu, fait le saut.
Allons sur ses pas...

SCENE VII.

CLEANTHIS, STRABON.

STRABON.

MAis, quelle est cette égrillarde
Qui d'un œil curieux me tourne & me regarde?

CLEANTHIS, *à part.*

Voilà, certes, quelqu'un de ces nouveaux venus;
Et ces traits-là me sont tout-à-fait inconnus.

STRABON, *à part.*

Mon port lui paroît noble, & ma mine assez
bonne:
La Princesse a, je crois, dessein sur ma personne.
Il ne faut point ici perdre le jugement,
Mais en homme d'esprit tourner un compliment.
(*haut.*)
Madame, s'il est vrai, selon nos axiomes,

Que tous corps ici bas ſont composés d'atomes;
Chacun doit convenir, en voyant vos attraits,
Que le vôtre eſt formé d'atomes bien parfaits.
Ces organes ſubtils, d'où votre eſprit tranſpire,
Avant que vous parliez, font que je vous admire.

CLEANTHIS.

A votre air étranger, on devine aiſément...

STRABON.

A mon air étranger! Parlez plus congrument.
Je ſuis homme de Cour; & pour la politeſſe,
J'en ai, ſans me vanter, de la plus fine eſpece.

CLEANTHIS.

Un eſprit mépriſant ne m'a point fait parler,
Et tous nos courtiſans voudroient vous reſſembler.

STRABON.

Je le crois.

CLEANTHIS.

Je voulois par vous-même m'inſtruire;
Quel ſujet, quelle affaire à la Cour vous attire.

STRABON.

C'eſt par l'ordre du Roi que j'y viens aujourd'hui;
Je ſuis, ſans me vanter, aſſez bien avec lui:
Le plaiſir de nous voir quelquefois nous raſſemble;
Et nous devons, je crois, ce ſoir ſouper enſemble.

CLEANTHIS.

C'eſt un honneur qu'il fait à peu de courtiſans.

STRABON.

D'accord; mais il ſait vivre, & connoît bien ſes gens.
Pour convive, je ſuis d'une aſſez bonne étoffe,

Suivant de Démocrite, & garçon Philosophe.

CLEANTHIS.

On le voit, votre esprit éclate dans vos yeux.

STRABON.

Madame...

CLEANTHIS.

Tout en vous est noble & gracieux.

STRABON.

Madame, à bout-portant vous tirez la louange.
Je veux être un maraud, si mes sens, en échange,
Auprès de vos appas ne sont tous stupéfaits.

CLEANTHIS.

Peu de cœurs devant vous ont conservé leur paix.

STRABON.

Ah! Madame, il est vrai qu'on est fait d'un modele
A ne pas attaquer vainement une Belle.
On sait de son esprit se servir à propos;
Se plaindre, se brouiller, écrire quatre mots;
Revenir, s'appaiser, se remettre en colere;
Faire bien le jaloux, & vouloir se défaire;
Commander à ses pleurs de sortir au besoin:
Etre un jour sans manger, bouder seul dans un coin;
Redoubler quelquefois de tendresses nouvelles.
Lorsque l'on sait jouer ce rôle auprès des Belles,
On est bien malheureux & bien disgracié,
Quand on manque à la fin d'en tirer aile ou pied.

CLEANTHIS.

La nature, en naissant, vous fit l'ame sensible.

STRABON.

Le soufre préparé n'est pas plus combustible.

CLEANTHIS.

Ainſi donc votre cœur s'eſt ſouvent enflammé?
Vous aimiez autrefois?

STRABON.

Non; mais j'étois aimé.
Je me ſuis ſignalé par plus d'une victoire.
Mais, ſi de vous aimer vous m'accordiez la gloire,
Vous verriez tout mon cœur, par des ſoins éternels,
Faire fumer l'encens au pied de vos autels.

CLEANTHIS.

Mon bonheur ſeroit pur, & ma gloire trop grande
De recevoir ici vos vœux & votre offrande;
Mais certaine raiſon, qui murmure en mon cœur,
M'empêche de répondre à toute votre ardeur.
J'en ai quelqu'une auſſi qui me ſeroit contraire (1);
Mais, où parle l'amour, la raiſon doit ſe taire.
(*à part.*)
Si mon traître d'époux par bonheur étoit mort...

STRABON, *à part.*

Si ma méchante femme avoit fini ſon ſort...

CLEANTHIS, *à part.*

Que je me ſerois fait un bonheur de lui plaire!

STRABON, *à part.*

Que nous aurions bientôt terminé notre affaire!

CLEANTHIS, *à Strabon.*

Votre abord eſt ſi tendre & ſi perſuaſif...

STRABON, *à Cléanthis.*

Vous avez un aſpect tellement attractif...

(1) A mes deſirs auſſi j'en ai quelqu'un contraire.
Ce vers, qui contient un ſolécíſme, ſe trouve dans toutes les éditions de Regnard.

CLEANTHIS.

Que d'un charme puissant on se sent ravir l'ame.

STRABON.

Qu'en vous voyant paroître, aussi-tôt on se pâme.

CLEANTHIS.

Je sens que ma vertu combat mal avec vous;

(*à part*)

Il faut nous séparer. Ah, Ciel! si mon époux
Avoit été formé sur un pareil modele,
Qu'il m'eut donné d'amour!

STRABON.

Adieu, charmante Belle!
Auprès de vos appas je défends mal mon cœur.
Ah, Ciel! si j'avois eu femme de cette humeur,
Quelle félicité! & qu'en sa compagnie
J'aurois avec plaisir passé toute ma vie!

SCENE VIII.

STRABON *seul.*

CEla ne va pas mal. J'arrive dans la Cour;
Une Belle me voit, je suis requis d'amour.
Courage, mon garçon, continue; encore une,
Et te voilà passé maître en bonne fortune.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGELAS, AGENOR, *Suite du Roi.*

AGENOR.

CRiséis, par votre ordre, en ces lieux va se rendre,
Et vous pourrez bientôt & la voir & l'entendre.
Mais, si je puis, Seigneur, avec vous m'exprimer,
Votre cœur me paroît bien prompt à s'enflammer.

AGELAS.

Je ne te cache rien de l'état de mon ame.
Tu vis naître tantôt cette nouvelle flamme,
Sois témoin du progrès: mes feux sont parvenus;
En moins d'un jour, au point de ne s'accroître plus.
J'adore Criséis: à chaque instant, en elle
Je découvre, je vois quelque grace nouvelle.
Ne remarques tu point, comme moi, ses beautés?
Ses airs dans cette Cour ne sont point empruntés:
Son esprit se fait voir, même dans son silence:
Elle n'a rien des bois que la seule naissance.

AGENOR.

De ces feux violens quelle sera la fin?

AGELAS.

Je ne sais.

AGENOR.

Mais, Seigneur, quel eſt votre deſſein?

AGELAS.

D'aimer.

AGENOR.

Quel ſera donc le ſort de la Princeſſe?
Athenes, par un choix où chacun s'intéreſſe,
Vous a fait Souverain, ſans aucune autre loi
Que d'épouſer Iſmene, alliée au feu Roi.

AGELAS.

Mon cœur juſqu'à ce jour, ſans nulle répugnance,
Suivoit de cette loi la douce violence.
Ce cœur même, en ſecret, ſouvent s'applaudiſſoit
De la néceſſité que le ſort m'impoſoit:
Mais depuis le moment qu'une jeune bergere
M'a charmé, ſans avoir nul deſſein de me plaire,
Mon penchant pour Iſmene auſſi-tôt m'a quitté.
Je me ſens entraîner tout d'un autre côté.

AGENOR, *à part.*

Ciel! qui fais mon amour, fais ſi bien qu'en ſon ame
Puiſſe à jamais regner cette nouvelle flamme!

[*à Agélas.*]

Ce n'eſt pas aujourd'hui que les champs & les bois
Ont produit des objets dignes des plus grands Rois;
Et le ſort prend plaiſir, d'une chaîne ſecrete,
D'allier quelquefois le ſceptre & la houlette.

AGELAS.

Cette inégalité, ce défaut de grandeur,
Pour Criſéis encore irrite mon ardeur.

AGENOR.

Je ne ſais ce qu'annonce une telle aventure;
Mais un des miens m'a dit qu'en changeant de
parure,

Ce payſan, de joie ou de vin tranſporté,
A laiſſé, dans l'habit qu'il avoit apporté,
Un bracelet d'un prix qui paſſe ſa puiſſance:
On doit me l'apporter. Mais Criſéis s'avance.

SCENE II.

CRISEIS, THALER, AGELAS, AGENOR, *Suite du Roi.*

THALER, *à part, à Criſéis.*

Je ſuis trop en chagrin, je vais lui dire, moi;
Arrive qui pourra, n'importe. Je le vois:
Je m'en vais, palſangué, lui débrider ma chance.
(*à Agélas.*)
Sire, excuſez l'affront de notre importunance.

AGELAS.

Qu'avez-vous donc?

THALER.

J'avons... Mais c'eſt trop de faveur;
Sire; mettez deſſus.

AGELAS.

Parlez.

THALER.

C'eſt votre honneur.

AGELAS.

Pourſuivez. Quel ſujet?...

THALER.

Je ne veux point pourſuivre;

Si vous n'êtes couvert; je savons un peu vivre.

AGELAS.

Je suis en cet état pour ma commodité.

THALER.

Ah! vous pouvez vous mettre à votre liberté,
Et je ne sommes pas dignes de contredire.
Ici j'ons plus d'honneur que je ne saurois dire.
Je sons nourris, vêtus, mieux qu'à nous n'appartient;
Mais on nous fait un tour, tout franc, qui ne vaut rien.
C'est pis qu'un bois, vos gens n'ont point de conscience.
J'ai, dans mon autre habit, laissé, par oubliance...
Avec tout mon esprit, morgué, je suis un sot.

AGELAS.

Qui donc?

THALER.

Ils m'avont fait bian payer mon écot.

AGELAS.

Qui?

THALER.

Vos Valets-de-chambre. Ah! la maudite engeance!
En me déshabillant en toute diligence
L'un, un pied, l'autre, un bras, (ils ont eu bientôt fait)
Ils m'ont pris un bijou, morgué, dans mon gousset:
Il est de votre honneur de les faire tous pendre.

AGELAS.

Ne vous alarmez point, je vous le ferai rendre;
Je veux qu'on le retrouve, & je vous en réponds.

THALER.

Tous les honnêtes gens d'ici sont des frippons;

Je sais pourtant fort bien que ce n'est pas vous, Sire;
Je vous crois honnête homme, & je sais bien qu'en dire:
Mais tout chacun ici ne vous ressemble pas.

AGELAS, *à Agénor.*

Que l'on aille avec lui le chercher de ce pas:
Et qu'ici les plaisirs, les jeux, la bonne chere
Suivent ces étrangers qu'Agélas considére.

THALER.

Ah! vous êtes, Seigneur, par trop considérant.
Mais, parlant par respect, l'honneur que l'on me rend
Me confond; car, tout franc, sans tant de préambule...

(*à Criséis.*)

Palsangué, te voilà comme une ridicule!
Que ne réponds-tu, toi? Je m'embrouille toûjours,
Lorsque d'un compliment j'entreprends le discours.

AGELAS, *à Thaler.*

Allez, & n'ayez point de chagrin davantage.

THALER.

Que je suis malheureux! J'ai fait un beau voyage!

SCENE III.

AGELAS, CRISEIS.

AGELAS.

JE ne sais, Criséis, si l'éclat de ces lieux,
Avec quelque plaisir peut arrêter vos yeux;

Je ne ſais ſi la Cour vous plait, vous dédommage
De la tranquillité que l'on goûte au village:
Mais je voudrois qu'ici vous puſſiez recevoir
Tout autant de plaiſir que j'ai de vous y voir.

CRISEIS.

Seigneur, de vos bontés, qu'on aura peine à croire;
Le ſouvenir toûjours vivra dans ma mémoire;
Et j'aurois mauvais goût, ſi, ſortant des forêts,
Je ne me plaiſois pas en des lieux pleins d'attraits,
Où chacun du plaiſir fait ſon unique affaire,
Où les Dames ſur-tout ne s'occupent qu'à plaire,
Font briller leur eſprit, ont un air ſi charmant,
Et font de leur beauté tout leur amuſement.

AGELAS.

Parmi les Courtiſans dont la foule épandue
Brille dans cette Cour & s'offre à votre vue,
Ne s'en trouve-t-il point quelqu'un aſſez heureux
Pour pouvoir s'attirer un regard de vos yeux?
Pourriez-vous les voir tous avec indifférence?

CRISEIS.

On dit qu'il ne faut point qu'avec trop de licence
Une fille s'arrête à voir de tels objets,
Et diſe de ſon cœur les ſentimens ſecrets.
Il en eſt pourtant un, ſi j'oſe ici le dire,
Qui, d'un charme flatteur que ſa préſence inſpire,
Se diſtingue aiſément, & qui de toutes parts
S'attire, ſans effort, les cœurs & les regards.

AGELAS.

Vous prenez du plaiſir en le voyant paroître?

CRISEIS.

Oh! beaucoup. A ſon air, on voit qu'il eſt le maître.
Les autres, devant lui timides & défaits,

Ne paroissent plus rien, & deviennent si laids
Qu'on ne regarde plus tout ce qui l'environne.

AGELAS.

Aimeriez-vous un peu cette heureuse personne?

CRISEIS.

Je ne sais point, Seigneur, ce que c'est que d'aimer.

AGELAS.

Aucun objet encor n'a pu vous enflammer?

CRISEIS.

Non: l'on est dans les bois d'une froideur extrême.

AGELAS.

Si cet heureux mortel vous disoit qu'il vous aime?...

CRISEIS.

Qu'il m'aime, moi, Seigneur! Je me garderois bien,
S'il faisoit cet aveu, d'en croire jamais rien. (1)
On parle ici, dit-on, autrement qu'on ne pense.
Il faut bien se garder... Mais Démocrite avance.

SCENE IV.

DEMOCRITE, AGELAS, CRISEIS, STRABON.

AGELAS, *à Démocrite.*

Avec bien du plaisir je vous vois à ma Cour.
Comment vous trouvez-vous de ce nouveau séjour?

(1) S'il me parloit ainsi, d'en croire jamais rien.
Ce vers est celui de l'Auteur. Les deux suivans ne se trouvent dans aucune édition.

DEMOCRITE.

Fort mal.

AGELAS.

J'ai commandé, par mon ordre suprême,
Qu'on vous y respectât à l'égal de moi-même.

DEMOCRITE.

Cela n'empêche pas qu'avec tout votre soin,
Seigneur, je ne voulusse être déjà bien loin.
On me croit en ces lieux placé hors de ma sphere,
Un animal venu d'une terre étrangere.
Chacun ouvre les yeux & me prend pour un ours.
Je ne suis point taillé pour habiter les Cours.
Que diroit-on de voir un homme de mon âge,
Des airs d'un courtisan faire l'apprentissage ?
Non, Seigneur, à tel point je ne puis m'oublier,
Ni jusqu'à cet excès descendre & me plier.
Ainsi, pour faire bien, permettez que, sur l'heure,
Nous allions tous revoir notre ancienne demeure :
Strabon, Criséis, moi, nous vous en prions tous.

STRABON, *à Démocrite.*

Alte-là, s'il vous plaît, ne parlez que pour vous.
En ce lieu, plus qu'ailleurs, je suis, moi, dans
ma sphere.

AGELAS.

Si Criséis le veut, je consens à tout faire.
(à Criséis.)
Parlez, expliquez-vous.

CRISEIS.

Seigneur, l'obscurité
Conviendroit beaucoup mieux à ma simplicité :
Mais, s'il faut devant vous dire ce que l'on pense,
Ce beau lieu me retient sans nulle violence;

Et, s'il m'étoit permis de me faire un séjour,
Je n'en choisirois point d'autre que votre Cour.

STRABON, *à part.*

Quel heureux naturel! Le charmant caractere!
Je ne répondrois pas mieux qu'elle vient de faire.

DEMOCRITE, *à Criséis.*

C'est fort bien fait! La Cour a pour vous des appas!
Quoi! vous pourriez vous plaire en un lieu de fracas,
Où l'envie a choisi sa demeure ordinaire,
Où l'on ne fait jamais ce que l'on voudroit faire,
Où l'humeur se contraint, où le cœur se dément,
Où tout le savoir-faire est un raffinement,
Où les grands, les petits sont, d'une ardeur commune,
Attelés jour & nuit au char de la fortune?

AGELAS, *à Démocrite.*

La Cour qu'en ce tableau vous nous représentez,
Vous ne la prenez pas par ses plus beaux côtés.

STRABON.

Hé! non, non.

AGELAS.

Quelque aigreur que cette Cour vous laisse,
Convenez que toûjours l'esprit, la politesse,
Le bon air naturel, & le goût délicat,
Plus qu'en nul autre endroit, y sont dans leur éclat.

STRABON.

Sans doute.

AGELAS.

Que le ſexe y tient un doux empire;
Qu'on rend à la beauté les reſpects qu'elle attire;
Et que deux yeux charmans, tels qu'à préſent j'en vois,
Peuvent prétendre ici les honneurs dûs aux Rois.
Mais une autre raiſon que près de vous j'emploie,
Et qui vous comblera d'une parfaite joie,
Doit, malgré vos dégoûts, vous fixer à la Cour.

DEMOCRITE.

Et quelle eſt, s'il vous plait, cette raiſon?

AGELAS.

L'amour.

DEMOCRITE.

L'amour! De paſſions me croyez-vous capable?

AGELAS.

Me préſerve le Ciel d'un jugement ſemblable!

DEMOCRITE.

Démocrite eſt-il homme à ſe laiſſer toucher?
(à part.)
Je ne le ſuis que trop! J'ai peine à me cacher.

AGELAS.

Libre de paſſions, dégagé de foibleſſe,
Votre cœur, je le ſais, ſe ferme à la tendreſſe.
Chacun ne parvient pas à cet état heureux.
C'eſt de moi que je parle, & je ſuis amoureux.

DEMOCRITE.

Vous êtes amoureux?

AGELAS.

Oui.

DEMOCRITE.

Mais, dans cette affaire,

Ma présence, je crois, n'est pas trop nécessaire.
Absent, comme présent, vous pouvez à loisir
Suivre les mouvemens de ce tendre desir.

AGELAS.

J'adore Criséis, puisqu'il faut vous le dire.

STRABON, *à part.*

(1) Ah! ah! nous y voilà.

DEMOCRITE.

Bon! bon! vous voulez rire.
Un grand Roi comme vous, au milieu de sa Cour,
Voudroit-il s'abaisser à cet excès d'amour?
Que diroit, s'il vous plaît, tout votre Aréopage?

AGELAS.

Pour me déterminer j'attends peu son suffrage.
Oui, belle Criséis, je sens pour vous un feu
Dont je fais avec joie un éclatant aveu.
Mais un cœur bien épris veut être aimé de même.
Vous ne répondez rien?

CRISEIS.

Ma surprise est extrême
D'entendre cet aveu de la bouche d'un Roi:
Mon silence, Seigneur, répond assez pour moi.

AGELAS.

Ce silence douteux à trop de maux m'expose.
(*à Démocrite.*)
Vous, qui voyez le rang que l'amour lui propose,

(*On trouve ce changement dans l'exemplaire de la Comédie Françoise.*)

(*bas à Démocrite.*)

(1) Ah! ah! nous y voilà. Belle matiere à rire!

DEMOCRITE.

Un grand Roi, &c.

Secondez mes desirs, parlez en ma faveur.

DEMOCRITE.

Moi, Seigneur!

AGELAS.

Oui, je veux de vous tenir son cœur.
Vos conseils ont sur elle une entiere puissance;
Vantez-lui mon amour bien plus que ma naissance.

DEMOCRITE.

Par grace, de ce soin, Seigneur, dispensez-moi:
Je n'ai point les talens propres à cet emploi.
Je suis un foible agent auprès d'une maîtresse;
J'ignore le grand art qui surprend la tendresse.
Votre amour, où vos soins veulent m'intéresser,
Reculeroit, Seigneur, plutôt que d'avancer.

AGELAS.

Non, j'attends tout de vous, je connois votre zele.
Un soin m'appelle ailleurs, je vous laisse avec elle.
Puis-je, pour couronner mes amoureux desseins,
Mettre mes intérêts en de meilleures mains?
Je vous quitte.

SCENE V.

DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON.

STRABON, *à part, à Démocrite.*

VOilà, je vous le certifie,
Un facheux argument pour la philosophie.

DEMOCRITE, *à Criséis.*

Le Roi me charge ici d'un fort honnête emploi;
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçois.
Il vient de m'ordonner de disposer votre ame
A devenir sensible à sa nouvelle flamme:
La charge est vraiment belle; &, pour un tel dessein,
Il ne me faudroit plus qu'un caducée en main.
Quels sont vos sentimens? Que prétendez-vous faire?

CRISEIS.

C'est de vous que j'attends un avis salutaire.
Que me conseillez-vous de faire en cas pareil?
Car je prétends toûjours suivre votre conseil.

DEMOCRITE.

Ce que je vous conseille?

CRISEIS.

Oui.

DEMOCRITE, *à part.*

Je ne sais que dire.

[*haut.*]

Suivez les mouvemens que le cœur vous inspire.

CRISEIS.

Ah! que j'ai de plaisir que cet avis flatteur
Se rapporte si bien au penchant de mon cœur!
J'étois, je vous l'avoue, en une peine extrême,
Et n'osois tout-à fait me fier à moi-même.
Je sentois pour le Prince un mouvement secret,
Et je ne savois pas si c'est bien ou mal fait:
Maintenant que je vois le parti qu'il faut prendre,
Je puis, par votre avis, suivre un penchant si tendre.

DEMOCRITE.

Pour lui vous ſentez donc cet appétit ſecret?...
(*à part*)
J'ai bien peur d'être ici curieux indiſcret.

CRISEIS.

Quand le Prince tantôt s'eſt offert à ma vue,
J'ai ſenti dans mon cœur une flamme inconnue;
Tout ce qu'il me diſoit me donnoit du plaiſir;
Ma bouche a laiſſé même échapper un ſoupir.
En ceſſant de le voir, une triſteſſe affreuſe
Tout-d'un-coup m'a rendue inquiete & rêveuſe;
A ſon air, à ſes traits j'ai penſé tout le jour:
Je l'aime, ſi c'eſt-là ce qu'on appelle amour.

STRABON.

Oui, voilà ce que c'eſt. Peſte! quelle igno-
rante!
Vous êtes devenue en un jour bien ſavante!
Vous n'aviez pas beſoin tantôt de nos leçons;
Ni nous, de nous étendre en définitions.

DEMOCRITE.

Enfin donc, vous aimez?

CRISEIS.

Moi?

DEMOCRITE.

Voilà, je vous jure,
Les ſymptômes d'amour que cauſe la nature.

CRISEIS.

Quoi! c'eſt-là ce qu'on nomme amour?

STRABON.

Et, vraiment oui.

CRISEIS.

Si j'aime, en vérité ce n'eſt que d'aujourd'hui.

DEMOCRITE.

Vous m'aviez tant promis qu'aucun homme, en votre ame
N'exciteroit jamais une amoureuſe flamme.

CRISEIS.

Je n'en connoiſſois point ; & je les croyois tous
Tels que vous le diſiez, & formés comme vous.

STRABON, *bas à Démocrite.*

Cette ſincérité devroit vous rendre ſage.

DEMOCRITE.

Je ſens qu'elle a raiſon, & cependant j'enrage.
J'ai tort de m'emporter ; reprenons déſormais
L'eſprit qui nous convient, rions ſur nouveaux frais.
Les hommes, en effet, ont bien peu de prudence,
Sont bien vuides de ſens, bien pleins d'extravagance,
De ſe laiſſer mener par de tels animaux,
Connoiſſant, comme ils ſont, leur foible & leurs défauts.
Il n'en eſt preſque point, qui, vingt fois en ſa vie,
N'ait ſenti les effets de quelque perfidie;
Cependant on les voit, de nouveaux feux épris,
Redonner dans le piege où l'on les a vu pris:
A grand'peine échappés de leurs derniers naufrages,
Ils vont, tout de nouveau, défier les orages.
Continuez, Meſſieurs; ſoyez encor plus fous;
Juſtifiez toûjours mes ris & mes dégoûts.
Ces ris, dans l'avenir, porteront témoignage
Que je n'ai point été la dupe de mon âge,

Et

Et que je comprends bien que tout homme, en un mot,
Eſt, ſans m'en excepter, l'animal le plus ſot.

CRISEIS, *à Démocrite.*

J'aime à voir que, malgré votre auſtere caprice,
Comme aux autres humains, vous vous rendiez juſtice.
Je vais trouver le Prince, & lui dire l'ardeur
Dont vous avez voulu parler en ſa faveur.

SCENE VI.

DEMOCRITE, STRABON.

STRABON.

VOus ne riez plus tant; quel chagrin vous tourmente?
La choſe me paroît cependant fort plaiſante.
La peſte! quel enfant! Pour moi, je ſuis ſurpris
Comme aux filles l'eſprit vient vîte en ce pays.

DEMOCRITE.

Commerce humain, pour moi plus mortel que la peſte,
Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon cœur te déteſte.



SCENE VII.

DEMOCRITE, STRABON, LE MAITRE-D'HOTEL.

LE MAITRE-D'HOTEL.

MEssieurs, servira-t-on? Le dîner est tout prêt.

STRABON.

Oui; qu'on mette à l'instant sur table, s'il vous plait.
Allez vîte. Ecoutez. Ferons-nous bonne chere?

LE MAITRE-D'HOTEL.

Vingt cuisiniers ont fait de leur mieux pour vous plaire.

DEMOCRITE.

Vingt cuisiniers!

LE MAITRE-D'HOTEL.

Autant.

DEMOCRITE.

Mais c'est bien peu, vraiment!

LE MAITRE-D'HOTEL.

Ils ont mis de leur art tout le raffinement.

DEMOCRITE.

Qui ne riroit de voir qu'avec un soin extrême
L'homme ait inventé l'art de de se tuer lui-même!
A force de ragoûts & de mets succulens,
Il creuse son tombeau sans cesse avec ses dents;
Il fait le peu de jours qu'il a des destinées,

Et tâche, autant qu'il peut, d'abréger ses années.
Vous êtes, dans votre art, tous de francs assassins,
Produits par les enfers, payés des médecins;
Et, si l'on agissoit en bonne politique,
On vous banniroit tous de chaque république.

[*Il sort.*]

SCENE VIII.

LE MAITRE-D'HOTEL, STRABON.

STRABON.

IL faut le laisser dire, aller toûjours son train,
Et, si vous le pouvez, faire encor mieux demain.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THALER, CRISEIS.

THALER.

EN jase qui voudra, j'ai fait en homme sage
De quitter bravement les bois & le village.
On a, morgué, raison; &, c'est biau mon avis,
Un homme ne fait point fortune en son pays;
Il n'y fera qu'un sot tout le tems de sa vie:

Il a biau se sentir du talent, du génie,
Etre bian fait, avoir le discours bian pandu ;
Bon ! c'est, comme dit l'autre, autant de bian pardu.

CRISEIS.

Vous avez le goût bon, je vous en félicite.

THALER.

Ici, du premier coup, on connoît le mérite.
D'aussi loin qu'on me voit, on m'ôte son chapeau.

CRISEIS.

Vous vous trouvez donc bien de ce séjour nouveau ?

THALER.

Si je m'y trouve bian ! Je ris, je me gobarge.
Que je sommes échus dans une bonne aubarge !
Notre bijou s'en va nous être rapporté.
Notre hôte est bon vivant, disons la vérité.

CRISEIS.

Vous ne devriez pas tenir un tel langage :
Cet termes-là, mon pere, étoient bons au village.
Si l'on vous entendoit parler ainsi du Roi,
On pourroit se moquer & de vous & de moi.

THALER.

Dame ! je sis fâché que mon discours vous choque;
Chacun parle à sa guise, & qui voudra s'en moque :
J'ai pourtant, m'est avis, plus d'esprit que vous tous.

CRISEIS.

Excusez si je prends cet air libre avec vous.

THALER.

Tu prétends donc apprendre à parler à ton pere ?

CRISEIS.

Je ne dis pas cela pour vous mettre en colere.

THALER.

Morgué, cela m'y met. Ecoute, vois-tu bian,
Dame? on n'eſt pas un ſot, quoiqu'on ne ſache
rian.
Parce que te voilà de bout en bout dorée,
Ne va pas envers moi faire la mijaurée.

CRISEIS.

Je ſais trop...

THALER.

Je prétends qu'on me reſpecte, moi.

CRISEIS.

Je ne manquerai point à ce que je vous dois.

THALER.

C'eſt bian fait: quand je parle, il faut que l'on
m'écoute.

CRISEIS.

D'accord.

THALER.

Qu'on m'eſtime.

CRISEIS.

Oui.

THALER.

Me révére.

CRISEIS.

Sans doute.

THALER.

Or donc, pour rattraper le fil de mon diſcours,
Que c'eſt un bel emploi que de hanter le Cours!
Tous ces grands Monſieux-là ſont des gens bian
honnêtes.

CRISEIS.

Démocrite n'eſt pas ſi charmé que vous l'êtes;

Il voudroit bien déjà se voir loin de ces lieux.

THALER.

Pourquoi donc, s'il vous plait?

CRISEIS.

Tout y blesse ses yeux;
Son cœur n'est pas content; quelque soin l'embarrasse.
Il dit qu'en ce pays ce n'est rien que grimace;
Que les hommes y sont cachés & dangereux,
Et les femmes encor bien plus à craindre qu'eux;
Que ce n'est que par art qu'elles paroissent belles:
Que leur cœur...

THALER.

Ne va pas te gâter avec elles,
Ni pour quelque Monsieur te prendre ici d'amour.
Elles peuvent tout faire, elles sont de la Cour,
Ces Madames-là. Mais j'apperçois Démocrite.

SCENE II.

DEMOCRITE, CRISEIS, THALER.

DEMOCRITE.

AH! te voilà, Thaler! Ta mine hétéroclite
Me réjouit l'esprit. Serviteur, Criséis.
Dans ce riche attirail, sous ces pompeux habits,
Dirois-tu que c'est-là ta fille?

THALER.

En ces matieres,
Tous les plus clair-voyans, ma foi, n'y voyont gueres.

DEMOCRITE.

Cela lui ſied fort bien ; & cet air dédaigneux
Qu'elle a pris à la Cour, lui ſièd encore mieux.

THALER.

Je m'en ſuis apperçu déjà.

CRISEIS, *à Démocrite.*

Je ſuis bien aiſe
Que mon air quel qu'il ſoit, vous contente & vous
plaiſe.

DEMOCRITE, *à Criſéis.*

A de plus hauts deſſeins vous aſpirez ici,
Et me plaire n'eſt pas votre plus grand ſouci.

THALER.

Morguenne, elle auroit tort. J'entends, je veux, j'ordonne
Qu'elle vous y reſpecte autant que ma perſonne:
Je ſuis maître . . . une fois.

CRISEIS, *à Thaler.*

Je vois avec plaiſir,
Vos ordres s'accorder à mon juſte deſir.
J'obéis de grand cœur : j'aurai toute ma vie
Un très-profond reſpect pour la Philoſophie.
Pour d'autres ſentimens, je puis m'en diſpenſer,
Sans bleſſer mon devoir, ni ſans vous offenſer,

SCENE III.

DEMOCRITE, THALER.

THALER.

QUelle mouche la pique? A qui diable en
a-t-elle ?

Elle a, comme cela, des vapeurs de çarvelle.
Je ne sais; mais, depuis qu'elle est en ce pays,
Elle fait peu de cas de ce que je lui dis.

DEMOCRITE.

Un soin plus important à présent la tourmente.
Auroit-on jamais cru que cette jeune plante,
Que j'avois pris plaisir d'élever de mes mains,
Eut trompé mon espoir, & trahi mes desseins?
Agélas s'est épris en la voyant paroître,
Du feu le plus ardent...

THALER.

Morgué, le tour est traître.

DEMOCRITE.

La pompe de la Cour, & son éclat flatteur,
Ont de ses faux brillans séduit son jeune cœur.
De son malheur prochain nous sommes les complices,
Nous l'avons amenée au bord des précipices:
Car, sans t'en dire plus, tu t'imagines bien
Le but de cet amour.

THALER.

Oui, cela ne vaut rien.

DEMOCRITE.

Il faut abandonner la Cour tout au plus vîte.

THALER.

Abandonner la Cour?

DEMOCRITE.

Oui.

THALER.

C'est un si bon gîte!
Je m'y trouve si bian!

DEMOCRITE.

Il n'importe, il le faut.

Tu dois tirer d'ici Criféis au plutôt;
C'eſt à toi que le roi fait la plus grande offenſe.

THALER.

Je le vois bian; pour faire ici ſa manigance...
Morgué, le Prince a tort de s'adreſſer à moi:
Il s'imagine donc que, parce qu'il eſt Roi...
Suffit, je ne dis mot.

DEMOCRITE.

Il y va de ta gloire.

THALER.

C'eſt, morgué, pour cela qu'ils m'avont tant fait boire;
Mais ils n'en croqueront, ma foi, que d'une dent:
Je vais faire beau bruit. Sarviteur, ſtapendant.

SCENE IV.

DEMOCRITE *ſeul.*

DIeux! que fais-je? Où m'emporte une indigne tendreſſe?
Suis-je donc Démocrite? Et quelle eſt ma foibleſſe!
Pendant que je ſuis ſeul, laiſſons agir mon cœur,
Et tirons le rideau qui cache mon ardeur.
Depuis aſſez long-tems mon rire ſatyrique,
Sur les autres répand une bile cynique:
Je veux, ſans nuls témoins, rire à préſent de moi;
Il ne faut point ailleurs aller chercher de quoi.
J'aime! C'eſt bien à toi, Philoſophe rigide,
De ſentir l'aiguillon d'une flamme perfide!
Et quel eſt cet objet qui t'apprend l'art d'aimer?

Une enfant de quinze ans! Tu prétends la charmer,
Adonis furanné?... Mais un pouvoir fuprême
Me commande, m'entraîne en dépit de moi même.
Ah! c'eft où je t'attends, le plus lache des cœurs !
Il te faut des chemins tout parfemés de fleurs.
Tu ne faurois faifir ces haines vigoureufes
Que fentent pour l'amour les ames généreufes;
Tu ne peux gourmander un penchant trop fatal,
Homme pufillanime, imbécille, brutal!
Ce n'eft pas encor tout; vois où va ta folie.
Toi, qui veux te targuer de la philofophie,
Tu conduis Criféis... en quels lieux? à la Cour.
Ah! qu'enfemble on voit peu la prudence & l'amour!

S C E N E V.

CLEANTHIS, DEMOCRITE.

DEMOCRITE.

MAis on vient. Finiffons un difcours fi fantafque;
Pour fauver notre honneur, remettons notre mafque.

CLEANTHIS, *à part.*

On voit affez, à l'air dont il eft habillé,
Que c'eft l'original dont on nous a parlé.

(*haut à Démocrite.*)

Vous qui dans les forêts avez paffé la vie,

Uniquement touché de la philosophie,
Quel noir démon vous pousse à causer notre ennui?
Et que venez-vous faire à la Cour aujourd'hui?

DEMOCRITE.

Je n'en sais vraiment rien: ce que je puis vous dire,
C'est qu'ici, malgré moi, le Roi m'a fait conduire,
M'a voulu transplanter, & me faire, en un jour,
De Philosophe actif, un oisif de la Cour.

CLEANTHIS.

Savez-vous bien qu'ici votre face équivoque,
Et rare en son espece, étrangement nous choque?

DEMOCRITE.

Je le crois; sur ce point j'ai peu de vanité;
Et mon dessein n'est pas de plaire, en vérité.

CLEANTHIS.

Vous auriez tort: il n'est, je veux bien vous le dire,
Prince, ni galopin, que vous ne fassiez rire.

DEMOCRITE.

Pourquoi non? C'est un droit qu'on acquiert en naissant;
Et rire l'un de l'autre est fort divertissant.

CLEANTHIS.

Ismene ici m'envoie, & vous dit par ma bouche;
Que votre aspect ici l'alarme & l'effarouche:
Le Roi lui doit sa foi: cependant, à ses yeux,
On sait qu'à Criséis il adresse ses vœux.
Par de lâches conseils, dont vous êtes prodigue,
C'est vous, à ce qu'on dit, qui menez cette intrigue.

DEMOCRITE.

Moi!

CLEANTHIS.

Vous... C'eſt une honte, à l'âge où vous voilà,
De vouloir commencer ce vilain métier-là.

DEMOCRITE.

Le reproche eſt plaiſant & nouveau, je vous
jure:
Je ne m'attendois pas à pareille aventure.

CLEANTHIS.

Riez!

DEMOCRITE.

Si vous ſaviez l'intérêt que j'y prends,
Vous m'accuſeriez peu de ces ſoins obligeans.
Vous me connoiſſez mal. C'eſt une choſe étrange
Comme dans ce pays on prend toûjours le change!

CLEANTHIS.

Quoi! le Prince tantôt ne vous a pas commis
Le ſoin officieux d'attendrir Criſéis;
Et vous, n'avez-vous pas pris ſoin de la réduire?

DEMOCRITE.

Cela peut être vrai; mais, bien loin de vous nuire,
Ce jour verroit Iſmene entre les bras du Roi,
S'il vouloit de ſon choix s'en rapporter à moi:
C'eſt un fait très-conſtant.

CLEANTHIS.

Je veux bien vous en croire.
Mais, pour ne point donner d'atteinte à votre
gloire,
Partez.

DEMOCRITE.

Soit: j'ai pourtant de quoi rire à mon goût,

Et ces lieux plus qu'ailleurs, & des femmes surtout.

CLEANTHIS.

Et de qui riez-vous?

DEMOCRITE.

Mais de vous la premiere,
De votre air. Vos habits, vos mœurs, votre maniere,
Tout, en vous, haut & bas, est artificieux.
Pour paroître plus grande, & pour tromper les yeux,
On voit sur votre tête une longue coëffure,
Et sur de hauts patins vos pieds à la torture;
Ensorte qu'en ôtant ces secours superflus,
Il ne resteroit pas un tiers de femme au plus.

CLEANTHIS.

Il nous en reste assez pour, telles que nous sommes,
Faire, quand nous voulons, bien enrager les hommes,
Mais partez, s'il vous plait, demain avant le jour:
Vous ferez sagement, car, aussi bien, la Cour
Dont vous faites toûjours quelque plainte nouvelle,
Est bien lasse de vous.

DEMOCRITE.

Et moi bien plus las d'elle;
Et je vais de ce pas préparer avec soin
Que l'aurore en naissant m'en trouve déjà loin.

SCENE VI.

CLEANTHIS *seule.*

L'Affaire est en bon train pour la Princesse
Ismene:
Mais pour mon compte, à moi, je suis assez en
peine.
Je voudrois arrêter le Disciple en ces lieux:
Il a touché mon cœur en s'offrant à mes yeux;
Son tour d'esprit me charme; il fait tout avec
grace;
Il n'est rien que pour lui de bon cœur je ne fasse.
Le Ciel me le devoit, pour me récompenser
De mon premier mari. Je le vois s'avancer.

SCENE VII.

CLEANTHIS, STRABON.

STRABON, *à part.*

Ouf, je suis bien guedé! Par ma foi, la science
Ne s'acquiert point du tout à force d'abstinence.
C'est mon systême, à moi: l'esprit croît dans le vin;
Je m'en sens déjà plus trois fois que ce matin.
Je me venge à longs traits de la philosophie.
(à Cléanthis.)
Hé! vous voilà, Princesse, Infante de ma vie!

Vous voyez un Seigneur fort satisfait de soi,
Un convive échappé de la table du Roi:
Il tient bon ordinaire, & je l'en félicite.

CLEANTHIS.

Au Disciple fameux du savant Démocrite,
Plus qu'à nul autre humain, cet honneur étoit dû.

STRABON.

C'est un petit repas que le Roi m'a rendu:
Nous nous traitons par fois.

CLEANTHIS.

Vous ne sauriez mieux faire;
Rien ne fait les amis comme la bonne chere:
Quoiqu'on embrasse ici les gens de tous métiers,
Bien moins pour l'amour d'eux que de leurs cuisiniers.

STRABON.

Cet honneur, quoique grand, ne me toucheroit guere,
Si je n'étois bien sûr du bonheur de vous plaire.
Vous aimer est un bien pour moi plus précieux
Qu'être admis à la table & des Rois & des Dieux;
Et l'on ne leur sert point, même en des jours de fêtes,
De morceau si friand à mon goût que vous l'êtes.

CLEANTHIS.

N'êtes-vous point de ceux dont l'usage est connu,
Qui ne sont amoureux que quand ils ont bien bu;
A qui beaucoup de vin fait sortir la tendresse,
Qui vont en cet état aux pieds de leur maîtresse
Exhaler les transports de leurs brûlans desirs,
Et pousser des hoquets en guise de soupirs?
De nos jeunes Seigneurs c'est assez la maniere.

STRABON.

Ma tendreſſe n'eſt point d'un pareil caractere.
Bacchus n'eſt pas chez moi l'interprête d'Amour.
J'ai près du ſexe, enfin, l'air de la vieille Cour.
Mon cœur s'eſt laiſſé prendre en vous voyant paroître,
Et de ſes mouvemens n'a plus été le maître.
L'eſprit, la belle humeur, la grace, la beauté,
Tout, en vous, s'eſt uni contre ma liberté....

CLEANTHIS.

Ce n'eſt point un retour de pure complaiſance
Qui me fait haſarder la même confiance;
Mais je vous avouerai qu'à vos premiers regards,
Mon foible cœur s'eſt vu percé de toutes parts.
Je ne ſais quel attrait & quel charme inviſible,
En un inſtant, a pu me rendre ſi ſenſible;
Et je n'ai point ſenti de tranſports auſſi doux.
Pour tout autre mortel, que j'en reſſens pour vous.

STRABON.

En vous réciproquant, vous êtes, je vous jure,
De ces heureux tranſports payée avec uſure.
L'on n'a jamais ſenti des feux ſi violens
Que ceux qu'auprès de vous & pour vous je reſſens.
Mais, ne puis-je ſavoir, en voyant tant de charmes,
Quel eſt l'aimable objet à qui je rends les armes?

CLEANTHIS.

Bon! que vous ſerviroit de ſavoir qui je ſuis?
Ce nous ſeroit peut-être une ſource d'ennuis,
Après vous avoir fait l'aveu de ma foibleſſe.

STRABON.

STRABON.

Ah! que cette pudeur augmente ma tendreſſe!

CLEANTHIS.

Je devrois bien plutôt ſonger à me cacher.

STRABON.

Rien de vous découvrir ne doit vous empêcher.

CLEANTHIS.

L'homme eſt d'un naturel ſi volage & ſi traître...
Qui le ſait mieux que moi?

STRABON.

Vous en avez peut-être
Eté ſouvent trahie? Ici, comme en tous lieux,
La femme, à mon avis, ne vaut pas beaucoup
mieux.
J'en ai, pour mes péchés, quelquefois fait l'épreuve.
Etes-vous fille?

CLEANTHIS.

Non.

STRABON.

Femme?

CLEANTHIS.

Point du tout.

STRABON.

Veuve?

CLEANTHIS.

Je ne ſais.

STRABON.

Oh! parbleu, vous vous moquez de nous.
De quelle eſpece donc, s'il vous plait, êtes-
vous?

CLEANTHIS.

Je fus fille autrefois, & pour telle employée.

STRABON.

Je le crois.

CLEANTHIS.

A quinze ans je me ſuis mariée :
Mais, depuis le long-tems que ſans époux je vis,
Je ne ſaurois paſſer pour femme, à mon avis ;
Ni pour veuve non plus, puiſqu'en effet j'ignore
Si le mari que j'eus eſt mort, ou vit encore.

STRABON.

Ce diſcours, quoiqu'abſtrait, me paroît aſſez bon.
Je ne ſuis, comme vous, homme, veuf, ni garçon;
Et mon ſort, de tout point, eſt ſi conforme au vôtre,
(1) Qu'il ſemble que le Ciel nous ait faits l'un pour l'autre.

CLEANTHIS, *à part.*

Homme, veuf, ni garçon !

STRABON, *à part.*

Fille, femme, ni veuve !

CLEANTHIS, *à part.*

Le cas eſt tout nouveau.

STRABON, *à part.*

L'aventure eſt très-neuve.

[*à Cléanthis.*]
Depuis quand, s'il vous plait, vivez-vous ſans époux ?

CLEANTHIS.

Depuis près de vingt ans je goûte un ſort ſi doux.
J'avois pris un mari fourbe, plein d'injuſtices,

(1) *Après ce vers, il en manque deux de rime maſculine.*

Qui d'aucune vertu ne rachetoit ses vices,
Ivrogne, débauché, scélérat, ombrageux:
Pour sa mort je faisois tous les jours mille vœux.
Enfin, le Ciel plus doux, touché de ma misere,
Lui fit naître en l'esprit un dessein salutaire;
Il partit, me laissant par bonheur, sans enfans.

STRABON.

C'est tout comme chez nous. Depuis le même tems,
Inspiré par le Ciel, je quittai ma patrie,
Pour fuir loin de ma femme, ou plutôt ma furie.
Jamais un tel démon ne sortit des enfers.
C'étoit un vrai lutin, un esprit de travers,
Un vieux singe en malice, insolente, revêche,
Coquette, sans esprit, menteuse, pigrièche.
A la noyer cent fois je m'étois attendu;
Mais je n'en ai rien fait de peur d'être pendu.

CLEANTHIS.

Cette femme vous est vraiment bien obligée!

STRABON.

Bon! tout autre que moi ne l'eut point ménagée,
Elle auroit fait le faut.

CLEANTHIS.

Et, de grace, en quels lieux
Aviez-vous épousé ce chef-d'œuvre des Cieux?

STRABON.

Dans Argos.

CLEANTHIS, *à part.*

Dans Argos!

STRABON.

Où la fortune a-t-elle
Mis en vos mains l'époux d'un si rare modele?

CLEANTHIS

Dans Argos!

STRABON, *à part.*

(*haut.*)

Dans Argos! Et, s'il vous plait, quel nom
Portoit ce cher époux?

CLEANTHIS.

Il se nommoit Strabon.

STRABON.

(*à part.*)
Strabon! Haï!

CLEANTHIS.

Pourroit-on aussi, sans vous déplaire,
Savoir quel nom portoit cette épouse si chere?

STRABON.

Cléanthis.

CLEANTHIS.

Cléanthis! C'est lui.

STRABON.

C'est-elle! ô Dieux!

CLEANTHIS.

Ses traits n'en disent rien; mais je le sens bien mieux
Au soudain changement qui se fait dans mon ame.

STRABON.

Madame, par hasard, n'êtes-vous point ma femme?

CLEANTHIS.

Monsieur, par aventure, êtes-vous mon époux?

STRABON.

Il faut que cela soit; car je sens que pour vous,
Dans mon cœur, tout-à-coup, ma flamme est amortie,

Et fait en ce moment place à l'antipathie.

CLEANTHIS.

Ah! te voilà donc, traître! Après un si long-tems,
Qui t'amene en ces lieux? Qu'est-ce que tu prétends?

STRABON.

M'en aller au plutôt. Que ma surprise est forte!
Dis moi, ma chere enfant, pourquoi n'es-tu pas morte?

CLEANTHIS.

Pourquoi n'est-tu pas morte! Indigne, scélérat,
Déserteur de ménage & maudit renégat,
Pour t'arracher les yeux...

STRABON.

(*à part*) Ah! doucement, Madame.
O pouvoir de l'hymen, quel retour en mon ame!

CLEANTHIS, *à part.*

Je ressentois pour lui les transports les plus doux;
Hélas? qu'allois-je faire? Il étoit mon époux.
(*haut.*)
Va, fuis Que le démon, qui te prit en ton gîte
Pour t'amener ici, t'y remporte au plus vîte.
Evite ma fureur; retourne dans tes bois.

STRABON.

Non, il ne faudra pas me le dire deux fois.
J'aime mieux être hermite, & brouter des racines,
Revoyager vingt ans, nus pieds, sur des épines,
Que de vivre avec vous. Adieu.

CLEANTHIS.

Que je le hais!

STRABON.

Qu'elle est laide à présent, & qu'elle a l'air mauvais!

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

STRABON *seul.*

JE suis tout confondu. Quelle étrange aventure !
Ma femme en ce pays, & dans cette figure !
La coquine aura su, par quelque ami présent,
Se faire consoler de son époux absent :
Mais elle n'aura pas plus long-tems l'avantage
D'anticiper les droits d'un prétendu veuvage.
J'ai fait réflexion sur son sort & le mien;
Je ne veux point quitter des lieux où je suis bien.
Assez & trop long-tems un chagrin domestique
M'a fait souffrir les maux d'un exil tyrannique;
Et, puisque mon destin m'amene en ce séjour,
Je veux sur mes foyers demeurer à mon tour.
De me voir en ces lieux si mon épouse gronde,
Elle peut, à son tour, aller courir le monde.



SCENE II.

STRABON, THALER.

THALER.

PArfangué, je commence à me mettre en souci;
Mon bijou ne vient point. Voyez-vous, ces gens-ci
Vous promettont assez; mais ils ne tenont guere.

STRABON.

Quoi?

THALER.

Vous ne savez pas ce qu'on me viant de faire?

STRABON.

Non.

THALER.

Vous avez grand tort.

STRABON.

Soit; mais je n'en sais rien.

THALER.

Vous avez vu, tantôt, ce bracelet?

STRABON.

Hé bien?

THALER.

Bon! ne me l'ont-ils pas déjà pris?

STRABON.

Comment diable?

THALER.

Ils m'ont mis sur le corps cet hàbit honorable,
Disant que l'autre étoit trop ignominieux.

Je me suis vu si brave, & j'étois si joyeux
Que je n'ai pas songé de fouiller dans ma poche;
Ils l'avont fait.

STRABON.

Le tour est digne de reproche.
Ta mémoire t'a là joué d'un vilain trait.

THALER.

On est si partroublé, qu'on ne sait ce qu'on fait.
Mais le Roi m'a promis de me le faire rendre;
Pour cela, tout exprès, je viens ici l'attendre,
Après quoi je dirons sarviteur à la Cour.

STRABON.

Le serpent sous les fleurs se cache en ce séjour:
J'y viens d'en trouver un... Mais qui peut t'y dé-
plaire?
T'a-t-on fait quelque piece encor?

THALER.

Tout au contraire;
C'est à qui me fera tout le plus d'amiquié;
L'un me baille un soufflet, & l'autre un coup de
pied;
L'autre une croquignole; enfin chacun s'empresse,
Tout du mieux qu'il le peut, à me faire caresse:
On me fait plus d'honneur que je ne vaux cent fois,
J'ai vu manger le Roi, tout comme je te vois,
Et tout de bout en bout.

STRABON.

Tu l'as vu?

THALER.

Face à face:
Comme ces gros Monsieux, je tenois là ma place;
Et, stapendant, j'avois du chagrin dans le cœur.

STRABON.

Du chagrin! Et pourquoi?

THALER.

Morgué, j'ons de l'honneur;
Et l'on dit qu'Agélas en veut à notre fille.

STRABON.

Voyez le grand malheur!

THALER.

Morgué, dans la famille
J'ons toûjours été droit, hors notre femme, dà,
Qui faisoit jaser d'elle un peu par-ci par-là.

STRABON.

Te voilà bien malade! Elle tient de sa mere.
Prétends-tu réformer cet usage ordinaire?

THALER.

Ce seroit un affront.

STRABON.

Je suis en même cas,
Et l'on ne m'entend point faire tant de fracas.
C'est tant mieux, animal, si le sort favorable
Veut élever ta fille en un rang honorable.

THALER.

Tant mieux? Qui dit cela?

STRABON.

C'est moi qui te le dis.

THALER.

Les uns disent tant mieux, & les autres tant pis.
Dame! accordez vous donc.

STRABON.

Crois moi, n'en fais que rire.

THALER.

Si j'avois mon joyau, je les laisserois dire.

STRABON.

La fortune m'a bien joué d'un autre tour;
J'ai bien plus de sujet de me plaindre, à mon tour.
Un chagrin différent s'empare de notre ame:
Tu perds ton bracelet, moi je trouve ma femme.

THALER.

Comment donc, votre femme! Etes vous marié?

STRABON.

Hélas! mon pauvre enfant, je l'avois oublié:
Mais le diable en ces lieux (qui l'eut pu jamais croire!)
M'en a subitement rafraîchi la mémoire.

SCENE III.

CLEANTHIS, STRABON, THALER.

STRABON.

AH! la voilà qui vient: c'est elle, je la vois.

THALER.

Qu'elle a de biaux habits!

STRABON.

Ils ne sont pas de moi.

CLEANTHIS, *à Strabon.*

Quoi! malgré les transports dont mon ame est émue,
Oses-tu bien encor te montrer à ma vue?
Et pourquoi n'es-tu pas déjà bien loin d'ici?

STRABON.

Vous vous y trouvez bien, & moi fort bien aussi.

Si mon fatal aspect ici vous importune,
Je vous permets d'aller chercher ailleurs fortune.

CLEANTHIS.

Où puis-je aller pour fuir un si funeste objet?

THALER, *regarde Cléanthis avec attention.*

STRABON.

Vous pouvez voyager vingt ans comme j'ai fait:
Ou, si de la sagesse un beau feu vous excite,
Allez dans les déserts, & suivez Démocrite:
De vous voir avec lui je serai peu jaloux.

CLEANTHIS.

Sors vîte de ces lieux, redoute mon courroux.
[*à Thaler.*]
As-tu bientôt assez contemplé ma figure?

THALER, *à part.*

J'ai quelque souvenir de cette criature.

STRABON.

C'est-là que l'on apprend à corriger ses mœurs,
Et d'un flegme moral réprimer les aigreurs.

CLEANTHIS.

Je veux, quand il me plait, moi, me mettre en colere.

THALER, *à part.*

C'est-elle; je le vois, plus je la considére.

STRABON.

N'adoucirez-vous point cet esprit pétulant?

THALER, *à part.*

Voilà celle qui vint m'apporter son enfant.

CLEANTHIS.

Ma haine, en te voyant, s'irrite dans mon ame,
Lâche, perfide époux!

THALER, *à Strabon.*

C'est donc là votre femme ?

STRABON.

Hélas ! oui.

THALER, *à Cléanthis, la prenant par le bras.*

Payez-moi ce que vous me devez.

CLEANTHIS.

Ce que je vous dois ?

THALER.

Oui, s'il vous plait.

CLEANTHIS.

Vous rêvez.

Je ne vous connois point, mon ami, je vous jure.

THALER.

Je vous connois bien, moi. Quinze ans de nourriture

Pour un de vos enfans.

CLEANTHIS.

Pour un de mes enfans ?

STRABON.

Pour un de nos enfans ! Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?

Je n'en eus jamais d'elle ; & c'est nous faire honte.

THALER, *à Strabon.*

Elle n'a pas laissé d'en avoir, à bon compte.

STRABON.

D'en avoir ! Justes Dieux ! verrai-je d'un air sec,

Le front d'un Philosophe endurer tel échec ?

CLEANTHIS, *à Thaler.*

Quoi ! tu pourrois, maraud, avec pareille audace,

(*à part.*)

Me soutenir ? ... J'ai vu quelque part cette face.

THALER, *à Cléanthis.*

Oui, je le soutiendrai. C'est, palsanguenne, vous,
Qui vint, par un matin, mettre un enfant cheux
nous;
Si bian que vous disiez que vous étiez sa mere.

CLEANTHIS.

Qui, moi?

THALER, *à Strabon.*

Je suis ravi que vous soyez son pere,
C'est un gentil enfant.

STRABON, *à Cléanthis.*

M'avoir joué ce trait,
Sans t'en avoir donné jamais aucun sujet!

CLEANTHIS.

Vous êtes fous tous deux.

STRABON.

Me donner, infidelle,
Un enfant clandestin!... Est-il mâle ou femelle?

THALER.

C'est une belle fille; & laquelle, ma foi,
Ne vous ressemble guere.

STRABON.

Oh! vraiment, je le crois.

SCENE IV.

AGELAS, DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON, CLEANTHIS, THALER.

DEMOCRITE, *à Agélas.*

Seigneur, il ne faut pas m'arrêter davantage:
Je joue en votre Cour un fort sot personnage;

Et quand vous me forcez à rester dans ces lieux,
Je sais que ce n'est point du tout pour mes beaux
yeux.

AGELAS.

Votre rare mérite en est l'unique cause.

DEMOCRITE.

Mon mérite? Ah! vraiment, c'est bien prendre la
chose.
Si vous le connoissiez en effet, tel qu'il est,
Vous verriez qu'il n'est pas tout ce qu'il vous
paroît.

AGELAS.

Ici votre présence est encor nécessaire.
Je veux que vous voyiez terminer une affaire;
Après quoi vous pourrez, libres dans vos desseins,
Vous, Thaler & Strabon, chercher d'autres de-
stins.

DEMOCRITE.

Quelle affaire?

AGELAS.

Je veux qu'un heureux mariage,
Par des nœuds éternels à Criséis m'engage.

THALER.

(*à part.*)
A ma fille?... Morgué, ces courtisans de Cour
Ont tous, comme cela, des vartigots d'amour.

CRISEIS.

Il ne faut point, Seigneur, surprendre ma foi-
blesse
Par le flatteur aveu d'une feinte tendresse.
Je connois votre rang, de plus je me connois:
Vous respecter, Seigneur, est tout ce que je dois.

AGELAS.

Les Dieux & les Deſtins envain, par la naiſſance,
Ont mis entre nous deux une vaſte diſtance,
J'en appelle à l'Amour ; il eſt beaucoup plus
fort
Que le ſang, que les loix, que les Dieux & le
ſort.
(1) Je veux ſur votre front mettre le diadême.

THALER, *à Criſéis.*

Ne va pas t'y fier ; ce n'eſt qu'un ſtratageme.

SCENE V.

ISMENE, AGELAS, AGENOR, CRISEIS, DEMOCRITE, CLEANTHIS, STRABON, THALER.

ISMENE, *à Agélas.*

SEigneur, il court un bruit que je ne ſaurois
croire,
Il intéreſſe trop mes droits & votre gloire.
J'apprends que vous laiſſant ſéduire par l'amour,
Vous voulez épouſer Criſéis en ce jour.

AGELAS.

Le bruit qui ſe répand ne me fait nul outrage :
Un inconnu pouvoir à cet hymen m'engage ;
Et mon choix, l'élevant dans ce rang glorieux,
Peut réparer aſſez l'injuſtice des Dieux.

(1) *Ou ce vers & le ſuivant ſont de trop, ou il manque après eux deux vers avec rimes maſculines*

DEMOCRITE, *à Agélas.*

Vous voulez tout de bon en faire vôtre femme?

AGELAS.

Jamais aucun eſpoir n'a tant flatté mon ame.

THALER, *à part.*

(à Agélas.)

Tatigué! queu malin! Rendez-moi mon bijou,
Et je prends, pour partir, mes jambes à mon cou.

AGENOR, *donnant le bracelet au Roi.*

Par les ſoins que j'ai pris, on vient de me le rendre:
Seigneur, je vous l'apporte.

THALER.

On m'a bien fait attendre.
N'en a-t-on rien ôté?

AGELAS.

Les yeux ſont éblouis
[*à Thaler.*]
Des traits du feu qu'on voit... Mais d'où vient ce rubis?

THALER.

Du pays des rubis. Il eſt à notre fille.

AGELAS.

Comment?

THALER.

Oui. C'eſt, Seigneur, un bijou de famille.

AGELAS.

Eclaircis-nous le fait ſans feinte & ſans détour.

THALER.

Mais tout ce que je dis eſt plus clair que le jour.

AGELAS.

Ce diſcours ambigu cache quelque myſtere:
Explique-

Explique-toi.

THALER.

Morgué, je ne ſuis point ſon pere,
Puiſqu'il faut vous le dire & parler tout de bon.

CRISEIS.

Juſte Ciel!

THALER.

Je ne fais que lui prêter mon nom,
Comme bien d'autres font.

CLEANTHIS, *à part.*

Le dénouement s'avance.

AGELAS.

Et quel eſt donc celui qui lui donna naiſſance?

STRABON, *à part.*

Ce n'eſt pas moi, toûjours.

THALER, *montrant Cléanthis.*

Cette femme, je crois,
Si vous l'interrogez, le dira mieux que moi:
La drôleſſe, un matin, s'en vit, bon jour, bonne œuvre,
Juſqu'à notre maiſon porter ce biau chef-d'œuvre.

CLEANTHIS.

Moi? Quelle calomnie!

THALER, *à Cléanthis.*

Oh! je vous connois bien.

CLEANTHIS.

Qui? moi, j'aurois?...

THALER.

Oui, vous.

AGELAS, *à Cléanthis.*

Ne diſſimule rien.

CLEANTHIS.

Seigneur, j'ai satisfait aux ordres de la Reine
Qui, de son premier lit n'ayant pour fruit qu'Ismene,
Et lui voulant au trône assurer tous les droits,
M'obligea de porter sa fille dans les bois.

AGELAS.

Puis-je croire, grands Dieux! cette étrange aventure?
Mais, hélas! n'est-ce point une heureuse imposture?

CLEANTHIS.

Seigneur, ce bracelet avecque ce rubis
Rendent le fait constant.

STRABON, *à part.*

Je reprends mes esprits.

AGELAS, *à Criséis.*

Il est tems qu'à présent, puisque le Ciel l'ordonne,
Je remette à vos pieds le sceptre & la couronne.
Je vous rends votre bien, Madame; & désormais
Je ne le puis tenir que de vos seuls bienfaits.

CRISEIS.

Je ne me plaignois point du sort où j'étois née:
Maintenant que le Ciel, changeant ma destinée,
Veut réparer les maux qu'il m'avoit fait souffrir,
Je me plains de n'avoir qu'un cœur à vous offrir.

AGELAS, *à Ismene.*

Madame, vous voyez mon destin & le vôtre;
Le Ciel ne nous a point fait naître l'un pour l'autre;
Mais ce Prince pourra, sensible à vos attraits,
De la perte du trône adoucir les regrets.

ISMENE.

Agénor à mes yeux vaut bien une couronne.

AGENOR

Seigneur . . . .

AGELAS, *à Thaler.*

Vous, dont je tiens cette aimable perſonne,
Demandez ; je ne puis trop vous récompenſer.

THALER.

Faites-moi Maltôtier toûjours pour commencer.

DEMOCRITE, *à Agélas.*

Seigneur, depuis long-tems je garde le ſilence :
Un tel événement étourdit ma prudence :
Interdit & confus de tout ce que je vois,
J'ai peine à retrouver l'uſage de la voix.
Il eſt tems cependant de me faire connoître.
Je n'ai point été tel que j'ai voulu paroître ;
Vraiment foible au-dedans, philoſophe au-dehors,
L'eſprit étoit la dupe & l'eſclave du corps.
Deux yeux, deux yeux charmans avoient pour ma ruine,
Détraqué les reſſorts de toute la machine.
De la Philoſophie envain on ſuit les loix,
La nature en nos cœurs ne perd jamais ſes droits.
En comptant nos défauts, je vois, plus je calcule,
Qu'il n'eſt point de mortel qui n'ait ſon ridicule ;
Le plus ſage eſt celui qui ſe cache le mieux.
J'étois amoureux.

AGELAS.

Vous !

CLEANTHIS.

Vous étiez amoureux ?

DEMOCRITE.

L'amour m'avoit forcé, pour traverſer ma vie,

Dans les retranchemens de la philosophie.

(*montrant Criséis*)

Voilà l'objet fatal, le véritable écueil,
Où la fiere sagesse a brisé son orgueil.

CLEANTHIS.

Vous aimez Criséis?

DEMOCRITE.

La partie animale
Avoit pris, malgré moi, le pas sur la morale;
La nature perverse entraînoit la raison.
A l'univers entier j'en demande pardon.
Adieu.

AGELAS.

Ne partez point; il y va de ma gloire.

DEMOCRITE.

Faut-il que j'orne encor votre char de victoire?
Je ne me trouve pas assez bien de la Cour,
Seigneur, pour y vouloir faire un plus long séjour.
J'ai fait, en m'y montrant, une folie extrême;
J'y vins comme un franc sot, & je m'en vais de même:
Trop heureux d'en partir libre de passion,
Et d'avoir de critique ample provision!
J'en ait fait à la Cour un recueil à bon titre:
Je me mets, je l'avoue, en tête du chapitre
De ceux que l'amour fait à l'excès s'oublier;
Mais, sans le bracelet, vous étiez le premier.
Je vais chercher des lieux où la philosophie
Ne soit plus exposée à cette épilepsie.
Dans un antre plus creux, achevant mon emploi,
Je vais rire de vous, riez aussi de moi.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

ISMENE, AGELAS, AGENOR, CRISEIS, CLEANTHIS, STRABON, THALER.

AGELAS.

(à Criséis.)

TAchons de l'arrêter. Nous cependant, Madame,
Allons pour couronner une si belle flamme.

SCENE VII. & Derniere.

CLEANTHIS, STRABON.

STRABON.

EH bien! que dirons-nous? Partirai-je avec lui?

CLEANTHIS.

Je suis bien en courroux: si pourtant, aujourd'hui
Tu voulois un peu mieux m'aimer...

STRABON.

Déja, coquine,
Tu voudrois me tenir; je le vois à ta mine.
Je te pardonne tout, fais-moi grace à ton tour.
Oublions le passé, renouvellons d'amour.
Je ne serai pas seul, qui, d'une ame enchantée,
Aura repris sa femme après l'avoir quittée.

FIN.

TURCARET
COMÉDIE.

Par Monſieur LE SAGE.

ACTEURS.

LA BARONNE, *jeune veuve Coquette.*

M. TURCARET, *Traitant, amoureux de la Baronne.*

LE CHEVALIER, }
LE MARQUIS, } *Petits Maîtres.*

Madame TURCARET, *femme de Mr. Turcaret.*

Madame JACOB, *Revendeuse à la Toilette, & sœur de Monsieur Turcaret.*

M. RAFLE, *Commis.*

MARINE, }
LISETTE, } *Suivante de la Baronne.*

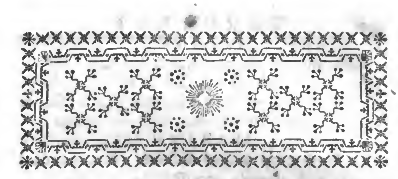
FRONTIN, *Valet du Chevalier.*

FLAMAND, *Valet de Mr. Turcaret.*

M. FURET, *Fourbe.*

JASMIN, *petit Laquais de la Baronne.*

La Scene est à Paris chez la Baronne.



TURCARET

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

ENcore hier deux cens pistoles?

LA BARONNE.

Cesse de me reprocher...

MARINE.

Non, Madame, je ne puis me taire, votre conduite est insupportable.

LA BARONNE.

Marine...

MARINE.

Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE.

Hé! comment veux-tu donc que je fasse? suis-je femme à thésauriser?

MARINE.

Ce seroit trop exiger de vous; & cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un Colonel étranger qui a été tué en Flandre l'année passée. Vous avez déjà mangé le petit douaire qu'il vous avoit laissé en partant, & il ne vous restoit plus que vos meubles, que vous auriez été obligée de vendre, si la fortune propice ne vous eut fait faire la précieuse conquête de Monsieur Turcaret le Traitant. Cela n'est-il pas vrai, Madame?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or, ce Monsieur Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, & qu'aussi vous n'aimez gueres, quoique vous ayez dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis; Monsieur Turcaret, dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole, & vous attendez patiemment qu'il accomplisse sa promesse, parce qu il vous fait tous les jours quelque présent considérable; je n'ai rien à dire à cela. Mais ce que je ne puis souffrir, c'est que vous soyez coëffée d'un petit Chevalier joueur, qui

va mettre à la réjouiſſance les dépouilles du Traitant. Hé! que prétendez-vous faire de ce Chevalier?

LA BARONNE.

Le conſerver pour ami. N'eſt il pas permis d'avoir des amis?

MARINE.

Sans doute, & de certains amis encore dont on peut faire ſon pis aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouſer, en cas que Monſieur Turcaret vint à vous manquer; Car il n'eſt pas de ces Chevaliers qui ſont conſacrés au célibat, & obligés de courir au ſecours de Malthe. C'eſt un Chevalier de Paris, il fait ſes caravanes dans les Lanſquenets.

LA BARONNE.

Oh! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ſes airs paſſionnés, ſon ton radouci, ſa face minaudiere, je le crois un grand Comédien, & ce qui me confirme dans mon opinion, c'eſt que Frontin, ſon bon valet Frontin ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé eſt admirable! & tu conclus de-là...

MARINE.

Que le maître & le valet ſont deux fourbes qui s'entendent pour vous duper; & vous vous laiſſez ſurprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déjà du tems que vous les connoiſſez. Il eſt vrai que depuis votre veuvage, il a été le premier

à vous offrir brusquement sa foi, & cette façon de sincérité l'a tellement établi chez vous, qu'il dispose de votre bourse comme de la sienne.

LA BARONNE.

Il est vrai que j'ai été sensible aux premiers soins du Chevalier. J'aurois dû, je l'avoue, l'éprouver avant que de lui découvrir mes sentimens, & je conviendrai de bonne foi que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Assurément, & je ne cesserai point de vous tourmenter que vous ne l'ayez chassé de chez vous; char enfin, si cela continue, sçavez-vous ce qui en arrivera?

LA BARONNE.

Hé quoi?

MARINE.

Monsieur Turcaret sçaura que vous voulez conserver le Chevalier pour ami, & il ne croit pas, lui, qu'il soit permis d'avoir des amis; il cessera de vous faire des présens, & il ne vous épousera point. & si vous êtes réduite à épouser le Chevalier, ce sera un fort mauvais mariage pour l'un & pour l'autre.

LA BARONNE.

Tes réflexions sont judicieuses, Marine, je veux songer à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien, il faut prévoir l'avenir. Envisagez dès-à-présent un établissement solide, profitez des prodigalités de Monsieur Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la

vérité, on en parlera un peu dans le monde : mais vous aurez pour vous en dédommager de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente ; & vous trouverez alors quelque Gentilhomme capricieux ou mal-aisé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je céde à tes raisons, Marine, je veux me détacher du Chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerois à la fin

MARINE.

Vous commencez à entendre raison. C'est-là le bon parti. Il faut s'attacher à Monsieur Turcaret pour l'épouser ou pour le ruiner. Vous tirerez du moins des débris de sa fortune de quoi vous mettre en équipages, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante; & quoi que l'on puisse dire, vous lasserez les caquets, vous fatiguerez la médisance, & l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE.

Ma résolution est prise, je veux bannir de mon cœur le Chevalier. C'en est fait, je ne prends plus de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses pertes, il ne recevra plus rien de moi.

MARINE.

Son valet vient, faites-lui un accueil glacé; commencez par-là ce grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE.

Laisse-moi faire.

SCENE II.

LA BARONNE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN.

JE viens de la part de mon Maître & de la mienne, Madame, vous donner le bonjour.

LA BARONNE, *d'un air froid.*

Je vous en suis obligée, Frontin.

FRONTIN.

Et Mademoiselle Marine veut bien aussi qu'on prenne la liberté de la saluer.

MARINE, *d'un air brusque.*

Bonjour & bon an.

FRONTIN, *présentant un billet à la Baronne.*

Ce billet que Monsieur le Chevalier vous écrit, vous instruira, Madame, de certaine aventure...

MARINE, *bas à la Baronne.*

Ne le recevez pas.

LA BARONNE, *prenant le billet.*

Cela n'engage à rien, Marine, voyons, voyons ce qu'il me demande.

MARINE.

Sotte curiosité!

LA BARONNE, *lit.*

Je viens de recevoir le portrait d'une Comtesse; je vous l'envoye & vous le sacrifie. Mais vous ne devez point me tenir compte de ce sacrifice, ma chere Baronne. Je suis si occupé, si possédé de

vos charmes, que je n'ai pas la liberté de vous être infidele. Pardonnez, mon adorable, si je ne vous en dis pas davantage, j'ai l'esprit dans un acccablement mortel. J'ai perdu cette nuit tout mon argent, & Frontin vous dira le reste.

LE CHEVALIER.

MARINE.

Puisqu'il a perdu tout son argent, je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN.

Pardonnez-moi, outre les deux cens pistoles que Madame eut la bonté de lui prêter hier, & le peu d'argent qu'il avoit d'ailleurs, il a encore perdu mille écus sur sa parole; voilà le reste. Oh diable, il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon Maître.

LA BARONNE.

Où est le portrait?

FRONTIN, *donnant le portrait.*

Le voici.

LA BARONNE.

Il ne m'a point parlé de cette Comtesse-là, Frontin.

FRONTIN.

C'est une conquête, Madame, que nous avons faite sans y penser. Nous rencontrames l'autre jour cette Comtesse dans un lasquenet.

MARINE.

Une Comtesse de lansquenet.

FRONTIN.

Elle agaça mon Maître, il répondit pour rire à ses minauderies. Elle, qui aime le sérieux, a pris

la chose fort sérieusement. Elle nous a ce matin envoyé son portrait. Nous ne savons pas seulement son nom.

MARINE.

Je vais parier que cette Comtesse-là est quelque Dame Normande. Toute sa famille bourgeoise se cotise pour lui faire tenir à Paris une petite pension; que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN.

C'est ce que nous ignorons.

MARINE.

Ho que non! vous ne l'ignorez pas. Peste, vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices. Vous en connoissez bien le prix.

FRONTIN.

Sçavez-vous bien, Madame, que cette derniere nuit a pensé être une nuit éternelle pour Monsieur le Chevalier? En arrivant au logis, il se jette dans un fauteuil, il commence par se rappeller les plus malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épithetes & d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Tu as vu cette Comtesse, Frontin? n'est-elle pas plus belle que son portrait?

FRONTIN.

Non, Madame, & ce n'est pas, comme vous voyez, une beauté réguliere; mais elle est assez piquante, ma foi, elle est assez piquante. Or, je voulus d'abord représenter à mon Maître que tous ses juremens étoient des paroles perdues; mais considérant

confidérant que cela foulage un joueur défefpéré, je le laiffai s'égayer dans fes apôftrophes.

LA BARONNE, *regardant toûjours le portrait.*

Quel âge a-t'elle, Frontin?

FRONTIN.

C'eft ce que je ne fais pas trop bien; car elle a le teint fi beau que je pourrois m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE.

C'eft-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans.

FRONTIN.

Je le croirois bien, car elle en paroît trente. Mon Maître donc après avoir bien réfléchi, s'abandonne à la rage; il demande fes piftolets.

LA BARONNE.

Ses piftolets, Marine, fes piftolets!

MARINE.

Il ne fe tuera point, Madame, il ne fe tuera point.

FRONTIN.

Je les lui refufe, auffi-tôt il tire brufquement fon épée.

LA BARONNE.

Ah! il s'eft bleffé, Marine, affurément.

MARINE.

Hé non, non, Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN.

Oui, je me jette fur lui à corps perdu. Monfieur le Chevalier, lui dis-je, qu'allez-vous faire? Vous paffez les bornes de la douleur du Lanfquenet. Si votre malheur vous fait haïr le jour, con-

fervez-vous du moins, vivez pour votre aimable Baronne; elle vous a jufqu'ici tiré généreufement de tous vos embarras: & foyez fûr, ai-je ajouté, feulement pour calmer fa fureur, qu'elle ne vous laiffera point dans celui-ci.

MARINE, *bas.*

L'entend-il, le maraud?

FRONTIN.

Il ne s'agit que de mille écus une fois; Monfieur Turcaret a bon dos, il portera bien encore cette charge-là.

LA BARONNE.

Hé bien, Frontin?

FRONTIN.

Hé bien, Madame, à ces mots, admirez le pouvoir de l'efpérance! il s'eft laiffé défarmer comme un enfant, il s'eft couché & s'eft endormi.

MARINE.

Le pauvre Chevalier!

FRONTIN.

Mais ce matin, à fon réveil, il a fenti renaître fes chagrins, le portrait de la Comteffe ne les a point diffipés. Il m'a fait partir fur le champ pour venir ici, & il attend mon retour pour difpofer de fon fort. Que lui dirai-je, Madame?

LA BARONNE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toûjours faire fond fur moi, & que n'étant point en argent comptant...

[*elle veut tirer fon diamant.*]

MARINE, *la retenant.*

Madame, y fongez-vous?

LA BARONNE, *remettant son diamant.*

Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

MARINE.

Et que je suis de mon côté très-fâchée de son infortune.

FRONTIN.

Ah ! qu'il sera fâché, lui... *(bas.)* Maugrebleu de la soubrette.

LA BARONNE.

Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

MARINE.

Que je sens vivement son affliction, Frontin.

FRONTIN.

C'en est donc fait, Madame, vous ne verrez plus Monsieur le Chevalier : la honte de ne pouvoir payer ses dettes, va l'écarter de vous pour jamais ; car rien n'est plus sensible pour un enfant de famille. Nous allons tout à l'heure prendre la poste.

LA BARONNE.

Prendre la poste, Marine !

MARINE.

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN.

Adieu, Madame.

LA BARONNE, *tirant son diamant.*

Attends, Frontin.

MARINE.

Non, non, va-t'en vîte lui faire réponse.

LA BARONNE, *donnant le diamant à Frontin.*

Oh, je ne puis me résoudre à l'abandonner. Tiens, voilà un diamant de cinq cent pistoles, que Monsieur Turcaret m'a donné; va le mettre en gage, & tire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeller à la vie. Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction.

[*Il sort.*]

MARINE.

Ah! que vous êtes tous deux bien ensemble, Messieurs les frippons!

SCENE III.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

TU vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter...

MARINE.

Non, Madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Hé que m'importe après tout que votre bien s'en aille comme il vient? Ce sont vos affaires, Madame, ce sont vos affaires.

LA BARONNE.

Hélas! je suis plus à plaindre qu'à blâmer; ce

que tu me vois faire n'eſt point l'effet d'une volonté libre, je ſuis entraînée par un penchant ſi tendre que je ne puis y réſiſter.

MARINE.

Un penchant tendre! ces foibleſſes vous conviennent-elles? Hé fi, vous aimez comme une vieille bourgeoiſe.

LA BARONNE.

Que tu es injuſte, Marine! puis-je ne pas ſçavoir gré au Chevalier du ſacrifice qu'il me fait?

MARINE.

Le plaiſant ſacrifice! que vous êtes facile à tromper! Mort de ma vie, c'eſt quelque vieux portrait de famille; que ſçait-on? de ſa grande mere peut-être.

LA BARONNE.

Non, j'ai quelque idée de ce viſage-là, & une idée récente.

MARINE, *prenant ſon portrait.*

Attendez... Ah! juſtement, c'eſt ce Coloſſe de Provinciale que nous vimes au bal il y a trois jours, qui ſe fit tant prier pour ôter ſon maſque, & que perſonne ne connut quand elle fut démaſquée.

LA BARONNE.

Tu as raiſon, Marine; cette Comteſſe-là n'eſt pas mal faite.

MARINE, *rendant le portrait à la Baronne.*

A peu près comme Monſieur Turcaret. Mais ſi la Comteſſe étoit femme d'affaires, on ne vous la ſacrifieroit pas, ſur ma parole.

LA BARONNE.

Tais-toi, Marine, j'apperçois le laquais de Monſieur Turcaret.

MARINE.

Oh, pour celui-ci, paſſe, il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. Il tient quelque choſe, c'eſt ſans doute un nouveau préſent que ſon maître vous fait.

SCENE IV.

LA BARONNE, MARINE, FLAMAND.

FLAMAND, *préſentant un petit coffre à la Baronne.*

MOnſieur Turcaret, Madame, vous prie d'agréer ce petit préſent. Serviteur, Marine.

MARINE.

Tu ſois le bien venu, Flamand; j'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE, *montrant le coffre à Marine.*

Conſidére, Marine, admire le travail de ce petit coffre; as-tu rien vu de plus délicat?

MARINE.

Ouvrez, ouvrez, je réſerve mon admiration pour le dedans; le cœur me dit que nous en ſerons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE, *l'ouvre.*

Que vois-je? un billet au porteur! l'affaire eſt ſérieuſe.

MARINE.

De combien, Madame?

LA BARONNE.

De dix mille écus.

MARINE.

Bon, voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE.

Je vois un autre billet.

MARINE.

Encore au porteur?

LA BARONNE.

Non ce sont des vers que Monsieur Turcaret m'adresse.

MARINE.

Des vers de Monsieur Turcaret!

LA BARONNE, *lisant.*

A Philis... quatrain... Je suis la Philis, & il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE.

Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un Auteur qui envoye de si bonne prose.

LA BARONNE.

Les voici, écoute.

(*Elle lit.*)

Recevez ce billet, charmante Philis;
Et soyez assurée que mon ame
Conservera toûjours une éternelle flâme;
Comme il est certain que trois & trois font six.

MARINE.

Que cela est finement pensé!

LA BARONNE.

Et noblement exprimé! Les Auteurs se pei-

gnent dans leurs ouvrages... Allez, portez ce coffre dans mon cabinet, Marine. (*Marine fort.*) Il faut que je te donne quelque chose, à toi, Flamand; je veux que tu boives à ma fanté.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, Madame, & du bon encore.

LA BARONNE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étois chez ce Confeiller que j'ai fervi ci-devant, je m'accommodois de tout; mais dépis que je fis chez Monfieur Turcaret, je fis devenu délicat, oui.

LA BARONNE.

Rien n'eft tel que la maifon d'un homme d'affaires, pour perfectionner le goût. (*Marine revient.*)

FLAMAND.

Le voici, Madame, le voici.

SCENE V.

LA BARONNE, M. TURCARET, MARINE.

LA BARONNE.

JE fuis ravie de vous voir, Monfieur Turcaret, pour vous faire des complimens fur les vers que vous m'avez envoyés.

M. BUCARET, *riant.*

Oh, oh!

LA BARONNE.

Sçavez-vous bien qu'ils ſont du dernier galant? Jamais les Voiture, ni les Pavillon n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaiſantez, apparemment?

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieuſement, Madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONNE.

Le plus ſpirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce ſont pourtant les premiers vers que j'ai fait de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le diroit pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le ſecours de quelque Auteur, comme cela ſe pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien: les Auteurs de profeſſion ne penſent & ne s'expriment pas ainſi: on ne ſçauroit les ſoupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir par curioſité ſi je ſerois capable d'en compoſer, & l'amour m'a ouvert l'eſprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, Monſieur, il n'y a rien d'impoſſible pour vous.

MARINE.

Votre profe, Monfieur, mérite auffi des complimens: elle vaut bien votre poéfie au moins.

M. TURCARET.

Il eft vrai que ma profe a fon mérite; elle eft fignée & approuvée par quatre Fermiers généraux.

MARINE.

Cette approbation vaut mieux que celle de l'Académie.

LA BARONNE.

Pour moi je n'approuve point votre profe, Monfieur, & il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET.

D'où vient?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raifon de m'envoyer un billet au porteur! Vous faites tous les jours quelque folie comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

De combien eft-il ce billet? Je n'ai pas pris garde à la fomme, tant j'étois en colere contre vous.

M. TURCARET.

Bon, il n'eft que de dix-mille écus.

LA BARONNE.

Comment, dix mille écus? Ah, fi j'avois fçu cela, je vous l'aurois renvoyé fur le champ.

M. TURCARET.

Fi donc.

LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai

M. TURCARET

Oh, vous l'avez reçu, vous ne le rendrez point.

MARINE, *bas.*

Oh, pour cela, non!

LA BARONNE.

Je ſuis plus offenſée du motif que de la choſe même.

M. TURCARET.

Hé, pourquoi?

LA BARONNE.

En m'accablant tous les jours de préſens, il ſemble que vous vous imaginiez avoir beſoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle penſée! non, Madame, ce n'eſt point dans cette vue que...

LA BARONNE.

Mais vous vous trompez, Monſieur, je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET.

Qu'elle eſt franche! qu'elle eſt ſincere!

LA BARONNE.

Je ne ſuis ſenſible qu'à vos empreſſemens, qu'à vos ſoins...

M. TURCARET.

Quel bon cœur!

LA BARONNE.

Qu'au ſeul plaiſir de vous voir.

M. TURCARET.

Elle me charme... Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE.

Quoi! vous ſortez ſi-tôt?

M. TURCARET.

Oui, ma Reine; je ne viens ici que pour vous ſaluer en paſſant. Je vais à une de nos aſſemblées, pour m'oppoſer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai dès que je pourrai m'échapper. [*Il lui baiſe la main.*]

LA BARONNE.

Fuſſiez-vous déjà de retour!

MARINE, *faiſant la révérence à M. Turcaret.*

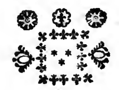
Adieu, Monſieur, je ſuis votre très-humble ſervante.

M. TURCARET.

A propos, Marine, il me ſemble qu'il y a long-tems que je ne t'ai rien donné... (*Il lui donne une poignée d'argent...*) tiens, je donne ſans compter, moi.

MARINE.

Et moi je reçois de même, Monſieur. Oh! nous ſommes tous deux des gens de bonne foi! [*il ſort.*]



SCENE VI.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

IL s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui, Madame. L'excellent sujet! il a de l'argent, il est prodigue & crédule, c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais assez ce que je veux, comme tu vois.

MARINE.

Oui: mais par malheur je vois arriver ici des gens qui vengent bien M. Turcaret.

SCENE VII.

LA BARONNE, MARINE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

JE viens, Madame, vous témoigner ma reconnoissance; sans vous j'aurois violé la foi des joueurs: ma parole perdoit tout son crédit, & je tombois dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE.

Je suis bien aise, Chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour.

MARINE, *bas.*

Qu'il est tendre & passionné! Le moyen de lui refuser quelque chose!

LE CHEVALIER.

Bonjour, Marine. Madame, j'ai aussi quelques graces à lui rendre; Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE.

Eh, oui, merci de ma vie, je m'y suis intéressée; elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE, *à Marine.*

Taisez-vous, Marine, vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER.

Hé, Madame, laissez-la parler; j'aime les gens francs & sinceres.

MARINE.

Et moi, je hais ceux qui ne le sont pas.

LE CHEVALIER.

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs, elle a des reparties brillantes qui m'enlevent. Marine, au moins j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié; & je veux vous en donner des marques.... (*Il fait semblant de fouiller dans ses poches...*) Frontin, la premiere fois que je gagnerai, fais-m'en ressouvenir.

FRONTIN.

C'eſt de l'argent comptant.

MARINE.

J'ai bien affaire de ſon argent; hé, qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre!

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous dites, Marine.

MARINE.

C'eſt voler au coin d'un bois.

LA BARONNE.

Vous perdez le reſpect.

LE CHEVALIER.

Ne prenez point la choſe ſérieuſement.

MARINE.

Je ne puis me contraindre, Madame; je ne puis voir tranquillement que vous ſoyez la dupe de Monſieur, & que Monſieur Turcaret ſoit la vôtre.

LA BARONNE.

Marine...

MARINE.

Hé, fi, fi, Madame, c'eſt ſe moquer, de recevoir d'une main, pour diſſiper de l'autre. La belle conduite! Nous en aurons toute la honte, & Monſieur le Chevalier tout le profit.

LA BARONNE.

Oh, pour cela, vous êtes trop inſolente; je n'y puis plus tenir.

MARINE.

Ni moi non plus.

LA BARONNE.

Je vous chaſſerai.

MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine-là, Madame, je me donne mon congé moi-même; je ne veux pas que l'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un Financier.

LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente, & ne paroissez jamais devant moi, que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendrai à Monsieur Turcaret, Madame; & s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble.

[*Elle sort.*]

SCENE VIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Voilà je l'avoue une créature impertinente; vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN.

Oui, Madame, vous avez raison: comment donc! Mais c'est une espece de mere que cette servante-là.

LA BARONNE.

C'est un pédant éternel que j'avois aux oreilles.

FRONTIN.

Elle se mêloit de vous donner des conseils; elle vous auroit gâtée à la fin.

LA BARONNE.

Je n'avois que trop d'envie de m'en défaire; mais je suis une femme d'habitude, & je n aime point les nouveaux visages.

LE CHEVALIER.

Il feroit pourtant fâcheux que dans le premier mouvement de sa colere, elle allat donner à Monsieur Turcaret des impressions qui ne conviendroient ni à vous ni à moi.

FRONTIN.

Oh diable, elle n'y manquera pas, les soubrettes sont comme les bigottes, elles font des actions charitables pour se venger.

LA BARONNE.

De quoi s'inquiéter? Je ne la crains point. J'ai de l'esprit, Monsieur Turcaret n'en a gueres: je ne l'aime point & il est amoureux: je sçaurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN.

Fort bien, Madame, il faut tout mettre à profit.

LA BARONNE.

Mais je songe que ce n'est pas assez de nous être débarrassés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée, Madame?

LA BARONNE.

Le laquais de Monsieur Turcaret est un sot, un benêt dont on ne peut tirer le moindre service; & je voudrois mettre à sa place quelque habile homme, quelques-uns de ces génies supérieurs qui sont faits pour gouverner les esprits

médiocres, & les tenir toûjours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies supérieurs! Je vous vois venir, Madame, cela me regarde.

LE CHEVALIER.

Mais, en effet, Frontin ne vous sera pas inutile auprès de notre Traitant.

LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Je suis jaloux de l'invention, on ne pouvoit rien imaginer de mieux. Par ma foi, Monsieur Turcaret, je vous ferai bien voir du pays, sur ma parole.

LA BARONNE.

Il m'a fait présent d'un billet au porteur de dix mille écus: je veux changer cet effet là de nature; il en faut faire de l'argent. Je ne connois personne pour cela. Chevalier, chargez-vous de ce soin; je vais vous remettre le billet; retirez ma bague, je suis bien aise de l'avoir, & vous me tiendrez compte du superflus.

FRONTIN.

Cela est trop juste, Madame, & vous n'avez rien à craindre de nôtre probité.

LE CHEVALIER.

Je ne perdrai point de tems, Madame, & vous aurez cet argent incessamment.

LA BARONNE.

Attendez un moment, je vais vous donner le billet.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

UN billet de dix mille écus! la bonne aubaine, & la bonne femme! il faut être aussi heureux que vous l'êtes, pour en rencontrer de pareilles: sçavez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette?

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

FRONTIN.

Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle Comtesse qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

FRONTIN.

Madame la Baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus sur votre parole, & que son diamant est engagé. Le lui rendrez-vous, Monsieur, avec le reste du billet?

LE CHEVALIER.

Si je lui rendrai!

FRONTIN.

Quoi! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense?

LE CHEVALIER.

Assurément, je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN.

Vous avez des momens d'équité, je ne m'y attendois pas.

LE CHEVALIER.

Je ferois un grand malheureux de m'expofer à rompre avec elle à fi bon marché.

FRONTIN.

Ah! je vous demande pardon: j'ai fait un jugement téméraire, je croyois que vous vouliez faire les chofes à demi.

LE CHEVALIER.

Oh non. Si jamais je me brouille, ce ne fera qu'après la ruine totale de Monfieur Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après fa deftruction, là, fon anéantiffement.

LE CHEVALIER.

Je ne rends des foins à la coquette, que pour l'aider à ruiner le Traitant.

FRONTIN.

Fort bien: à ces fentimens généreux je reconnois mon maître.

LE CHEVALIER.

Paix, Frontin, voici la Baronne.

SCENE X.

LE CHEVALIER, LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

ALlez, Chevalier, allez fans tarder davantage négocier ce billet, & me rendez ma bague le plutôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Frontin, Madame, va vous la rapporter incessamment, mais avant que je vous quitte, souffrez que charmé de vos manieres généreuses, je vous fasse connoître que...

LA BARONNE.

Non, je vous le défends, ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnoissant que le mien!

LA BARONNE, *s'en allant.*

Sans adieu, Chevalier, je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER, *s'en allant.*

Pourrois-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance.

FRONTIN *seul.*

J'admire le train de la vie humaine; nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres: cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, *lui donnant le diamant.*

JE n'ai pas perdu de tems, comme vous voyez, Madame, voilà votre diamant; l'homme qui l'avoit en gage me l'a remis entre les mains dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut efcompter moyennant un très-honnête profit. Mon maître que j'ai laiffé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je fuis enfin débarraffée de Marine; elle a férieufement pris fon parti; j'appréhendois que ce ne fut qu'une feinte; elle eft fortie. Ainfi, Frontin, j'ai befoin d'une femme de chambre, je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main; c'eft une jeune perfonne, douce, complaifante, comme il vous faut: elle verroit aller fans deffus deffous votre maifon, fans dire une fyllabe.

LA BARONNE.

J'aime ces caracteres-là: tu la connois particulierement?

FRONTIN.

Très-particuliérement; nous sommes même un peu parens.

LA BARONNE.

C'est-à-dire que l'on peut s'y fier.

FRONTIN.

Comme à moi-même, elle est sous ma tutelle; j'ai l'administration de ses gages & de ses profits, j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE.

Elle sert sans doute actuellement?

FRONTIN.

Non; elle est sortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Hé, pour quel sujet?

FRONTIN.

Elle servoit des personnes qui menent une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses; un mari & une femme qui s'aiment, des gens extraordinaires. Enfin, c'est une maison triste, ma pupille s'y est ennuyée.

LA BARONNE.

Où est-elle donc à l'heure qu'il est?

FRONTIN.

Elle est logée chez une vieille prude de ma connoissance, qui par charité loge des femmes de chambre hors de condition, pour sçavoir ce qui se passe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrois avoir dès-aujourd'hui. Je ne puis me passer de fille.

FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, Madame, ou vous l'amener moi-même; vous en ferez contente; je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités, elle chante & joue à ravir de toutes sortes d'instrumens.

LA BARONNE.

Mais, Frontin, vous me parlez-là d'un fort joli sujet.

FRONTIN.

Je vous en réponds; aussi je la destine pour l'Opéra; mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde; car il n'en faut là que de toutes faites. [*Il s'en va.*]

LA BARONNE.

Je l'attens avec impatience.

SCENE II.

LA BARONNE *seule.*

CEtte fille-là me fera d'un grand agrément; elle me divertira par ses chansons, au-lieu que l'autre ne faisoit que me chagriner par sa morale. Mais je vois Monsieur Turcaret: ah! qu'il paroît agité, Marine l'aura été trouver.



SCENE III.

LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET, *essouflé.*

OUf! je ne sçais par où commencer, perfide.

LA BARONNE, *bas.*

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale, j'ai appris de vos nouvelles : on vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement.

LA BARONNE.

Le début est agréable, & vous employez de fort jolis termes, Monsieur.

M. TURCARET.

Laissez-moi parler, je veux vous dire vos vérités, Marine me les a dites. Ce beau Chevalier qui vient ici à toute heure, & qui ne m'étoit pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin comme vous me l'avez fait accroire : vous avez des vues pour l'épouser, & pour me planter-là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi, Monsieur, j'aimerois le Chevalier?

M. TURCARET.

Marine me l'a assuré, & qu'il ne faisoit figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourse & de la mienne, & que vous lui sacrifiez tous les présens que je vous fais.

LA BARONNE.

Marine eſt une fort jolie perſonne. Ne vous a-t'elle dit que cela, Monſieur?

M. TURCARET.

Ne me répondez point, félone, j'ai de quoi vous confondre, ne me répondez point. Parlez: qu'eſt devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour? montrez-le moi, montrez-le moi tout-à-l'heure.

LA BARONNE,

Puiſque vous le prenez ſur ce ton-là, Monſieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET.

Hé, ſur quel ton, morbleu, prétendez-vous donc que je le prenne! Oh, vous n'en ferez pas quitte par des reproches! Ne croyez pas que je ſois aſſez ſot pour rompre avec vous ſans bruit, pour me retirer ſans éclat, je veux laiſſer ici des marques de mon reſſentiment. Je ſuis honnête homme, j'aime de bonne foi, je n'ai que des vues légitimes; je ne crains pas le ſcandale, moi. Ah! vous n'avez pas affaire à un Abbé, je vous en avertis.

[Il entre dans la chambre de la Baronne.]

LA BARONNE.

Non, j'ai affaire à un extravagant, un poſſédé. Oh bien, faites, Monſieur, faites tout ce qu'il vous plaira, je ne m'y oppoſerai point, je vous aſſure... Mais... qu'entens-je?... Ciel, quel déſordre!... il eſt effectivement devenu fou. Monſieur Turcaret, Monſieur Turcaret, je vous ferai bien expier vos emportemens.

M. TURCARET, *revenant.*

Me voilà a demi foulagé ; j'ai déja caffé la grande glace & les plus belles porcelaines.

LA BARONNE.

Achevez, Monfieur Que ne continuez-vous?

M. TURCARET.

Je continuerai quand il me plaira, Madame ; je vous apprendrai à vous jouer à un homme comme moi. Allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE.

Que je vous le rende! Et fi je l'ai auffi donné au Chevalier?

M. TURCARET.

Ah! fi je le croyois?

LA BARONNE.

Que vous êtes fou! en vérité vous me faites pitié.

M. TURCARET.

Comment donc! au-lieu de fe jetter à mes genoux & de me demander grace, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort.

LA BARONNE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah, vraiment, je voudrois bien par plaifir que vous entrepriffiez de me perfuader cela!

LA BARONNE.

Je le ferois, fi vous étiez en état d'entendre raifon.

M. TURCARET.

Eh! que pourriez-vous dire, traîtreffe?

LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien. Ah! quelle fureur.

M. TURCARET, *essouflé.*

Hé bien! parlez, Madame, parlez, je suis de sang froid.

LA BARONNE.

Ecoutez-moi donc. Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine...

M. TURCARET.

Un faux rapport, ventrebleu, ce n'est point...

LA BARONNE.

Ne jurez pas, Monsieur, ne m'interrompez pas; songez que vous êtes de sang froid.

M. TURCARET.

Je me tais: il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Sçavez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine?

M. TURCARET.

Oui; pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire; c'est à cause qu'elle me reprochoit sans cesse l'inclination que j'avois pour vous. Est-il rien de si ridicule, me disoit elle à tous momens, que de voir la veuve d'un Colonel songer à épouser un Monsieur Turcaret; un homme sans naissance, sans esprit, de la mine la plus basse...

M. TURCARET.

Passons, s'il vous plait, sur les qualités; cette Marine-là est une impudente.

LA BARONNE.

Pendant que vous pouvez choiſir un époux entre vingt perſonnes de la premiere qualité, lorſque vous refuſez votre aveu même aux preſſantes inſtances de toute la famille d'un Marquis dont vous êtes adorée, & que vous avez la foibleſſe de ſacrifier à ce Monſieur Turcaret.

M. TURCARET.

Cela n'eſt pas poſſible.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, Monſieur. Ce Marquis eſt un jeune homme fort agréable de ſa perſonne, mais dont les mœurs & la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelque fois avec mon couſin le Chevalier, ſon ami. J'ai découvert qu'il avoit gagné Marine, & c'eſt pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impoſtures pour ſe venger, & vous êtes crédule pour y ajouter foi! Ne deviez-vous pas dans le moment faire réflexion que c'étoit une ſervante paſſionnée qui vous parloit; & que ſi j'avois eu quelque choſe à me reprocher, je n'aurois pas éte aſſez imprudente de chaſſer une fille dont j'avois à craindre l'indiſcrétion. Cette penſée, dites-moi, ne ſe préſente-t'elle pas naturellement à l'eſprit?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord; mais...

LA BARONNE.

Mais, mais vous avez tort: elle vous a donc dit entr'autres choſes que je n'avois plus ce gros brillant, qu'en badinant vous me mites l'autre

jour au doigt, & que vous me forçates d'accepter.

M. TURCARET.

Oh, oui, elle m'a juré que vous l'aviez donné aujourd'hui au Chevalier, qui est dit-elle, votre parent comme Jean de vert.

LA BARONNE.

Et si je vous montrois tout à l'heure ce diamant, que diriez vous?

M. TURCARET.

Oh, je dirois en ce cas là que... Mais cela ne se peut pas.

LA BARONNE.

Le voilà, Monsieur, le reconnoissez-vous? Voyez le fonds que l'on doit faire sur le rapport de certains valets.

M. TURCARET.

Ah, que cette Marine là est une grande scélérate! Je reconnois sa fripponnerie & mon injustice! pardonnez-moi, Madame, d'avoir soupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne sont point excusables: allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET.

Je l'avoue.

LA BARONNE.

Falloit-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse?

M. TURCARET.

Hélas! non; que je suis malheureux!

LA BARONNE.

Convenez que vous êtes un homme bien foible.

M. TURCARET.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe.

M. TURCARET.

J'en conviens. Ah, Marine, coquine de Marine! Vous ne sçauriez vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venu conter: elle m'a dit que vous & Monsieur le Chevalier, vous me regardiez comme votre vache à lait; & que si aujourd'hui pour demain je vous avois tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureuse!

M. TURCARET.

Elle me l'a dit, c'est un fait constant: je n'invente rien, moi.

LA BARONNE.

Et vous avez eu la foiblesse de la croire un seul moment?

M. TURCARET.

Oui, Madame, j'ai donné là-dedans comme un franc sot. Où diable avois-je l'esprit?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité?

M. TURCARET.

Si je m'en repens! Je vous demande mille pardon de ma colere.

LA BARONNE.

On vous la pardonne : levez-vous, Monsieur. Vous auriez moins de jalousie, si vous aviez moins d'amour, & l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET.

Quelle bonté! Il faut avouer que je suis un grand brutal.

LA BARONNE.

Mais sérieusement, Monsieur, croyez-vous qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous & le Chevalier?

M. TURCARET.

Non, Madame, je ne le crois pas; mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes?

M. TURCARET.

Eloigner d'ici cet homme-là: consentez-y, Madame, j'en sçais les moyens.

LA BARONNE.

Hé, quels sont-ils?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une direction en Province.

LA BARONNE.

Une direction!

M. TURCARET.

C'est ma maniere d'écarter les incommodes. Ah, combien de cousins, d'oncles, & de maris, j'ai faits Directeurs en ma vie! j'en ai envoyés jusqu'en Canada.

LA

LA BARONNE.

Mais vous ne ſongez pas que mon couſin le Chevalier eſt homme de condition, & que ces ſortes d'emplois ne lui conviennent pas. Allez, ſans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'eſt l'homme du monde qui doit vous cauſer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf! j'étouffe d'amour & de joie; vous me dites cela d'une maniere ſi naïve, que vous me le perſuadez. Adieu, mon adorable, mon tout, ma Déeſſe: allez, allez, je vais bien réparer la ſottiſe que je viens de faire; votre grande glace n'étoit pas tout à fait nette, au moins, & je trouvois vos porcelaines aſſez communes.

LA BARONNE.

Il eſt vrai.

M. TURCARET.

Je vais vous en chercher d'autres.

LA BARONNE.

Voilà ce que vous coûtent vos folies.

M. TURCARET.

Bagatelle; tout ce que j'ai gâté ne valoit pas plus de trois cens piſtoles.

(*Il veut s'en aller, la Baronne l'arrête.*)

LA BARONNE.

Attendez, Monſieur, il faut que je vous faſſe une priere auparavant.

M. TURCARET.

Une priere: oh, donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une Commiſſion pour l'amour de

moi à ce pauvre Flamand votre laquais; c'eſt un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurois déjà pouſſé, ſi je lui avois trouvé quelque diſpoſition: mais il a l eſprit trop bonaſſe, cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE.

Donnez-lui un emploi qui ne ſoit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura un dès aujourd'hui; cela vaut fait.

LA BARONNE

Ce n'eſt pas tout; je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon couſin le Chevalier, c'eſt auſſi un très bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prens, Madame, & vous promets de le faire Commis au premier jour.

SCENE IV.

LA BARONNE, M. TURCARET, FRONTIN.

FRONTIN.

MAdame, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE.

Monſieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET.

Il paroit un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connoiſſez bien en phyſionomie!

M. TURCARET.

J'ai le coup d'œil infaillible. Approche, mon ami; dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes?

FRONTIN.

Qu'appellez-vous des principes?

M. TURCARET.

Des principes de Commis; c'eſt-à-dire, ſi tu ſçais comment on peut empêcher les fraudes, ou les favoriſer.

FRONTIN.

Pas encore, Monſieur: mais je ſens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu ſçais du moins l'arithmétique, tu ſçais faire des comptes à parties ſimples?

FRONTIN.

Oh, oui, Monſieur, je ſçais même faire des parties doubles; j'écris auſſi de deux écritures, tantôt de l'une, & tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'eſt-ce pas?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment, de l'oblique?

FRONTIN.

Hé, oui, d'une écriture que vous connoiſſez,

là; d'une certaine écriture qui n'eſt pas légitime.

M. TURCARET.

Il veut dire de la batarde.

FRONTIN.

Juſtement: c'eſt ce mot là que je cherchois.

M. TURCARET.

Quelle ingénuité! ce garçon-là, Madame, eſt bien niais.

LA BARONNE.

Il ſe déniaiſera dans vos Bureaux.

M. TURCARET.

Ho, qu'oui, Madame, ho, qu'oui; d'ailleurs un bel eſprit n'eſt pas néceſſaire pour faire ſon chemin. Hors moi & deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies aſſez communs: il ſuffit d'un certain uſage, d'une routine que l'on ne manque gueres d'attraper. Nous voyons tant de gens! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur; voilà toute notre ſcience.

LA BARONNE.

Ce n'eſt pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET.

Oh ça, mon ami, tu es à moi, & tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, Monſieur, comme mon nouveau maître: mais en qualité d'ancien laquais de Monſieur le Chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commiſſion dont il m'a chargé; il vous donne & à Madame ſa couſine à ſouper ici ce ſoir.

M. TURCARET.

Très-volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez fite toutes ſortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne ; & pour égayer le repas, vous aurez des voix & des inſtrumens.

LA BARONNE.

De la muſique, Frontin ?

FRONTIN.

Oui, Madame, à telles enſeignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de Surêne pour abreuver la ſymphonie.

LA BARONNE.

Cent Bouteilles !

FRONTIN.

Ce n'eſt pas trop, Madame ; il y aura huit Concertans, quatre Italiens de Paris, trois Chanteuſes & deux gros Chantres.

M. TURCARET.

Il a ma foi raiſon, ce n'eſt pas trop. Ce repas ſera fort joli.

FRONTIN.

Oh diable, quand Monſieur le Chevalier donne des ſoupers comme cela, il n'épargne rien, Monſieur.

M. TURCARET.

J'en ſuis perſuadé.

FRONTIN.

Il ſemble qu'il ait à ſa diſpoſition la bourſe d'un partiſan.

LA BARONNE.

Il veut dire qu'il fait les choſes fort magnifiquement.

M. TURCARET.

Qu'il est ingénu ! Hé bien, nous verrons cela tantôt : & pour surcroît de réjouissance, j'amenerai ici Monsieur Gloutonneau le Poëte; aussi bien je ne saurois manger si je n'ai quelque bel esprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaisir. Cet Auteur apparemment est fort brillant dans la conversation?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas : mais il mange & pense beaucoup; peste, c'est un homme bien agréable... Oh ça, je cours chez Dautel vous acheter...

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie, ne vous jettez point dans une dépense...

M. TURCARET.

Hé fi, Madame, fi; vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma Reine. (*Il sort.*)

LA BARONNE.

J'attens votre retour impatiemment.

SCENE V.

LA BARONE, FRONTIN.

LA BARONE.

ENfin, te voilà en train de faire ta fortune.

FRONTIN.

Oui, Madame, & en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE.

C'eſt à préſent, Frontin, qu'il faut donner l'eſſor à ce génie ſupérieur...

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'eſt pas médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amenera-t'on cette fille?

FRONTIN.

Je l'attens; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras quand elle ſera venue.

(Elle entre dans une autre chambre.)

SCENE VI.

FRONTIN *ſeul.*

COurage, Frontin, courage, mon ami; la fortune t'appelle: te voilà chez un homme d'affaires par le canal d'une coquette. Quelle joie! l'agréable perſpective! Je m'imagine que toutes les choſes que je vais toucher vont ſe convertir en or... Mais j'apperçois ma pupille.



SCENE VII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

TU fois la bien venue, Lifette; on t'attend avec impatience dans cette maifon.

LISETTE.

J'y entre avec une fatisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai mife au fait fur tout ce qui s'y paffe & fur tout ce qui s'y doit paffer, tu n'as qu'à te régler là-deffus: fouviens-toi feulement qu'il faut avoir une complaifance infatigable.

LISETTE.

Il n'eft pas befoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte fans ceffe l'entêtement que la Baronne a pour le Chevalier; c'eft-là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

FRONTIN.

Le voici qui vient.

LISETTE.

Je ne l'avois point encore vu. Ah! qu'il eft bien fait, Frontin!

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

JE te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre ... Mais, que vois-je ? quelle eſt cette beauté brillante?

FRONTIN.

C'eſt une fille que je donne à Madame la Baronne pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt ſans doute une de tes amies ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur, il y a long-tems que nous nous connoiſſons; je ſuis ſon répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution! c'eſt faire ſon éloge en un mot. Elle eſt, parbleu, charmante. Monſieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient ?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je; vous ſçavez toutes mes affaires, & vous me cachez les vôtres: vous n'êtes pas un ami ſincere.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu; Monſieur ...

LE CHEVALIER.

La confiance pourtant doit être réciproque: pourquoi m'avoir fait myſtere d'une ſi belle découverte?

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, je craignois...

LE CHEVALIER.

Quoi?

FRONTIN.

Oh, Monſieur, que diable, vous m'entendez de reſte.

LE CHEVALIER.

Le maraud! où a-t'il été déterrer ce petit minois-là? Frontin, Monſieur Frontin, vous avez le diſcernement fin & délicat quand vous faites un choix pour vous même: mais vous n'avez pas le goût ſi bon pour vos amis. Ah! la piquante repréſentation! l'adorable Griſette!

LISETTE.

Que les jeunes Seigneurs ſont honnêtes!

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de ſi beau que cette créature-là.

LISETTE.

Que leurs expreſſions ſont flatteuſes! je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER.

Faiſons un troc, Frontin; céde-moi cette fille-là, & je t'abandonne ma vieille Comteſſe.

FRONTIN.

Non, Monſieur, j'ai les inclinations roturieres; je m'en tiens à Liſette à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Va, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin... Oui, belle Lisette, vous méritez...

LISETTE.

Treve de douceurs, Monsieur le Chevalier : je vais me présenter à ma maîtresse, qui ne m'a point encore vue : vous pouvez venir, si vous voulez, continuer devant elle la conversation.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

PArlons de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la Baronne l'argent de son billet.

FRONTIN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un usurier qui m'a déjà prêté de l'argent; mais il n'est plus à Paris: des affaires qui lui sont survenues, l'ont obligé d'en sortir brusquement: ainsi je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connoissois un Agent de change qui te donneroit de l'argent à l'heure même?

FRONTIN.

Cela eſt vrai : mais, que direz-vous à Madame la Baronne? Si vous lui dites que vous avez encore ſon billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis ſon brillant en gage, car enfin, elle n'ignore pas qu'un homme qui prête, ne ſe déſaiſit pas pour rien de ſon nantiſſement.

LE CHEVALIER.

Tu as raiſon; auſſi ſuis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il eſt chez moi, & que demain matin tu le feras apporter ici : pendant ce tems-là cours chez ton Agent de change, & fais porter au logis l'argent que tu en recevras : je vais t'y attendre auſſi-tôt que j'aurai parlé à la Baronne.

(*Il entre dans la chambre de la Baronne*)

SCENE X.

FRONTIN *ſeul.*

JE ne manque pas d'occupation, Dieu merci : il faut que j'aille chez le Traiteur, de-là chez l'Agent de change ; de chez l'Agent de change ; au logis, & puis il faudra que je revienne ici joindre Monſieur Turcaret : cela s'appelle, ce me ſemble, une vie aſſez agiſſante ; mais patience, après quelque tems de fatigue & de peine, je parviendrai enfin à un état d'aiſe. Alors, quelle ſatisfaction ! quelle tranquillité d'eſprit ! Je n'aurai plus à mettre en repos que ma conſcience.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, FRONTIN, LISETTE.

LA BARONNE.

HE bien, Frontin, as-tu commandé le souper ? fera-t'on grand'chere ?

FRONTIN.

Je vous en répons, Madame. Demandez à Lisette de quelle maniere je régale pour mon compte, & jugez par-là de ce que je sçais faire lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE.

Il est vrai, Madame, vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN.

Monsieur le Chevalier m'attend : je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas ; & puis je viendrai ici prendre possession de Monsieur Turcaret, mon nouveau maître. *(il sort.)*



SCENE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

CE garçon-là eſt un garçon de mérite, Madame.

LA BARONNE.

Il me paroît que vous n'en manquez pas vous, Liſette.

LISETTE.

Il a beaucoup de ſçavoir faire.

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je ferois bienheureuſe, Madame, ſi mes petits talens pouvoient vous être utiles.

LA BARONNE.

Je ſuis contente de vous: mais j'ai un avis à vous donner; je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je ſuis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Sur-tout, quand je vous conſulterai ſur des choſes qui me regarderont, ſoyez ſincere.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Je vous trouve pourtant trop de complaiſance.

LISETTE.

A moi, Madame !

LA BARONNE.

Oui, vous ne combattez pas assez les sentimens que j'ai pour le Chevalier.

LISETTE.

Hé, pourquoi les combattre? ils sont si raisonnables.

LA BARONNE.

J'avoue que le Chevalier me paroit digne de toute ma tendresse.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE.

Il a pour moi une passion véritable & constante.

LISETTE.

Un Chevalier fidele & sincere; on n'en voit gueres comme cela.

LA BARONNE.

Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une Comtesse.

LISETTE.

Une Comtesse?

LA BARONNE.

Elle n'est pas, à la vérité, dans la premiere jeunesse.

LISETTE.

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connois Messieurs les Chevaliers : une vieille Dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

LA BARONNE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que

je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi!

LISETTE.

Cela eſt admirable.

LA BARONNE.

Il a une probité qui va juſqu'au ſcrupule.

LISETTE.

Mais, mais voilà un Chevalier unique en ſon eſpece.

LA BARONNE.

Taiſons-nous, j'apperçois Monſieur Turcaret.

SCENE III.

M. TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

M. TURCARET.

Je viens, Madame... Oh, oh! vous avez une nouvelle femme de chambre!

LA BARONNE.

Oui, Monſieur; que vous ſemble de celle-ci?

M. TURCARET.

Ce qu'il m'en ſemble! elle me revient aſſez; il faudra que nous faſſions connoiſſance.

LISETTE.

La connoiſſance ſera bientôt faite, Monſieur.

LA BARONNE, *à Liſette.*

Vous ſçavez qu'on ſoupe ici; donnez ordre que nous ayons un couvert propre, & que l'appartement ſoit bien éclairé.

M. TURCARET.

M. TURCARET.

Je crois cette fille-là fort raisonnable.

LA BARONNE.

Elle est fort dans vos intérêts du moins.

M. TURCARET.

Je lui en sçais bon gré. Je viens, Madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines & de bureaux : ils sont d'un goût exquis, je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes universel, Monsieur, vous vous connoissez à tout.

M. TURCARET.

Oui, graces au Ciel, & sur-tout en bâtiment. Vous verrez l'Hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE.

Quoi, vous allez faire bâtir un Hôtel ?

M. TURCARET.

J'ai déjà acheté la place, qui contient quatre arpens, six perches, neuf toises, trois pieds & onze pouces. N'est-ce pas-là une belle étendue ?

LA BARONNE.

Fort belle.

M. TURCARET.

Le logis sera magnifique ; je ne veux pas qu'il y manque un zero, je le ferois plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malpeste, je n'ai garde de faire quelque chose

de commun, je me fairois siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET.

Quel homme entre ici ?

LA BARONNE.

C'est ce jeune Marquis dont je vous ai dit que Marine avoit épousé les intérêts. Je me passerois bien de ses visites, elles ne me font aucun plaisir.

SCENE IV.

M. TURCARET, LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

JE parie que je ne trouverai pas encore ici le Chevalier.

M. TURCARET, *bas.*

Ah ! morbleu, c'est le Marquis de la Tribaudiere. La fâcheuse rencontre !

LE MARQUIS.

Il y a près de deux jours que je le cherche ... Hé ! que vois-je ? oui ... non ... pardonnez-moi ... justement ... c'est lui-même, Monsieur Turcaret. Que faites-vous de cet homme-là, Madame ? Vous le connoissez ! Vous empruntez sur gages. Palsambleu, il vous ruinera.

LA BARONNE.

Monſieur le Marquis.

LF MARQUIS.

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'eſt l'uſurier le plus vil! il vend ſon argent au poids de l'or.

M. TURCARET, *bas.*

J'aurois mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE.

Vous vous méprenez, Monſieur le Marquis; Monſieur Turcaret paſſe dans le monde pour un homme de bien & d'honneur.

LE MARQUIS.

Auſſi l'eſt-il, Madame, auſſi l'eſt-il; il aime le bien des hommes & l'honneur des femmes: il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaiſanter, Monſieur le Marquis. Il eſt badin, Madame, il eſt badin: ne le connoiſſez-vous pas ſur ce pied-là?

LA BARONNE.

Oui, je comprens bien qu'il badine, ou qu'il eſt mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé! morbleu, Madame, perſonne ne ſçauroit vous en parler mieux que moi: il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, Monſieur? Oh, je ferois bien ſerment du contraire.

LE MARQUIS,

Ah! parbleu, vous avez raiſon. Le diamant eſt

à vous à l'heure qu'il eſt, ſelon nos conventions; j'ai laiſſé paſſer le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette enigme.

M. TURCARET.

Il n'y a point d'enigme là-dedans, Madame; je ne ſçais ce que c'eſt.

LE MARQUIS.

Il a raiſon, cela eſt fort clair, il n'y a point d'enigme. J'eus beſoin d'argent il y a quinze mois, j'avois un brillant de cinq cent louis: on m'adreſſa à Monſieur Turcaret; Monſieur Turcaret me renvoya à un de ſes Commis, à un certain Monſieur Ra, ra, ra, Rafle: c'eſt celui qui tient ſon Bureau d'uſure. Cet honnête Monſieur Rafle me prêta ſur ma bague onze cens trente-deux livres ſix ſols huit deniers; il me preſcrivit un tems pour la retirer; je ne ſuis pas fort exact, moi, le tems eſt paſſé, mon diamant eſt perdu.

M. TURCARET.

Monſieur le Marquis, Monſieur le Marquis, ne me confondez point avec Monſieur Rafle, je vous prie: c'eſt un frippon que j'ai chaſſé de chez moi: s'il a fait quelque mauvaiſe manœuvre, vous avez la voie de la Juſtice; je ne ſçais ce que c'eſt que votre brillant, je ne l'ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venoit de ma tante; c'étoit un des plus beaux brillants! il étoit d'une netteté, d'une forme, d'une groſſeur à peu près comme... (*Il regarde le diamant de la Baronne.*) Hé!... le voilà, Ma-

dame; vous vous en êtes accommodée avec Monsieur Turcaret apparemment.

LA BARONNE.

Autre méprise: Monsieur, je l'ai acheté assez cher, même d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, Madame; il a des revendeuses à sa disposition, & à ce qu'on dit même, dans sa famille.

M. TURCARET.

Monsieur, Monsieur.

LA BARONNE.

Vous êtes insultant, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Non, Madame, mon dessein n'est pas d'insulter; je suis trop serviteur de Monsieur Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié; il étoit laquais de mon grand pere; il me portoit sur ses bras; nous jouions tous les jours ensemble; nous ne nous quittions presque point; le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. TURCARET.

Je me souviens, je me souviens; le passé est passé, je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE.

De grace, Monsieur le Marquis, changeons de discours. Vous cherchez Monsieur le Chevalier?

LE MARQUIS.

Je le cherche par-tout, Madame, aux spectacles, au cabaret, au bal, au lansquenet; je ne le

trouve nulle part; ce coquin se débauche, il devient libertin.

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie. Pour moi, je ne change point; je mene une vie réglée, je suis toûjours à table, & l'on me fait crédit chez Fites & chez la Morliere, parce que l'on sçait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, & qu'on me voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les Traiteurs.

LE MARQUIS.

Non, Madame, ni pour les Traitans; n'est-ce pas, Monsieur Turcaret? Ma tante pourtant veut que je me corrige: & pour lui faire accroire qu'il y a déjà du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état ou je suis; elle sera toute étonnée de me trouver si raisonnable; car elle m'a presque toûjours vu yvre.

LA BARONNE.

Effectivement, Monsieur le Marquis, c'est une vouveauté que de vous voir autrement: vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété.

LE MARQUIS.

J'ai soupé hier avec trois des plus jolies femmes de Paris; nous avons bu jusqu'au jour, & j'ai été faire un petit somme chez moi, afin de pouvoir me présenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE.

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma toute aimable, dites au Chevalier qu'il se rende un peu à ses amis; prêtez-le-nous quelquefois, ou je viendrai si souvent ici que je l'y trouverai. Adieu, Monsieur Turcaret; je n'ai point de rancune au moins: touchez là, renouvellons notre ancienne amitié; mais dites un peu à votre ame damnée, à ce Monsieur Rafle, qu'il me traite plus humainement la premiere fois que j'aurai besoin de lui.

SCENE V.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

VOilà une mauvaise connoissance, Madame; c'est le plus grand fou, & le plus grand menteur que je connoisse.

LA BARONNE.

C'est en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ai souffert pendant cet entretien!

LA BARONNE.

Je m'en suis apperçue.

M. TURCARET.

Je n'aime point les malhonnêtes gens.

LA BARONNE.

Vous avez bien raifon.

M. TURCARET.

J'ai été fi furpris d'entendre les chofes qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre, ne l'avez-vous pas remarqué ?

LA BARONNE.

Vous en avez ufé fagement, j'ai admiré votre modération.

M. TURCARET.

Moi, ufurier! quelle calomnie !

LA BARONNE.

Cela regarde plus Monfieur Rafle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de leur prêter fur gages! il vaut mieux prêter fur gages, que prêter fur rien.

LA BARONNE.

Affurément.

M. TURCARET.

Me venir dire au nez que j'ai été le laquais de fon grand pere; rien n'eft plus faux, je n'ai jamais été que fon homme d'affaires.

LA BARONNE.

Quand cela feroit vrai, le beau reproche! Il y a fi long-tems! cela eft prefcrit.

M. TURCARET.

Oui, fans doute.

LA BARONNE.

Ces fortes de mauvais contes ne font aucune impreffion fur mon efprit; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'eſt trop de graces que vous me faites.

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET.

Oh, point du tout.

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air & les manieres d'une perſonne de condition, pour pouvoir être ſoupçonné de ne l'être pas.

SCENE VI.

M. TURCARET, LA BARONNE, FLAMAND.

FLAMAND.

Monſieur.

M. TURCARET.

Que me veux-tu ?

FLAMAND.

Il eſt là-bas qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui ? butor.

FLAMAND.

Ce Monſieur que vous ſçavez ; là, ce Monſieur... Monſieur choſe...

M. TURCARET.

Monſieur choſe!

FLAMAND.

Hé, oui, ce Commis que vous aimez tant. Drès qu'il vient pour deviſer avec vous, tout auſſitôt vous faites ſortir tout le monde, & ne voulez pas que perſonne vous écoute.

M. TURCARET.

C'eſt Monſieur raſle apparemment.

FLAMAND.

Oui, tout fin dret, Monſieur, c'eſt lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver, qu'il m'attende.

LA BARONNE.

Ne diſiez-vous pas que vous l'aviez chaſſé?

M. TURCARET.

Oui, & c'eſt pour cela qu'il vient ici, il cherche à ſe raccommoder. Dans le fond c'eſt un aſſez bon homme, homme de confiance. Je vais ſçavoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE.

Hé non, non: faites le monter, Flamand. Monſieur, vous lui parlerez dans cette ſalle; n'êtes vous pas ici chez vous?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête, Madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre converſation, je vous laiſſe: n'oubliez pas la priere que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres ſont déjà donnés pour cela, vous ſerez contente.

SCENE VII.

M. TURCARET, M. RAFLE.

M. TURCARET.

De quoi eſt-il queſtion, Monſieur Rafle? pourquoi me venir chercher juſqu'ici? Ne ſçavez-vous pas bien que quand on vient chez les Dames ce n'eſt pas pour y entendre parler d'affaires?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer, doit me ſervir d'excuſe.

M. TURCARET.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ces choſes d'importance?

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez; je ſuis le maître. Parlez.

M. RAFLE, *regardant dans un bordereau.*

Premierement. C'eſt un enfant de famille à qui nous prêtames l'année paſſée trois mille livres, & à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre; ſe voyant ſur le point d'être inquiété pour le payement, a déclaré la choſe à ſon oncle le Préſident, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peine perdue que ce travail-là; laiſſons-les ve-

nir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE, *après avoir regardé dans ſon bordereau.*

Ce Caiſſier que vous avez cautionné, & qui vient de faire banqueroute de deux cens mille écus...

M. TURCARET.

C'eſt par mon ordre qu'il... je ſçais où il eſt.

M. RAFLE.

Mais les procédures ſe font contre vous; l'affaire eſt ſérieuſe & preſſente.

M. TURCARET.

On l'accommodera; j'ai pris mes meſures, cela ſera réglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne ſoit trop tard.

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide. Avez-vous paſſé chez ce jeune homme de la rue Quinquempoix, à qui j'ai fait avoir une Caiſſe?

M. RAFLE.

Oui, Monſieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à ſon profit ce qui pourra lui reſter à la Compagnie, & que vous prendrez ſon parti, ſi l'on vient à s'appercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela eſt dans les regles, il n'y a rien de plus juſte; voilà un garçon raiſonnable. Vous lui direz, Monſieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ſes affaires. Y a-t'il encore quelque choſe?

M. RAFLE, *après avoir regardé dans son bordereau.*

Ce grand homme sec, qui vous donna il y a deux mois deux mille francs, pour une Direction que vous lui avez fait avoir à Valogne...

M. TURCARET.

Hé bien?

M. RAFLE.

Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi?

M. RAFLE.

On a surpris sa bonne foi, on lui a volé quinze mille francs. Dans le fond il est trop bon.

M. TURCARET.

Trop bon, trop bon! hé pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires? trop bon, trop bon.

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu! lettre inutile!

M. RAFLE.

Et de faire ensorte qu'il ne soit point révoqué.

M. TURCARET.

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit; l'Emploi me reviendra, je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE.

C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. TURCARET.

J'agirois contre mes intérêts! Je mériterois d'être caſſé à la tête de la Compagnie.

M. RAFLE.

Je ne ſuis pas plus ſenſible que vous aux plaintes des ſots... Je lui ai déjà fait réponſe & lui ai mandé tout net qu'il ne devoit point compter ſur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu.

M. RAFLE, *regardant dans ſon bordereau.*

Voulez-vous prendre au denier quatorze, cinq mille francs qu'un honnête Serrurier de ma connoiſſance a amaſſés par ſon travail & par ſes épargnes?

M. TURCARET.

Oui, oui, cela eſt bon; je lui ferai ce plaiſir-là; allez me le chercher: je ſerai au logis dans un quart d'heure, qu'il apporte l'eſpece. Allez, allez...

M. RAFLE, *s'en allant & revenant.*

J'oubliois la principale affaire: je ne l'ai pas miſe ſur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette principale affaire?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous ſurprendra fort. Madame Turcaret eſt à Paris.

M. TURCARET.

Parlez bas, Monſieur Rafle, parlez bas.

M. RAFLE.

Je la rencontrai hier dans un fiacre, avec

une maniere de jeune Seigneur, dont le visage ne m'eſt pas tout-à-fait inconnu, & que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET.

Vous ne lui parlates point?

M. RAFLE.

Non; mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, & de vous faire ſouvenir ſeulement qu'il lui eſt dû quinze mois de la penſion de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en Province. Elle ne s'en retournera point qu'elle ne ſoit payée.

M. TURCARET.

Oh, ventrebleu, Monſieur Rafle, qu'elle le ſoit! Défaiſons nous promptement de cette créature-là! Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cent piſtoles du Serrurier: mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE.

Oh, elle ne demandera pas mieux! Je vais chercher le Bourgeois & le mener chez vous.

M. TURCARET.

Vous m'y trouverez.

SCENE VIII.

M. TURCARET *ſeul.*

MAlpeſte! ce ſeroit une ſotte aventure, ſi Madame Turcaret s'aviſoit de venir en cette maiſon: elle me perdroit dans l'eſprit de ma Baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étois veuf.

SCENE IX.

M. TURCARET, LISETTE.

LISETTE.

MAdame m'a envoyé ſçavoir, Monſieur, ſi vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET.

Je n'en avois point, mon enfant; ce ſont des bagatelles, dont de pauvres diables de Commis s'embarraſſent la tête, parce qu'ils ne ſont pas faits pour les grandes choſes.

SCENE X.

M. TURCARET, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

JE ſuis ravi, Monſieur, de vous trouver en converſation avec cette aimable perſonne: quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un ſi doux entretien.

M. TURCARET.

Tu ne feras point de trop: approche, Frontin, je te regarde comme un homme tout à moi, & je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

LISETTE.

Cela ne sera pas bien difficile.

FRONTIN.

Oh, pour cela, non. Je ne sçais pas, Monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né ; mais tout le monde a naturellement un grand foible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient point de l'étoile, cela vient des manieres.

LISETTE.

Vous les avez si belles, si prévenantes...

M. TURCARET.

Comment le sçais-tu ?

LISETTE.

Depuis le tems que je suis ici, je n'entens dire autre chose à Madame la Baronne.

M. TURCARET.

Tout de bon ?

FRONTIN.

Cette femme-là ne sçauroit cacher sa foiblesse ; elle vous aime si tendrement... Demandez, demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh ! C'est vous qu'il en faut croire, Monsieur Frontin.

FRONTIN.

Non, je ne comprens pas moi-même tout ce que je sçais là-dessus ; & ce qui m'étonne davantage, c'est l'excès où cette passion est parvenue, sans pourtant que Monsieur Turcaret se soit donné beaucoup de peine pour chercher à la mériter.

M. TURCARET.

Comment, comment l'entens-tu ?

FRONTIN.

Je vous ai vu vingt fois, Monſieur, manquer d'attention pour certaines choſes --

M. TURCARET.

Ho, parbleu, je n'ai rien à me reprocher là-deſſus.

LISETTE.

Oh, non ; je ſuis ſûre que Monſieur n'eſt pas homme à laiſſer échapper la moindre occaſion de faire plaiſir aux perſonnes qu'il aime. Ce n'eſt que par-là qu'on mérite d'être aimé.

FRONTIN.

Cependant, Monſieur ne le mérite pas autant que je le voudrois.

M. TURCARET.

Explique-toi donc.

FRONTIN.

Oui ; mais ne trouverez vous point mauvais qu'en ſerviteur fidele & ſincere je prenne la liberté de vous parler à cœur ouvert ?

M. TURCARET.

Parle.

FRONTIN.

Vous ne répondez pas aſſez à l'amour que Madame la Baronne a pour vous.

M. TURCARET.

Je n'y réponds pas !

FRONTIN.

Non, Monſieur. Je t'en fais juge, Liſette. Monſieur, avec tout ſon eſprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence...

M. TURCARET.

Mais encore...

FRONTIN.

Mais, par exemple: N'eſt-ce pas une choſe honteuſe que vous n'ayez pas encore ſongé à lui faire préſent d'un équipage?

LISETTE.

Ah, pour cela, Monſieur, il a raiſon! Vos commis en donnent bien à leurs maîtreſſes.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage? N'a-t-elle pas le mien dont elle diſpoſe quand elle lui plait?

FRONTIN.

Oh, Monſieur! Avoir un carroſſe à ſoi, ou être obligé d'emprunter ceux de ſes amis, cela eſt bien différent.

LISETTE.

Vous êtes trop dans le monde pour ne le pas connoître. La plupart des femmes ſont plus ſenſibles à la vanité d'avoir un équipage, qu'au plaiſir même de s'en ſervir.

M. TURCARET.

Oui, je comprens cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, Monſieur, eſt de fort bon ſens. Elle ne parle pas mal au moins.

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas ſi ſot non plus que je t'ai d'abord cru, toi, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre ſervice, je ſens de moment en moment que l'eſprit me vient. Oh! Je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteſte, Monſieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerois donc à Madame la Baronne un bon grand carroſſe bien étoffé.

M. TURÇARET.

Elle en aura un. Vos réflexions ſont juſtes; elles me déterminent.

FRONTIN.

Je ſçavois bien que ce n'étoit qu'une faute d'attention.

M. TURCARET.

Sans doute: & pour marque de cela, je vais de ce pas commander un carroſſe.

FRONTIN.

Fi donc, Monſieur, il ne faut pas que vous paroiſſiez là-dedans, vous; il ne ſeroit pas honnête que l'on ſçut dans le monde que vous donnez un carroſſe à Madame la Baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangere, mais fidelle. Je connois deux ou trois Selliers qui ne ſçavent point encore que je ſuis à vous, ſi vous voulez je me chargerai du ſoin --

M. TURCARET.

Volontiers; tu me parois aſſez entendu, je m'en rapporte à toi: voilà ſoixante piſtoles que

j'ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, Monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon qui est mon neveu à la mode de Bretagne ; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Non, Monsieur, il vous les vendra en conscience.

M. TURCARET.

La conscience d'un maquignon.

FRONTIN.

Oh! je vous en répons, comme de la mienne.

M. TURCARET.

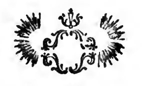
Sur ce pied-là, je me servirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention.

M. TURCARET.

Oh! va te promener avec tes fautes d'attention: ce coquin-là me ruineroit à la fin. Tu diras de ma part à Madame la Baronne qu'une affaire qui sera bientôt terminée m'appelle au logis.



SCENE XI.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Cela ne commence pas mal.

LISETTE.

Non, pour Madame la Baronne. Mais pour nous ?

FRONTIN.

Voilà toûjours soixante pistoles que nous pouvons garder : je les gagnerai bien sur l'équipage ; serre les ; ce sont les premiers fondemens de notre communauté.

LISETTE.

Oui, mais il faut promptement bâtir sur ces fondemens-là : car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les sçavoir ?

LISETTE.

Je m'ennuye d'être soubrette.

FRONTIN.

Comment diable ! Tu deviens ambitieuse ?

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air que l'on respire dans une maison fréquentée par un Financier, soit contraire à la modestie ; car depuis le peu de tems que j'y suis, il me vient des idées

de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amaſſer du bien ; autrement, quelque engagement que nous ayons enſemble, le premier riche faquin qui viendra pour m'épouſer...

FRONTIN.

Mais, donne-moi donc le tems de m'enrichir.

LISETTE.

Je te donne trois ans ; & c'eſt aſſez pour un homme d'eſprit.

FRONTIN.

Je ne te demande pas davantage : c'eſt aſſez, ma Princeſſe, je vais ne rien épargner pour vous mériter : & ſi je manque d'y réuſſir, ce ne ſera pas faute d'attention.

SCENE XII.

LISETTE *ſeule.*

JE ne ſçaurois m'empêcher d'aimer ce Frontin, c'eſt mon Chevalier, à moi ; & au train que je lui vois prendre, j'ai un ſecret preſſentiment qu'avec ce garçon-là je deviendrai quelque jour femme de qualité.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

QUe fais-tu ici? ne m'avois-tu pas dit que tu retournerois chez ton agent de change? eſt-ce que tu ne l'aurois pas encore trouvé au logis?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, Monſieur; mais il n'étoit pas en fonds, il n'avoit pas chez lui toute la ſomme; il m'a dit de retourner ce ſoir. Je vais vous rendre le billet, ſi vous voulez.

LE CHEVALIER.

Hé, garde-le; que veux-tu que j'en faſſe? La Baronne eſt là-dedans, que fait-elle?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Liſette d'un carroſſe que je vais ordonner pour elle, & d'une certaine maiſon de campagne qui lui plait, & qu'elle veut louer en attendant que je lui en faſſe faire l'acquiſition.

LE CHEVALIER.

Un carroſſe! une maiſon de campagne! quelle folie!

FRONTIN.

Oui: mais tout cela ſe doit faire aux dépens de Monſieur Turcaret. Quelle ſageſſe!

LE CHEVALIER.

Cela change la theſe.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une choſe qui l'embarraſſoit.

LE CHEVALIER.

Hé quoi?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'eſt?

FRONTIN.

Il faut meubler cette maiſon de campagne; elle ne ſçavoit comment engager à cela Monſieur Turcaret; mais le génie ſupérieur qu'elle a placé auprès de lui s'eſt chargé de ce ſoin là.

LE CHEVALIER.

De quelle maniere t'y prendras-tu?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connoiſſance qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons beſoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton ſtratageme?

FRONTIN.

Oh, qu'oui, Monſieur, c'eſt mon fort que l'attention; j'ai tout cela dans ma tête, ne vous mettez pas en peine; un petit acte ſuppoſé... un faux exploit...

LE CHEVALIER.

Mais, prens-y garde, Frontin, Monſieur Turcaret ſçait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les ſçait encore mieux que lui : c'eſt le plus habile, le plus intelligent écrivain ...

LE CHEVALIER.

C'eſt une autre choſe.

FRONTIN.

Il a preſque toûjours eu ſon logement dans les Maiſons du Roi, à cauſe de ſes écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je ſçais où le trouver à coup ſûr, & nos machines ſeront bientôt prêtes : Adieu, voilà Monſieur le Marquis qui vous cherche.

SCENE II.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AH ! palſambleu, Chevalier, tu deviens bien rare, on ne te trouve nulle part : il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te conſulter ſur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Hé, depuis quand te mêles-tu de ces ſortes d'affaires, toi ?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la premiere confidence! tu deviens bien discret.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable si j'y ai songé. Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très-foiblement, comme tu sçais. C'est une conquête que j'ai faite par hazard, que je conserve par amusement, & dont je me déferai par caprice ou par raison, peut être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement.

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop serieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi: elle m'avoit donné son portrait; je l'ai perdu; un autre s'en pendroit, je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareils sentimens tu dois te faire adorer. Mais, dis-moi un peu, qu'est-ce que cette femme-là?

LE MARQUIS.

C'est une femme de qualité, une Comtesse de Province; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Hé! quel tems as-tu pris pour faire cette conquête-là? Tu dors tout le jour, & bois toute la nuit, ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh, non pas, non pas, s'il vous plait; dans ce tems-ci il y a des heures de bal. C'eſt-là qu'on trouve de bonnes occaſions.

LE CHEVALIER.

C'eſt-à-dire que c'eſt une connoiſſance de bal?

LE MARQUIS.

Juſtement, j'y allai l'autre jour un peu chaud de vin: j'étois en pointe, j'agaçois les jolis maſques. J'apperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches: j'aborde, je prie, je preſſe, j'obtiens qu'on ſe démaſque: je vois une perſonne...

LE CHEVALIER.

Jeune, ſans doute?

LE MARQUIS.

Non, aſſez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais, belle encore, & des plus agréables?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas.

LE MARQUIS.

Je rends juſtice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'eſprit?

LE MARQUIS.

Ho, pour de l'eſprit, c'eſt un prodige. Quel flux de penſées! quelle imagination! elle me dit cent extravagances qui me charment.

LE CHEVALIER.

Quel fut le résultat de la conversation?

LE MARQUIS.

Le résultat? Je la ramenai chez elle avec sa compagnie; je lui offris mes services, & la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis?

LE MARQUIS.

Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son Hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni apparemment?

LE MARQUIS.

Oui, Hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Hé bien?

LE MARQUIS.

Hé bien: autre vivacité de conversation, nouvelles folies; tendres protestations de ma part, vives réparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier; je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit, je lui ai fait réponse; elle m'attend aujourd'hui: mais je ne sçais ce que je dois faire. Irai-je ou n'irai-je pas? que me conseilles-tu? c'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela sera mal-honnête.

LE MARQUIS.

Oui: mais si j'y vais aussi, cela paroîtra bien empressé, la conjoncture est délicate. Marquer

tant d'empressement, c'est courir après une femme: cela est bien Bourgeois, qu'en dis-tu?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conseil là-dessus, il faudroit connoître cette personne là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connoître Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec ta Baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne se peut pas pour ce soir; car je donne à souper ici.

LE MARQUIS.

A souper ici! Je t'amene ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais, la Baronne...

LE MARQUIS.

Oh, la Baronne s'accommodera fort de cette femme-là: il est bon même qu'elles fassent connoissance, nous ferons quelquefois de petites parties quarrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta Comtesse ne fera-t'elle pas difficulté de venir avec toi tête à tête dans une maison?

LE MARQUIS.

Des difficultés! Oh, ma Comtesse n'est pas difficultueuse; c'est une personne qui sçait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Hé bien, amene-là, tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS.

Tu en feras charmé, toi. Les jolies manieres! Tu verras une femme vive, pétulante, distraite,

étourdie, diſſipée, & toûjours barbouillée de tabac; on ne la prendroit pas pour une femme de Province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait; nous verrons ſi tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, Marquis.

SCENE III.

LE CHEVALIER *ſeul.*

CEtte charmante conquête du Marquis eſt apparemment une Comteſſe comme celle que j'ai ſacrifiée à la Baronne.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LA BARONNE.

LA BARONNE.

QUe faites-vous donc-là ſeul, Chevalier? je croyois que le Marquis étoit avec vous.

LE CHEVALIER, *riant.*

Il ſort dans le moment. Madame... ah, ah, ah.

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce fou de Marquis eſt amoureux d'une femme de Province, d'une Comteſſe qui loge en chambre garnie: il eſt allé la prendre chez elle pour l'amener ici: nous en aurons le divertiſſement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, Chevalier, les avez-vous priés à ſouper?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, augmentation de convives, ſurcroît de plaiſir: il faut amuſer Monſieur Turcaret, le diſſiper.

LA BARONNE.

La préſence du Marquis le divertira mal: vous ne ſçavez pas qu'ils ſe connoiſſent, ils ne s'aiment point; il s'eſt paſſé tantôt entr'eux une ſcene ici...

LE CHEVALIER.

Le plaiſir de la table raccommode tout; ils ne ſont peut-être pas ſi mal enſemble qu'il ſoit impoſſible de les réconcilier: je me charge de cela, repoſez-vous ſur moi; Monſieur Turcaret eſt un bon ſot...

LA BARONNE.

Taiſez-vous, je crois que le voici: je crains qu'il ne vous ait entendu.



SCENE

SCENE V.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, M. TURCARET.

LE CHEVALIER, *embrassant M. Turcaret.*

MOnsieur Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, & qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt à se trouver avec lui le verre à la main.

M. TURCARET.

Le plaisir de cette vivacité-là... Monsieur, sera... bien réciproque: l'honneur que je reçois d'une part, joint à... la satisfaction que... l'on trouve de l'autre... Madame, fait en vérité que... je vous assure... que... je suis fort aise de cette partie-là.

LA BARONNE.

Vous allez, Monsieur, vous engager dans des complimens qui embarrasseront aussi Monsieur le Chevalier; & vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ma cousine a raison; supprimons la cérémonie, & ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la Musique?

M. TURCARET.

Si je l'aime, malpeste! je suis abonné à l'Opéra.

LE CHEVALIER.

C'eſt la paſſion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'eſt la mienne.

LE CHEVALIER.

La muſique remue les paſſions.

M. TURCARET.

Terriblement ; une belle voix ſoutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LA BARONNE.

Que vous avez le goût bon !

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment. Que je ſuis un grand ſot, de n'avoir pas ſongé à cet inſtrument-là. Oh, parbleu, puiſque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre...

M. TURCARET, *l'arrêtant toûjours.*

Je ne ſouffrirai point cela, Monſieur le Chevalier : je ne prétens point que pour une trompette...

LA BARONNE.

(*Bas à Monſieur Turcaret.*) Laiſſez-le aller, Monſieur. (*Le Chevalier s'en va*)

Haut... Et quand nous pouvons être ſeul quelques momens enſemble, épargnons-nous, autant qu'il nous ſera poſſible, la préſence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, Madame.

LA BARONNE.

Qui ne vous aimeroit pas? mon couſin le Chevalier lui-même a toûjours eu un attachement pour vous...

M. TURCARET.

Je lui suis bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire.

M. TURCARET.

Il me paroît fort bon garçon.

SCENE VI.

LA BARONNE, M. TURCARET, LISETTE.

LA BARONNE.

QU'y a-t-il, Lisette?

LISETTE.

Un homme vêtu de gris noir avec un rabat sale, & une vieille perruque... (*bas...*) Ce sont les meubles de la maison de campagne.

M. TURCARET.

Qu'on fasse entrer...

SCENE VII.

LA BARONNE, TURCARET, LISETTE, FRONTIN, M. FURET.

M. FURET.

QUi de vous deux, Mesdames, est la Maîtresse de céans?

LA BARONNE.

C'eſt moi : que voulez-vous ?

M. FURET.

Je ne répondrai point, qu'au préalable je ne me ſois donné l'honneur de vous ſaluer, vous, Madame, & toute l'honorable compagnie, avec tout le reſpect dû & requis.

M. BUCARET.

Voilà un plaiſant original.

LISETTE.

Sans tant de façons, Monſieur, dites-nous au préalable qui vous êtes.

M. FURET.

Je ſuis Huiſſier à verge, à votre ſervice ; & je me nomme M. Furet.

LA BARONNE.

Chez moi, un Huiſſier !

FRONTIN.

Cela eſt bien inſolent.

M. TURCARET.

Voulez-vous, Madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres ? Ce n'eſt pas le premier coquin que . . .

M. FURET.

Tout beau, Monſieur, d'honnêtes Huiſſiers comme moi ne ſont point expoſés à de pareilles aventures : j'exerce mon petit miniſtere d'une façon ſi obligeante que toutes les perſonnes de qualité ſe font un plaiſir de recevoir un Exploit de ma main : en voici un que j'aurai, s'il vous plait, l'honneur, avec votre permiſſion, Monſieur, que j'aurai l'honneur de préſenter reſpe-

ctueusement à Madame, sous votre bon plaisir, Monsieur.

LA BARONNE.

Un Exploit à moi! Voyez ce que c'est, Lisette.

LISETTE.

Moi, Madame, je n'y connois rien, je ne sçais lire que des billets doux. Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN.

Je n'entens pas encore les affaires.

M. FURET.

C'est pour une Obligation que défunt Monsieur le Baron de Porcandorf votre époux...

LA BARONNE.

Feu mon époux, Monsieur? cela ne me regarde point; j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

M. FURET.

Pardonnez-moi, Monsieur, l'Acte étant signé par Madame.

M. TURCARET.

L'acte est donc solidaire?

M. FURET.

Oui, Monsieur, très-solidaire, & même avec déclaration d'emploi; je vais vous en lire les termes; ils sont énoncés dans l'Exploit.

M. TURCARET.

Voyons si l'acte est en bonne forme.

M. FURET, *après avoir mis des lunettes.*

Pardevant, &c. furent présens en leurs person-

nes haut & puiſſant Seigneur, Georges Guillaume de Porcandorf, & Dame Agnès-Ildegonde de la Dolinvilliere ſon épouſe, de lui duement autoriſée à l'effet de ces Préſentes, leſquels ont reconnu devoir à Eloy Jerome Pouſſif, Marchand de Chevaux, la ſomme de dix mille livres...

LA BARONNE.

De dix mille livres!

LISETTE.

La maudite Obligation!

M. FURET.

Pour un équipage fourni par ledit Pouſſif, conſiſtant en douze mulets, quinze chevaux Normands ſous poil roux, & trois bardots d'Auvergne, ayant tous crins, queue & oreilles, & garnis de leurs bâts, ſelles, brides & licols.

LISETTE.

Brides & licols! Eſt-ce à une femme à payer ces ſortes de nippes-là?

M. TURCARET.

Ne l'interrompons point. Achevez, mon ami.

M. FURET.

Au payement deſquelles dix mille livres, leſdits débiteurs ont obligé, affecté & hypothéqué généralement tous leurs biens préſens & à venir, ſans diviſion ni diſcuſſion, renonçant auſdits droits; & pour l'exécution des Préſentes, ont élu domicile chez Innocent Blaiſe le Juſte, ancien Procureur au Châtelet, demeurant rue du Bout du monde. Fait & paſſé, &c.

FRONTIN, *à Monſieur Turcaret.*

L'Acte eſt-il en bonne forme, Monſieur?

M. TURCARET.

Je n'y trouve rien à redire que la somme.

M. FURET.

Que la somme, Monsieur ! Oh, il n'y a rien à redire à la somme ! Elle est fort bien énoncée.

M. TURCARET.

Cela est chagrinant.

LA BARONNE.

Comment, chagrinant ! Est-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres pour avoir signé ?

LISETTE.

Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari ! Les femmes ne se corrigeront-elle jamais de ce défaut là ?

LA BARONNE.

Quelle injustice ! N'y a-t il pas moyen de revenir contre cet Acte-là, Monsieur Turcaret ?

M. TURCARET.

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'Acte vous n'aviez pas expressément renoncé aux droits de division, & de discussion, nous pourrions chicaner ledit Poussif.

LA BARONNE.

Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous m'y condamnez : Monsieur, je n'appelle pas de vos décisions.

FRONTIN, *à Monsieur Turcaret.*

Quelle déférence on a pour vos sentimens !

LA BARONNE.

Cela m'incommodera un peu ; cela dérangera la destination que j'avois faite de certain billet au porteur, que vous sçavez.

LISETTE.

Il n'importe ; payons, Madame : ne foutenons pas un procès contre l'avis de Monfieur Turcaret.

LA BARONNE.

Le Ciel m'en préferve ! Je vendrois plutôt mes bijoux, mes meubles.

FRONTIN.

Vendre fes meubles, fes bijoux ! Et pour l'équipage d'un mari encore ! La pauvre femme !

M. TURCARET.

Non, Madame, vous ne vendrez rien ; je me charge de cette dette-là ; j'en fais mon affaire.

LA BARONNE.

Vous vous moquez : je me fervirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre ufage.

LA BARONNE.

Non, Monfieur, non, la nobleffe de votre procédé m'embarraffe plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, Madame ; je vais tout de ce pas y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle ame ! ... Suis-nous, Sergent, on va te payer.

LA BARONNE.

Ne tardez pas au moins : fongez que l'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela, & puis je reviendrai des affaires aux plaifirs.

SCENE VIII.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

Et nous vous renvoyerons des plaisirs aux affaires, sur ma parole. Les habiles frippons que Messieurs Furet & Frontin! & la bonne dupe que Monsieur Turcaret!

LA BARONNE.

Il me paroît qu'il l'est trop, Lisette.

LISETTE.

Effectivement, on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE.

Sçais-tu bien que je commence à le plaindre?

LISETTE.

Mort de ma vie! point de pitié indiscrette. Ne plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONNE.

Je sens naître malgré moi des scrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE.

Il n'est pas encore tems d'en avoir, & il vaut

mieux ſentir quelque jour des remôrds pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occaſion.

SCENE IX.

LA BARONNE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

C'Eſt de la part de Madame Dorimene.

LA BARONNE.

Faites entrer... elle m'envoie peut-être propoſer une partie de plaiſir... Mais...

SCENE X.

LA BARONNE, LISETTE, Mde. JACOB.

Mde. JACOB.

JE vous demande pardon, Madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, & je me nomme Madame Jacob. J'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles & toutes ſortes de pommades à Madame Dorimene. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hazard, mais elle n'eſt point en argent, & elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

Mde. JACOB.

Une garniture de quinze cens livres, que veut revendre une Fermiere des Regrats: elle ne l'a miſe que deux fois, la Dame en eſt dégoûtée; elle la trouve trop commune, elle veut s'en défaire.

LA BARONNE.

Je ne ſerois pas fâchée de voir cette coëffure.

Mde. JACOB.

Je vous l'apporterai dès que je l'aurai, Madame, je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE.

Vous n'y perdrez pas: Madame eſt généreuſe.

Mde. JACOB.

Ce n'eſt pas l'intérêt qui me gouverne; & j'ai, Dieu merci, d'autres talens que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en ſuis perſuadée.

LISETTE.

Vous en avez la mine.

Mde. JACOB.

Hé, vraiment! Si je n'avois pas d'autres reſſources, comment pourrois-je élever mes enfans auſſi honnêtement que je fais? J'ai un mari, à la vérité; mais il ne ſert qu'à faire groſſir ma famille, ſans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE.

Hé, que faites-vous donc, Madame Jacob, pour fournir ainſi toute ſeule aux dépenſes de votre famille?

Mde. JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne Dame. Il eſt vrai que ce ſont des mariages légitimes, ils ne produiſent pas tant que les autres; mais, voyez-vous, je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'eſt fort bien fait.

Mde. JACOB.

J'ai marié depuis quatre mois un jeune Mouſquetaire avec la veuve d'un Auditeur des Comptes. La belle union! Ils tiennent tous les jours table ouverte; ils mangent la ſucceſſion de l'Auditeur le plus agréablement du monde.

LISETTE.

Ces deux perſonnes-là ſont bien aſſorties.

Mde. JACOB.

Oh! Tous mes mariages ſont heureux; & ſi Madame étoit dans le goût de ſe marier, j'ai en main le plus excellent ſujet.

LA BARONNE.

Pour moi, Madame Jacob?

Mde. JACOB.

C'eſt un Gentilhomme Limouſin. La bonne pâte de mari! il ſe laiſſera mener par une femme comme un Pariſien.

LISETTE.

Voilà encore un bon hazard, Madame.

LA BARONNE.

Je ne me fens point en difpofition d'en profiter; je ne veux pas fi-tôt me marier, je ne fuis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE.

Oh bien, je la fuis, moi, Madame Jacob: mettez-moi fur vos tablettes.

Mde. JACOB.

J'ai votre affaire. C'eft un gros Commis qui a déjà quelque bien; mais peu de protection: il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE.

Le bon parti! Voilà mon fait.

LA BARONNE.

Vous devez être riche, Madame Jacob?

Mde. JACOB.

Hélas! Hélas! Je devrois faire dans Paris une figure; je devrois rouler carroffe, ma chere Dame, ayant un frere, comme j'en ai un, dans les Affaires.

LA BARONNE.

Vous avez un frere dans les Affaires?

Mde. JACOB.

Et dans les grandes Affaires encore: je fuis fœur de Monfieur Turcaret, puifqu'il faut vous le dire: il n'eft pas que vous en ayez oui parler.

LA BARONNE, *d'un air étonné.*

Vous êtes fœur de Monfieur Turcaret?

Mde. JACOB.

Oui, Madame, je fuis fa fœur de pere & de mere même.

LISETTE, *d'un air étonné.*

Monfieur Turcaret eft votre frere, Madame Jacob?

Mde. JACOB.

Oui ; mon frere, Mademoiselle, mon propre frere, & je n'en suis pas plus grande Dame pour cela. Je vous vois toutes deux bien étonnées ; c'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne.

LISETTE.

Hé, oui, c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

Mde. JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est, il m'a défendu l'entrée de sa maison, il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE.

Cela crie vengeance.

LISETTE.

Ah, le mauvais frere!

Mde. JACOB.

Aussi mauvais frere que mauvais mari: N'a-t'il pas chassé sa femme de chez lui?

LA BARONNE.

Ils faisoient donc mauvais ménage?

Mde. JACOB.

Ils le font encore, Madame ; ils n'ont ensemble aucun commerce, & ma belle sœur est en Province.

LA BARONNE.

Quoi, Monsieur Turcaret n'est pas veuf?

Mde. JACOB.

Bon! il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme à qui il fait tenir une pension à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE.

Lifette ?

LISETTE.

Par ma foi, Madame, voilà un méchant homme.

Mde. JACOB.

Oh! le Ciel le punira tôt ou tard, cela ne lui peut manquer; j'ai déjà oui dire dans une maifon qu'il y avoit du dérangement dans fes affaires.

LA BARONNE.

Du dérangement dans fes affaires ?

Mde. JACOB.

Hé, le moyen qu'il n'y en ait pas ? c'eft un vieux fou qui a toûjours aimé toutes les femmes, hors la fienne; il jette tout par les fenêtres dès qu'il eft amoureux; c'eft un panier percé.

LISETTE, *bas.*

A qui le dit-elle ? qui le fçait mieux que nous?

Mde. JACOB.

Je ne fçais à qui il eft attaché préfentement; mais il a toûjours quelque Demoifelle qui le plume, qui l'attrape, & il s'imagine les attraper, lui, parce qu'il leur promet de les époufer. N'eft-ce pas là un grand fot ? qu'en dites-vous, Madame ?

LA BARONNE, *déconcertée.*

Oui, cela n'eft pas tout à fait...

Mde. JACOB.

Oh, que j'en fuis aife ! il le mérite bien, le malheureux; il le mérite bien. Si je connoiffois fa maîtreffe, j'irois lui confeiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abymer. N'en feriez-vous pas autant, Mademoifelle ?

LISETTE.

Je n'y manquerois pas, Madame Jacob.

Mde. JACOB.

Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins; mais quand il m'arrive d'y faire réflexion, je me sens si pénétrée que je ne puis me taire. Adieu, Madame; si-tôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE.

Cela ne presse pas, Madame, cela ne presse pas.

SCENE XI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

HÉ bien, Lisette?

LISETTE.

Hé bien, Madame?

LA BARONNE.

Aurois-tu deviné que Monsieur Turcaret eut une sœur revendeuse à la Toilette?

LISETTE.

Auriez-vous cru, vous, qu'il eut une vraie femme en Province?

LA BARONNE.

Le traitre! il m'avoit assuré qu'il étoit veuf, & je le croyois de bonne foi.

LISETTE,

LISETTE.

Ah! le vieux fourbe... Mais, qu'eſt-ce donc que cela?... Qu'avez-vous?... Je vous vois toute chagrine. Merci de ma vie, prenez la choſe auſſi ſérieuſement que ſi vous étiez amoureuſe de Monſieur Turcaret.

LA BARONNE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre ſans chagrin l'eſpérance de l'épouſer? Le ſcélérat! il a une femme; il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Oui, mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, Madame, pendant que nous le tenons, bruſquons ſon coffre fort, ſaiſiſſons les billets, mettons Monſieur Turcaret à feu & à ſang, rendons-le enfin ſi miſérable, qu'il puiſſe un jour faire pitié même à ſa femme, & redevenir frere de Madame Jacob.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE *ſeule.*

LA bonne maiſon que celle-ci pour Frontin & pour moi! Nous avons déjà ſoixante piſtoles & il nous en reviendra peut-être autant de l'Acte

ſolidaire. Courage, ſi nous gagnons ſouvent de ces petites ſommes-là, nous en aurons à la fin une raiſonnable.

SCENE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

IL me ſemble que Monſieur Turcaret devroit bien être de retour, Liſette?

LISETTE.

Il faut qu'il lui ſoit ſurvenu quelque nouvelle affaire... Mais, que veut ce Monſieur?

SCENE III.

LA BARONNE, LISETTE, FLAMAND.

LA BARONNE.

POurquoi laiſſe-t-on entrer ſans avertir?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, Madame; c'eſt moi.

LISETTE.

Hé, c'eſt Flamand, Madame! Flamand ſans livrée! Flamand l'épée au côté! quelle métamorphoſe!

FLAMAND.

Doucement, Mademoiſelle, doucement; on ne doit pas, s'il vous plait, m'appeller Flamand tout court. Je ne ſuis plus laquais de Monſieur Turcaret, non; il vient de me faire donner un bon emploi. Oui, je ſuis préſentement dans les Affaires, dà! & par ainſi il faut m'appeller Monſieur Flamand, entendez-vous?

LISETTE.

Vous avez raiſon, Monſieur Flamand; puiſque vous êtes devenu Commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND.

C'eſt à Madame que j'en ai l'obligation, & je viens ici tout exprès pour la remercier: C'eſt une bonne Dame, qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne Commiſſion, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, & qui eſt dans un bon pays encore, car c'eſt à Falaiſe, qui eſt une ſi bonne ville, & où il y a, dit-on, de ſi bonnes gens!

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, Monſieur Flamand.

FLAMAND.

Je ſuis Capitaine Concierge de la porte de Guibrai; j'aurai les clefs, & pourrai faire entrer & ſortir tout ce qu'il me plaira. L'on m'a dit que c'étoit un bon droit que celui-là.

LISETTE.

Peſte!

FLAMAND.

Oh! ce qu'il y a de meilleur, c'eſt que cet Emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont; car ils s'y enrichiſſent tretous. Monſieur Turcaret a, dit-on, commencé par-là.

LA BARONNE.

Cela eſt bien glorieux pour vous, Monſieur Flamand, de marcher ainſi ſur les pas de votre maître.

LISETTE.

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête homme comme lui.

FLAMAND.

Je vous envoyerai, Madame, de petits préſens de fois à autres.

LA BARONNE.

Non, mon pauvre Flamand; je ne te demande rien.

FLAMAND.

Ho, que ſi fait! Je ſçais bien comme les Commis en uſont avec les Demoiſelles qui les plaçont: mais tout ce que je crains, c'eſt d'être révoqué; car dans les Commiſſions, on eſt grandement ſujet à ça, voyez-vous.

LISETTE.

Cela eſt déſagréable.

FLAMAND.

Par exemple. Le Commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à ſa place, a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine Dame que Monſieur Turcaret a aimée & qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, Madame, de me faire révoquer auſſi.

LA BARONNE.

J'y donnerai toute mon attention, Monſieur Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toûjours à Monſieur Turcaret, Madame.

LA BARONNE.

Je ferai tout mon poſſible, puiſque vous y êtes intéreſſé.

FLAMAND.

Mettez toûjours de ce beau rouge pour lui donner dans la vue...

LISETTE, *repouſſant Flamand.*

Allez, Monſieur le Capitaine Concierge, allez à votre porte de Guibrai. Nous ſçavons ce que nous avons à faire. Oui, nous n'avons pas beſoin de vos conſeils. Non, vous ne ſerez jamais qu'un ſot, c'eſt moi qui vous le dis, dà, entendez-vous?

SCENE IV.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

VOilà le garçon le plus ingénu...

LISETTE.

Il y a pourtant long-tems qu'il eſt laquais; il devroit bien être déniaiſé.

SCENE V.

LA BARONNE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

C'Eſt Monſieur le Marquis, avec une groſſe & grande Madame.

LA BARONNE.

C'eſt ſa belle conquête; je ſuis curieuſe de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous; je m'en fais une plaiſante image.

SCENE VI.

LA BARONNE, LISETTE, LE MARQUIS, Mde. TURCARET.

LE MARQUIS.

JE viens, ma charmante Baronne, vous préſenter une aimable Dame; la plus ſpirituelle, la plus galante, la plus amuſante perſonne... Tant de bonnes qualités qui vous ſont communes, doivent vous lier d'eſtime & d'amitié.

LA BARONNE.

Je ſuis très-diſpoſée à cette union.. *(bas à Liſette...)* C'eſt l'original du portrait que le Chevalier m'a ſacrifié.

Mde. TURCARET.

Je crains, Madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons ſentimens. Une perſonne du grand monde, du monde brillant comme vous, trouvera peu d'agrément dans le commerce d'une femme de Province.

LA BARONNE.

Ah! vous n'avez point l'air provincial, Madame; & nos Dames le plus de mode n'ont pas des manieres plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS

Ah, palſambleu, non; je m'y connois, Madame, & vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille & ce viſage-là, que je ſuis le Seigneur de France du meilleur goût.

Mde. TURCARET.

Vous êtes trop poli, Monſieur le Marquis; ces flatteries-là pourroient me convenir en Province où je brille aſſez, ſans vanité. J'y ſuis toûjours à l'affût des modes; on me les envoye toutes dès le moment qu'elles ſont inventées, & je puis me vanter d'être la premiere qui ait porté des prétintailles dans la ville de Valogne.

LISETTE, *bas.*

Quelle folie!

LA BARONNE.

Il eſt beau de ſervir de modele à une ville comme celle-là.

Mde. TURCARET.

Je l'ai miſe ſur un pied! J'en ai fait un petit Paris, par la belle jeuneſſe que j'y attire.

LE MARQUIS.

Comment ! un petit Paris? Sçavez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de Cour?

Mde. TURCARET.

Ho! je ne vis pas comme une Dame de campagne, au moins; je ne me tiens point enfermée dans un Château, je suis trop faite pour la société je demeure en ville, j'ose dire que ma maison est une école de politesse & de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE.

C'est une façon de College pour toute la basse Normandie.

M. TURCARET.

On joue chez moi, on s'y rassemble pour médire, on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Saint-Lo, à Coutance, & qui valent bien les ouvrages de Vire & de Caën. J'y donne aussi quelquefois des Fêtes galantes, des soupers-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne sçavent faire aucun ragoût, à la verité: mais ils tirent les viandes si à propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins elles seroient gâtées.

LE MARQUIS.

C'est l'essentiel de la bonne chere. Ma foi, vive Valogne pour le rôti.

Mde. TURCARET.

Et pour les bals, nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit! cela est d'une propreté: les Dames de Valogne sont les premieres Dames du monde pour sçavoir l'art de se bien masquer,

& chacune a ſon déguiſement favori : Devinez quel eſt le mien.

LISETTE.

Madame ſe déguiſe en amour, peut-être.

Mde. TURCARET.

Oh, pour cela, non.

LA BARONNE.

Vous vous mettez en Déeſſe apparamment ; en Grace :

Mde. TURCARET.

En Venus, ma chere, en Venus.

LE MARQUIS.

En Venus! ah, Madame, que vous êtes bien déguiſée !

LISETTE, *bas.*

On ne peut pas mieux.

SCENE VII.

LA BARONNE, Mde. TURCARET, LE MARQUIS, LISETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

MAdame, nous aurons tantôt le plus raviſſant concert... (*appercevant Mde. Turcaret.*) Mais, que vois-je?

Mde. TURCARET.

O Ciel !

LA BARONNE, *bas à Liſette.*

Je m'en doutois bien.

LE CHEVALIER.

Eſt-ce là cette Dame dont tu m'as parlé, Marquis ?

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt ma comteſſe : pourquoi cet étonnement ?

LE CHEVALIER.

Ho, parbleu, je ne m'attendois pas à celui-là.

Mde. TURCARET, *bas.*

Quel contre-tems !

LE MARQUIS.

Explique-toi, Chevalier ; eſt-ce que tu connoîtrois ma Comteſſe ?

LE CHEVALIER.

Sans doute, il y a huit jours que je ſuis en liaiſon avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entens-je ? ah, l'infidelle ! l'ingrate !

LE CHEVALIER.

Et ce matin même elle a eu la bonté de m'envoyer ſon portrait.

LE MARQUIS.

Comment diable, elle a donc des portraits à donner à tout le monde ?



SCENE VIII.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, M. TURCARET, LISETTE, Mde. JACOB.

Mde. JACOB.

MAdame, je vous apporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE.

Que vous prenez mal votre tems, Madame Jacob! vous me voyez en compagnie...

Mde. JACOB.

Je vous demande pardon, Madame, je reviendrai une autre fois ... Mais, qu'eſt-ce que je vois? Ma belle-ſœur, ici! Madame Turcaret!

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret!

LA BARONNE.

Madame Turcaret!

LISETTE.

Madame Turcaret!

LE MARQUIS.

Le plaiſant incident!

Mde. JACOB.

Par quelle aventure, Madame, vous rencontrai-je en cette maiſon?

Mde. TURCARET.

(*Bas.*) Payons de hardieſſe. (*haut.*) je ne vous connois pas, ma bon[illegible]

Mde. JACOB.

Vous ne connoiſſez pas Madame Jacob! Tredame : eſt-ce à cauſe que depuis dix ans vous êtes ſéparée de mon frere, qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connoître ?

LE MARQUIS.

Vous n'y penſez pas, Madame Jacob : ſçavez-vous bien que vous parlez à une Comteſſe ?

Mde. JACOB.

A une Comteſſe ! hé, dans quel lieu, s'il vous plait, eſt ſon Comté ? ha, vraiment, j'aime aſſez ces gros airs-là.

Mde. TURCARET.

Vous êtes une inſolente, ma mie.

Mde. JACOB.

Une inſolente, moi, je ſuis une inſolente ! Jour de Dieu, ne vous y jouez pas, s'il ne tient qu'à dire des injures, je m'en acquitterai auſſi-bien que vous.

Mde. TURCARET.

Ho, je n'en doute pas : la fille d'un Maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reſte de ſottiſes.

Mde. JACOB.

La fille d'un Maréchal ! Pardi, voilà une Dame bien relevée pour venir me reprocher ma naiſſance. Vous avez apparemment oublié que Monſieur Briochais votre pere étoit Patiſſier dans la ville de Falaiſe. Allez, Madame la Comteſſe, puiſque Comteſſe y a, nous nous connoiſſons toutes deux : mon frere rira bien quand il ſçaura que vous avez pris ce nom burleſque, pour venir

vous requinquer à Paris : je voudrois par plaiſir qu'il vint ici tout à l'heure.

LE CHEVALIER.

Vous pourrez avoir ce plaiſir-là, Madame ; nous attendons à ſouper Monſieur Turcaret.

Mde. TURCARET.

Ayhe !

LE MARQUIS.

Et vous ſouperez ici avec nous, Madame Jacob ; car j'aime les ſoupers de famille.

Mde. TURCARET.

Je ſuis au déſeſpoir d'avoir mis le pied dans cette maiſon.

LISETTE.

Je le crois bien.

Mde. TURCARET.

J'en vais ſortir tout à l'heure.

(Elle veut ſortir, le Marquis l'arrête.)

LE MARQUIS.

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plait, que vous n'ayez vu Monſieur Turcaret.

Mde. TURCARET.

Ne me retenez point, Monſieur le Marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS.

Ho, palſambleu, Mademoiſelle Briochais, vous ne ſortirez point, comptez là-deſſus.

LE CHEVALIER.

Hé, Marquis, ceſſe de l'arrêter.

LE MARQUIS.

Je n'en ferai rien : pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je la veux mettre aux priſes avec ſon mari.

LA BARONNE.

Non, Marquis, de grace, laiſſez-là ſortir.

LE MARQUIS

Priere inutile; tout ce que je puis faire pour vous, Madame, c'eſt de lui permettre de ſe déguiſer en Venus, afin que ſon mari ne la reconnoiſſe pas.

LISETTE.

Ah, par ma foi, voici Monſieur Turcaret.

Mde. JACOB.

J'en ſuis ravie.

Mde. TURCARET.

La malheureuſe journée!

LA BARONNE.

Pourquoi faut-il que cette ſcene ſe paſſe chez moi!

LE MARQUIS.

Je ſuis au comble de ma joie.

SCENE IX.

LA BARONNE, Mde. TURCARET, Mde. JACOB, LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, M. TURCARET.

M. TURCARET.

J'Ai renvoyé l'Huiſſier, Madame, & terminé... (*appercevant ſa femme, & ſa ſœur.*) Ah! en croirai-je mes yeux! ma ſœur, ici, & qui pis eſt, ma femme!

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connoiſſance, Monſieur Turcaret; vous voyez une belle Comteſſe dont je porte les chaînes : vous voulez bien que je vous la préſente, ſans oublier Madame Jacob.

Mde. JACOB.

Ah, mon frere!

M. TURCARET.

Ah, ma ſœur! Qui diable les a amené ici?

LE MARQUIS.

C'eſt moi, Monſieur Turcaret; vous m'avez cette obligation-là; embraſſez ces deux objets chéris. Ah, qu'il paroît ému! j'admire la force du ſang & de l'amour conjugal.

M. TURCARET, *bas.*

Je n'oſe la regarder, je crois voir mon mauvais génie.

Mde. TURCARET, *bas.*

Je ne puis l'envisager ſans horreur.

LE MARQUIS.

Ne vous contraignez point, tendres époux! laiſſez éclater toute la joie que vous devez ſentir de vous revoir après dix années de ſéparation.

LA BARONNE.

Vous ne vous attendiez pas, Monſieur, à rencontrer ici Madame Turcaret; & je conçois bien l'embarras où vous êtes : mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf?

LE MARQUIS.

Il vous a dit qu'il étoit veuf? Hé, parbleu, ſa femme m'a dit auſſi qu'elle étoit veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Parlez, pourquoi m'avez-vous trompée?

M. TURCARET, *tout interdit.*

J'ai cru, Madame... qu'en vous faisant accroire que... je croyois être veuf... Vous croiriez que... je n'aurois point de femme ..(*bas*)... J'ai l'esprit troublé, je ne ſçais ce que je dis.

LA BARONNE.

Je devine votre penſée, Monſieur, & je vous pardonne une tromperie que vous avez cru néceſſaire pour vous faire écouter: je paſſerai même plus avant; au-lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec Madame Turcaret.

M. TURCARET.

Quoi? moi, Madame! oh, pour cela, non. Vous ne la connoiſſez pas, c'eſt un démon; j'aimerois mieux vivre avec la femme du grand Mogol.

Mde. TURCARET.

Ho, Monſieur, ne vous en défendez pas tant, je n'en ai pas plus d'envie que vous, au moins; & je ne viendrois point à Paris troubler vos plaiſirs, ſi vous étiez plus exact à payer la penſion que vous me faites, pour me tenir en Province.

LE MARQUIS.

Pour la tenir en Province! Ah, Monſieur Turcaret, vous avez tort; Madame mérite qu'on lui paye les quartiers d'avance.

Mde. TURCARET.

Il m'en eſt dû cinq; s'il ne me les donne pas, je ne pars point, je demeure à Paris pour le faire enrager, j'irai chez ſes maîtreſſes faire un charivari;

charivari ; & je commencerai par cette maison-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET.

Ah, l'insolente !

LISETTE, *bas.*

La conversation finira mal.

LA BARONNE.

Vous m'insultez, Madame.

Mde. TURCARET.

J'ai des yeux, Dieu merci, j'ai des yeux, je vois bien tout ce qui se passe en cette maison ; mon mari est la plus grande dupe...

M. TURCARET.

Quelle impudence ! Ah, ventrebleu, coquine, sans le respect que j'ai pour la compagnie...

LE MARQUIS.

Qu'on ne vous gêne point, Monsieur Turcaret ; vous êtes avec vos amis, usez en librement.

LE CHEVALIER, *se mettant au-devant de Monsieur Turcaret.*

Monsieur...

LA BARONNE.

Songez que vous êtes chez moi.



SCENE X.

LA BARONNE, M. & Mde. TURCARET, Mde. JACOB, LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, JASMIN.

JASMIN, *à M. Turcaret.*

IL y a dans un carroſſe, qui vient de s'arrêter à la porte, deux Gentilshommes qui ſe diſent de vos aſſociés; ils veulent vous parler d'une affaire importante.

M. TURCARET, *à Mde. Turcaret.*

Ah! je vais revenir: je vous apprendrai, impudente, à reſpecter une maiſon...

Mde. TURCARET.

Je crains peu vos menaces.

SCENE XI.

LA BARONNE, Mde. TURCARET, Mde. JACOB, LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

CAlmez votre eſprit agité, Madame; que Monſieur Turcaret vous retrouve adoucie.

Mde. TURCARET.

Ho, tous ſes emportemens ne m'épouvantent point.

LA BARONNE.

Nous allons l'appaiſer en votre faveur.

Mde. TURCARET.

Je vous entens, Madame; vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que par reconnoiſſance je ſouffre qu'il continue à vous rendre des ſoins.

LA BARONNE.

La colere vous aveugle; je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs, je vous abandonne Monſieur Turcaret, je ne veux le revoir de ma vie.

Mde. TURCARET.

• Cela eſt trop généreux.

LE MARQUIS.

Puiſque Madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme. Allons, renonces-y auſſi, Chevalier. Il eſt beau de ſe vaincre ſoi-même.

SCENE XII.

LA BARONNE, Mde. TURCARET, Mde. JACOB, LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

O Malheur imprévu! O diſgrace cruelle!

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t'il, Frontin?

FRONTIN.

Les associés de Monsieur Turcaret ont mis garnison chez lui, pour deux cent mille écus que leur emporte un Caissier qu'il a cautionné. Je venois ici en diligence pour l'avertir de se sauver; mais je suis arrivé trop tard; ses créanciers se sont déjà assurés de sa personne.

Mde. JACOB.

Mon frere entre les mains de ses créanciers! Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur: je vais employer pour lui tout mon crédit; je sens que je suis sa sœur.

Mde. TURCARET.

Et moi, je vais le chercher pour l'accabler d'injures; je sens que je suis sa femme.

SCENE XIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Nous envisagions le plaisir de le ruiner; mais la Justice est jalouse de ce plaisir-là: elle nous a prévenus.

LE MARQUIS.

Bon, bon, il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaires.

FRONTIN.

J'en doute; on dit qu'il a follement dissipé des

biens immenses: mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse à présent. Ce qui m'afflige, c'est que j'étois chez lui quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER.

Hé bien?

FRONTIN.

Hé bien, Monsieur, ils m'ont aussi arrêté & fouillé, pour voir si par hazard je ne serois point chargé de quelque papier qui put tourner au profit des créanciers. Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de Madame que vous m'avez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entens-je! juste Ciel!

FRONTIN.

Ils m'ont pris encore un autre de dix mille francs, que M. Turcaret avoit donné pour l'acte solidaire, & que Monsieur Furet venoit de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Hé pourquoi, maraud! n'as-tu pas dit que tu étois à moi?

FRONTIN.

Ho, vraiment, Monsieur, je n'y ai pas manqué; j'ai dit que j'appartenois à un Chevalier: mais quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER.

Je ne me posséde plus, je suis au désespoir.

LA BARONNE.

Et moi, j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que

vous aviez chez-vous l'argent de mon billet; je vois par-là que mon brillant n'a point été mis en gage; & je sçais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah, Chevalier! je ne vous aurois pas cru capable d'un pareil procédé. J'ai chassé Marine à cause qu'elle n'étoit pas dans vos intérêts, & je chasse Lisette parce qu'elle y est. Adieu, je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

SCENE XIV. & Derniere.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE MARQUIS, *riant.*

AH, ah, ma foi, Chevalier, tu me fais rire, ta consternation me divertit; allons souper chez le Traiteur, & passer la nuit à boire.

FRONTIN, *au Chevalier.*

Vous suivrai-je, Monsieur?

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Non; je te donne ton congé. Ne t'offre plus jamais à mes yeux.

(*Le Marquis & le Chevalier sortent.*)

LISETTE.

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous?

FRONTIN.

J'en ai un à te proposer. Vive l'esprit, mon

enfant ! Je viens de payer d'audace; je n'ai point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets?

FRONTIN.

J'en ai déjà touché l'argent; il eſt en ſûreté : j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut ſe borner à cette petite fortune, nous allons faire ſouche d'honnêtes gens.

LISETTE.

J'y conſens.

FRONTIN.

Voilà le regne de Monſieur Turcaret fini; le mien va commencer.

Fin du Dixieme Volume.



TABLE
DES PIECES CONTENUES
Dans ce Dixieme Volume.





